

# SPIRITUS

---

*se former  
pour un monde qui change*

Ouvertures

Exigences

Modèles

---

*se former pour un monde qui change*


---

|                     |   |    |
|---------------------|---|----|
| René Coste          | Un monde en mutation. Interpellation pour l'Eglise                  | 3  |
| Brian Hearne        | Modèles de la Mission. Ecoumène-écologie-économie                   | 17 |
| Ernest Ezeogu       | La réponse juive à l'hellénisme. Une leçon d'inculturation          | 25 |
| Teresa Okure        | Conversion-Engagement. Une perspective africaine                    | 34 |
| René Jaouen         | La formation continue dans l'évolution de l'Eglise et de la mission | 44 |
| Jorge Julio Mejia   | La réalité sociale: école de formation permanente                   | 54 |
| Marie Cécile Veyron | La communauté formatrice  | 66 |
| Jean Cauvin         | Afrique de l'Ouest. Formation à la vie religieuse                   | 73 |
| Etienne Renaud      | La formation continue dans un institut missionnaire                 | 81 |
|                     | Exemples de formation permanente (en bref)                          | 87 |

---

**contributions**

|               |                                      |     |
|---------------|--------------------------------------|-----|
| Pablo Richard | Réflexion sur Saint-Domingue         | 94  |
| Joseph Doré   | Incarnation-mission-ministères (fin) | 101 |
|               | Notices bibliographiques             | 109 |
|               | Livres reçus à la rédaction          | 116 |

*Nous faisons tous l'expérience du changement dans les multiples aspects de notre vie. Le monde change et cela bouscule nos façons de voir et de nous comporter. Parfois cela va jusqu'à la remise en question de ce qui nous paraît essentiel. «Se former pour un monde qui change» n'est pas simple question d'adaptation. Il y va surtout de notre fidélité à l'appel au service de l'Évangile, à notre attitude de disciple. Notre maître, c'est l'Esprit, «agent principal de la mission» (R.M.), qui «chaque matin éveille notre oreille». Encore faut-il se laisser former et en prendre les moyens.*

*«Se former», c'est d'abord «s'ouvrir» au monde tel qu'il est, refuser le repli sur soi, sécurisant certes mais appauvrissant, risquer l'aventure d'une synthèse enrichissante.*

*«Se former», c'est accepter de «se convertir», non pas une fois, mais tout au long de notre vie, comme un processus continu de croissance.*

*«Se former», c'est prêter attention au **contexte** dans lequel nous vivons avec ses multiples aspects, culturels, économiques, politiques. La réalité sociale, la communauté chrétienne, la communauté religieuse sont autant d'écoles de formation permanente.*

*Assurer une formation dans cette perspective, tel nous semble bien être l'objectif des promoteurs des différents «**modèles**» présentés plus ou moins longuement dans ce numéro.*

Spiritus

# UN MONDE EN MUTATION

## INTERPELLATION POUR L'ÉGLISE

*par René Coste*

*René Coste, prêtre de Saint-Sulpice, est professeur honoraire à la Faculté de théologie de l'Institut Catholique de Toulouse et délégué général ecclésiastique de Pax Christi France.*

*A l'écoute d'un monde en mutation qu'il décrit en deux analyses originales, René Coste discerne cinq points qu'il considère comme des axes majeurs pour une pastorale en prise avec les réalités d'aujourd'hui.*

---

Le concile Vatican II a décrit son époque comme un âge nouveau de notre histoire, caractérisé par des changements profonds et rapides qui s'étendent peu à peu à l'ensemble du globe : à tel point qu'on pourrait parler, à son avis, d'une véritable métamorphose sociale et culturelle<sup>1</sup>. Il y a plus de vingt ans, l'auteur de la présente étude expliquait, dans l'introduction d'un de ses livres<sup>2</sup>, que l'humanité est entrée dans l'ère des structures en mouvement, dans tous les domaines de son activité : politique, économique, social, culturel et religieux. A ses yeux, c'était une métamorphose dans le plus profond de son être et même une métamorphose incessante, qui allait toujours s'accélérant. N'en serait-il pas constamment ainsi à l'avenir, demandait-il, de telle sorte que sa permanence à travers les vicissitudes de l'histoire serait à jamais devenue celle de sa *perpétuelle mutation* ? Il ajoutait qu'une accumulation impressionnante de raisons convergentes semblait conduire à une réponse affirmative. Le diagnostic n'est-il pas encore plus assuré aujourd'hui ? A diverses reprises, nous avons tenté de nouvelles analyses de notre monde en mutation<sup>3</sup>. Plutôt que de nous y essayer de nouveau d'une façon indépendante, nous présenterons et commenterons brièvement, dans la présente étude, deux analyses puissantes et originales de l'actuelle constellation historique. L'une, d'un penseur français qui vient de mourir,

que nous intitulerons : **Le malaise de notre civilisation et une nouvelle «renaissance»**. L'autre, d'un récent rapport du Club de Rome, à laquelle nous donnerons ce titre : **La révolution mondiale en cours de déploiement**. On le verra, même si on peut ne pas être toujours d'accord avec elles, ces analyses sont suggestives. Elles nous aideront à mieux comprendre la mutation en cours de l'humanité, même si leur éclairage ne peut être que partiel. Sa complexité est telle qu'elle défie toute synthèse qui se voudrait complète et incontestable. L'humilité intellectuelle est la condition indispensable de toute approche sérieuse.

Ainsi qu'on nous l'a demandé, nous tâcherons de dégager de ces analyses quelques-unes des conséquences majeures qui nous paraissent s'imposer à la responsabilité pastorale d'une Eglise missionnaire par essence, qui ne peut en aucune façon se dérober à sa mission évangélisatrice, qui doit toujours faire sien le cri pathétique de saint Paul : « *Oui, malheur à moi, si je ne prêchais pas l'Évangile* » (1 Co 9,16). Il s'agit pour elle d'élaborer **une pastorale qui relève les défis du monde**. Une pastorale qui sache s'adapter, si possible, à toutes les situations, à tous les besoins, à toutes les responsabilités. Avec intelligence et avec passion, à l'exemple de l'Apôtre : « *Je me suis fait tout à tous, afin d'en sauver à tout prix quelques-uns* » (1 Co 9,22).

## ***I. LE MALAISE DE NOTRE CIVILISATION ET UNE NOUVELLE «RENAISSANCE»***

### **analyse et thérapeutique de la crise contemporaine d'après F. Guattari**

C'est quelques semaines avant son décès que Félix Guattari (fondateur, avec Jean Oury, de la clinique psychiatrique de La Borde, et philosophe) a envoyé au *Monde diplomatique* un article considérable, que celui-ci a publié, en octobre 1992, sous le titre : *Pour une refondation des pratiques sociales*. Sa tragique disparition lui confère le caractère d'un véritable testament philosophique que ce penseur original a légué à ses lecteurs pour les aider à assumer d'une façon responsable les si graves et complexes problèmes de notre temps.

1/ Constitution *Gaudium et spes*, n° 492.

2/ *Une morale pour un monde en mutation*, Gembloux, Duculot, 1969, p. 13.

3/ Par exemple, notre livre *L'Église et les défis du monde*, Paris, Nouvelle Cité, 1986.

Sa description du grand malaise de notre civilisation est saisissante. Comme il l'explique, *notre monde est atteint de myopie*. On se voile les yeux. On s'interdit de penser la fuite tourbillonnaire de notre temps. On tient d'autant plus à se rassurer que rien n'est assuré. Les pays de l'ex-URSS et de l'Est européen s'enlisent dans des drames dont il n'est actuellement pas possible de voir l'issue. Les Etats-Unis sont soumis à de graves secousses de civilisation, comme on a pu le voir à Los Angeles. Les pays du tiers-monde (au moins, la plupart d'entre eux) restent enfoncés dans le marasme. Les désastres écologiques, la famine, le chômage, la xénophobie et même le racisme sont des spectres qui hantent la fin de ce millénaire. Partout le désenchantement. L'humanité reste hébétée, avec une terrible sensation d'impuissance face aux gigantesques défis auxquels elle est confrontée.

*L'horizon est massivement sombre*. Les antagonismes industriels et économiques entre les Etats-Unis, le Japon et l'Europe s'accroîtront. La diminution des coûts de production, le développement de la productivité, la conquête des parts de marché deviendront des enjeux toujours plus tenaillants : ce qui aura comme conséquences d'accroître le chômage structurel et d'accroître « la dualisation » sociale au sein des sociétés capitalistes. La coupure avec le tiers-monde prendra une tournure de plus en plus conflictuelle et dramatique en raison de l'inflation démographique. Ces faits et ces tendances sont d'autant plus graves que la plupart des grandes instances de communication, de réflexion et de concertation se sont dissoutes au profit d'un individualisme et d'une solitude souvent synonymes d'angoisse et de névrose.

On pourrait évidemment nuancer la description. Mais comment ne pas reconnaître qu'elle a une grande part de vérité ? Pour Félix Guattari, il ne s'agit aucunement de sombrer dans le pessimisme et de rester passif. Au nom d'une contestation éthique fondamentale, *il veut ouvrir nos yeux* avant qu'il ne soit trop tard. Pour lui, notamment, il serait à la fois immoral et irréaliste d'accepter que la dualité actuelle entre les riches et les pauvres, entre les forts et les faibles, s'accroisse indéfiniment. De là, les questions essentielles qu'il formule. Comment articuler les sciences et les techniques avec les valeurs humaines ? Par quel moyen déclencher, dans le climat de passivité actuel, un grand réveil, **une nouvelle renaissance** ? La peur de la catastrophe sera-t-elle un moteur suffisant ?

Du point de vue chrétien, comment ne pas partager ce questionnement ? Que propose donc Félix Guattari ? A ses yeux il convient de mettre l'accent, avant tout, sur la reconstitution d'une **concertation collective** capable de débou-

cher sur des pratiques novatrices. Sans changement des mentalités, affirme-t-il, il n'y aura pas de prise durable sur l'environnement ; mais sans modification de l'environnement matériel et social, il n'y aura pas de changement des mentalités. Aussi postule-t-il la nécessité de fonder une « *écosophie* » qui articule trois types d'écologie qu'il appelle écologie environnementale, écologie sociale et écologie mentale. Ce qui amènera, pense-t-il, l'invention de nouveaux agencements collectifs d'énonciation concernant le couple, la famille, l'école, le voisinage etc.

Quelle est donc *la perspective « écosophique »* qu'il entend nous ouvrir ? Pour lui, « il ne s'agit aucunement de reconstituer une idéologie hégémonique comme l'ont été les grandes religions ou le marxisme » (contentons-nous, pour le moment, de noter cette mise en cause sommaire des grandes religions). Il est absurde, par exemple, de la part du Fonds monétaire international et de la Banque mondiale, de préconiser la généralisation d'un modèle unique de croissance dans le tiers-monde. Il faudrait mettre en place une **concertation planétaire** et promouvoir **une nouvelle éthique de la différence**, susceptible de mettre en œuvre une politique des désirs des peuples.

**L'interpellation éthique** est fondamentale et englobante. Pour aboutir à la nouvelle conscience planétaire – requise pour la guérison du grand malaise de notre civilisation – il est indispensable de faire réémerger des systèmes de valeurs échappant au laminage normal, psychologique et social auquel procède la valorisation capitaliste, uniquement axée sur le projet économique. La joie de vivre, la solidarité, la compassion à l'égard d'autrui doivent être protégées, vivifiées, réimpulsées dans de nouvelles voies. L'humanité devra contracter un mariage de raison et de sentiments avec les multiples rameaux du machinisme. Il faudrait aussi concevoir rapidement des commissions d'éthique des médias, d'éthique de l'urbanisme, d'éthique de l'éducation.

Méfions-nous, toutefois, des visions totalitaires et autoritaires de l'histoire, des messianismes qui, au nom des cités futures ou de l'équilibre écologique, prétendraient régenter la vie de chacun. Il faut accepter *la disparité, la singularité et même la marginalité*. Il faut dominer l'impatience quand l'autre n'adopte pas notre point de vue. Il faut sortir de son narcissisme, rechercher le dialogue.

### **réflexion sur l'évangélisation**

Arrêtons ici notre présentation de l'analyse de la crise contemporaine et de la thérapeutique que nous propose Félix Guattari, avec le regret d'avoir été

contraint d'en laisser de côté bien des détails significatifs. Comment ne pas reconnaître qu'elle est proche, à bien des égards, et de l'analyse et de la thérapie que Jean-Paul II ne cesse de proposer, depuis le début de son pontificat ? Une perspective simplement humaniste et même « immanentiste » peut rejoindre une démarche d'évangélisation éclairée fondamentalement par la foi en Jésus-Christ. Une telle *convergence* est du plus haut intérêt.

Remarquons, toutefois, l'insistance de Félix Guattari sur son refus de la transcendance. A ses yeux, « *les valeurs éthiques et esthétiques ne relèvent pas d'impératifs et de codes transcendants. Elles appellent une participation existentielle à partir d'une immanence sans cesse à reconquérir* ». Pasteurs et théologiens, nous connaissons bien ce refus, qui ne doit aucunement nous décourager, mais plutôt nous rendre inventifs par rapport au nécessaire dialogue, susceptible de conduire notre interlocuteur à découvrir que **la foi en Dieu est libératrice** et qu'elle est **le plus solide fondement de la morale universelle** – à la fois promotrice du respect de chaque être humain et de la solidarité entre tous – dont l'humanité contemporaine a un besoin impératif. On pourrait, par exemple, reprendre l'argumentation d'Antoine de Saint-Exupéry : « *Durant des siècles, ma civilisation a contemplé Dieu à travers les hommes. L'homme était créé à l'image de Dieu. On respectait Dieu en l'homme. Les hommes étaient frères en Dieu. Le reflet de Dieu conférait une dignité inaliénable à chaque homme. Les relations de l'homme avec Dieu fondaient avec évidence les devoirs de chacun vis-à-vis de soi-même ou d'autrui* »<sup>4</sup>.

Une telle argumentation – par les objections d'ordre historique qu'elle va inévitablement soulever – ne risque-t-elle pas de nous ramener à la suspicion, que nous avons notée en passant, de Félix Guattari à l'égard des grandes religions perçues comme des idéologies hégémoniques à l'instar du marxisme ? Le dialogue théologique et pastoral doit accepter franchement la mise en cause. Il s'agira de montrer que la foi authentique au Dieu trinitaire est promotrice de liberté et de reconnaître volontiers les erreurs du passé et du présent. *Le souci de la vérité et l'humilité* sont des qualités indispensables du dialogue évangéliste.

4/ *Pilote de guerre dans Œuvres*, Paris Gallimard, 1954, p. 273.



## II. LA RÉVOLUTION MONDIALE EN COURS DE DÉPLOIEMENT d'après le Club de Rome

C'est maintenant un ouvrage entier qui va stimuler notre réflexion, rédigé par Alexander King et Bertrand Schneider, sous le titre «**Question de survie**» et avec comme sous-titre «**La révolution mondiale a commencé**» (Paris, Calmann-Lévy, 1991). Il a le statut prestigieux de «**Rapport du Club de Rome**».

### analyse de la situation

Comme dans le cas de l'article de Félix Guattari, l'analyse de la situation planétaire contemporaine est sans ménagements. Les deux auteurs ne craignent pas de parler de la montée évidente d'un égoïsme à la fois individuel et collectif, suscité par notre société matérialiste. *Le matérialisme* – insistent-ils – a tout envahi en force et reste aujourd'hui la seule contre-valeur dominante. Comment ne pas remarquer au passage qu'ils reprennent le diagnostic sévère que d'aucuns reprochent fréquemment à Jean-Paul II ?

*La spéculation financière internationale* est, à leurs yeux, un exemple particulièrement éloquent des excès qu'engendre la folie du profit à tout coup. Parlant de l'accumulation des dettes, ils remarquent que le pays le plus endetté, ce sont les Etats-Unis : avec la somme fabuleuse de 3.200 milliards de dollars (chiffre de 1989).

A propos des prévisions assez communément partagées concernant *l'explosion démographique mondiale*, de 5 milliards environ actuellement à 6,2 milliards en l'an 2000 et plus de 8,5 milliards en 2020, ils estiment, comme la majorité des experts, qu'on voit mal comment les besoins en nourriture, en logements, en soins médicaux pourraient être couverts. Le taux de croissance de la population excède celui des ressources alimentaires.

De plus l'explosion démographique fournit des masses croissantes de main-d'œuvre, là justement où sévissent déjà un chômage aigu, la pauvreté et le sous-emploi généralisé. A très juste titre, les deux auteurs considèrent que créer des emplois nouveaux est l'un des défis les plus formidables que nous ayons à relever pour faire face à «l'explosion» démographique. Ils auraient pu ajouter que ce défi est le même dans les pays où la croissance de la population est pratiquement nulle (quand elle n'est pas négative), en raison de l'amélioration de la productivité technique, qui, dans notre système actuel de société, supprime plus d'emplois qu'elle n'en crée.

En termes suggestifs, ils expliquent que les « **nouveaux ennemis** » de l'espèce humaine s'appellent « *pollution, sécheresse, famine, malnutrition, analphabétisme, chômage* ». Avec raison, ils estiment que l'humanité n'a pas jusqu'à présent pris suffisamment conscience de leur existence pour les combattre avec cohésion et solidairement. « *Jamais dans l'histoire, insistent-ils, l'humanité n'a eu à faire face à tant de menaces et de dangers : catapulté sans préparation dans un monde où le temps et la distance ont été abolis, l'homme est aspiré par un cyclone planétaire où tourbillonnent des faits apparemment sans liens entre eux, et dont les causes et les conséquences forment un dédale inextricable* » (p. 119). Ils rappellent qu'on est d'accord à présent pour reconnaître l'interconnexion planétaire de la multiplicité des facteurs qui influent sur la vie de l'humanité : ce que – il y a déjà une vingtaine d'années – le Club de Rome a appelé la « *problématique mondiale* ».

### que faire ?

Le but de l'ouvrage est de nous aider à relever ce gigantesque « défi ». Comme l'a dit Gaston Berger, que citent les auteurs, « *on ne peut attendre demain, il faut l'inventer* ». Pour exprimer leur propos, ils ont forgé l'expression « **la résolutive mondiale** ». Voici le sens qu'ils lui attribuent : « *une attaque cohérente, universelle et simultanée, visant à résoudre le plus grand nombre possible d'éléments de la problématique, ou du moins à montrer la voie menant à des solutions et à des stratégies plus efficaces* » (p. 10). On peut, certes, discuter l'expression. Ce qui est sûr, c'est que la démarche qu'ils proposent est indispensable. Depuis l'encyclique *Pacem in terris* (1963) de Jean XXIII, le discours social de l'Eglise catholique ne cesse de réclamer une concertation et des décisions mondiales pour résoudre nos grands problèmes de société qui sont désormais – pour la plupart – des problèmes planétaires.

Comme Félix Guattari, les deux auteurs posent vigoureusement **le problème** : « *Le concept de résolutive implique la nécessité d'adopter une attitude éthique, fondée sur les valeurs collectives qui sont vaguement en train d'émerger en tant que code moral d'action et de conduite* » (p. 127). Il vaut la peine de citer le passage suivant : « *Si elle ne s'abreuve pas à la source des valeurs morales et spirituelles capables d'orienter son dynamisme, la société mondiale vers laquelle nous allons, risque simplement de ne pas exister. Au-delà des cultures, des religions, des philosophies, il y a dans l'être humain une soif de liberté, un désir de dépasser ses propres limites, la quête d'une transcendance apparemment insaisissable et souvent innommée. Aucune dictature, aucune violence, aucune contrainte – l'expérience l'a montré – n'a jamais pu éliminer totalement du cœur de l'homme cette aspiration, souvent indé-*

*celable, souvent passionnée, qui surgit constamment de l'inconscient collectif tel qu'il a été analysé par Carl Jung» (p. 207).*

L'humanité a donc un besoin urgent de **valeurs éthiques**. Qu'en est-il dans la réalité? Les deux auteurs font remarquer à juste titre que, dans les sociétés industrielles, les valeurs spirituelles ont été rongées par le matérialisme, qui infecte aussi les élites des pays en voie de développement. Ils ajoutent que, « *dans certains pays, en outre, la confusion des valeurs naît de la crise des grandes religions, qui ont du mal à s'adapter à un monde en mutation sans perdre l'essentiel de leur message, et à répondre aux questions de leurs fidèles déboussolés* » (p. 209).

Peut-on parler de **valeurs humaines universelles** qui seraient communes à tous les habitants de la planète, au-delà de la diversité des cultures, se demandent-ils ensuite? Leur point de vue est qu'il n'est pas facile de répondre à la question, mais qu'on ne peut imaginer une société mondiale qui ne serait pas fondée sur des valeurs. Faisant un pas de plus, ils précisent qu'on ne peut pas désirer l'avènement d'une société mondiale qui ne serait pas fondée sur l'idée qu'on peut tous vivre ensemble, avec nos différences et, malgré leur volonté de renouveler radicalement la problématique, ils ne craignent pas d'affirmer qu'une grande partie des *valeurs traditionnelles* sont encore valables aujourd'hui, même si, dans un autre contexte, elles revêtent des formes différentes. C'est ainsi qu'ils énumèrent : la liberté, les droits et les responsabilités de l'homme, la vie de famille, l'égalité des droits entre hommes et femmes, la compassion envers les personnes âgées ou infirmes, le respect d'autrui, la tolérance, le respect de la vie et de la paix, la recherche de la vérité. Au niveau collectif, ils demandent qu'on reconnaisse un certain nombre de *concepts nouveaux*, imposés par la pression des données nouvelles : l'éthique de la nature, l'éthique de la vie, l'éthique du développement, l'éthique de l'argent, l'éthique de l'image, l'éthique de la solidarité.

## **réflexion**

Ici encore, comment ne pas reconnaître une forte parenté entre ces requêtes humanistes et celles du *discours social de l'Eglise*? Une telle convergence est de la plus haute importance et elle est source d'espérance en faveur d'une solution positive aux défis de notre temps. Remarquons toutefois que, comme dans le cas de Félix Guattari, la perception de l'apport positif des grandes religions est plutôt négative et que le christianisme n'est pas excepté. Est-ce la faute des chrétiens? Ou bien serait-ce la conséquence d'une déficience dans la perception humaniste? Les responsabilités sont en réalité partagées.

Voyons-y une interpellation pour les chrétiens, dans le sens d'une plus forte prise de conscience que c'est leur foi elle-même qui leur demande d'œuvrer de toutes leurs forces en faveur d'une société humaine plus juste, plus solidaire, plus pacifique, plus fraternelle. Nous sommes au cœur même des **interpellations** que l'Eglise, avec la lumière de l'Esprit-Saint, doit savoir lire dans la configuration actuelle de notre monde en mutation : dans sa complexité et son ambiguïté, dans sa détresse, mais aussi dans ses remarquables potentialités.

### III. UNE PASTORALE QUI RELÈVE LES DÉFIS DU MONDE

Indépendamment des analyses précédentes, mais en les rejoignant, tentons une *brève description synthétique* de la mutation en cours de la vie en humanité.

#### **mutation en cours**

Au niveau planétaire – sauf dans quelques îlots géographiquement isolés, ou qui réussissent à se tenir volontairement à l'écart (pour combien de temps?) – **c'est d'une mutation radicale et accélérée** qu'il faut parler. La cause essentielle en est le **processus scientifico-technologique**, né au XVIII<sup>e</sup> siècle, qui a été à l'origine de la première industrialisation qui, progressivement, a bouleversé de fond en comble l'Europe, l'Amérique du Nord et le Japon et qui s'y poursuit maintenant sous le signe de l'électronique. C'est à présent le monde entier qui est entraîné dans le tourbillon. Non pas que la technique la plus sophistiquée s'installe partout, mais ses contrecoups se font sentir jusque dans les coins les plus reculés. Elle déstabilise des populations entières dans leurs productions économiques et leurs mentalités et les pousse à fuir leurs villages pour tenter d'échapper à l'extrême misère, qu'elles retrouvent ensuite dans les énormes concentrations humaines qui poussent comme des champignons dans de nombreux pays du tiers-monde.

Une minorité s'adapte avec un réel succès à ce gigantesque bouleversement. Pour beaucoup, le traumatisme psychique et sociologique qu'il entraîne par son excessive rapidité sont incalculables. La crise des valeurs qui en résulte peut conduire aux pires aberrations. Il n'est pas question de se livrer à une évaluation simpliste de la dynamique scientifico-technique ni d'en méconnaître les incontestables bienfaits – réels ou potentiels –, mais il faut aussi en percevoir clairement les conséquences négatives et même les ravages. Non pas que la science ou la technique soient à blâmer en elles-mêmes. C'est *leur*

*utilisation irresponsable* par recherche excessive de la richesse ou du pouvoir, ou encore par ignorance, paresse ou manque de concertation, qui doit être mise en cause.

Que ce soit en raison des bouleversements économiques ou des bouleversements politiques, beaucoup d'êtres humains ont été jetés sur les routes du monde. Le désœuvrement, la solitude, la marginalisation sont leur lot, ou bien – et ce n'est pas mieux – l'entassement sur des espaces réduits qui empêche toute intimité.

**L'augmentation galopante de la population** dans la plupart des régions pauvres du monde engendre une véritable « fourmilière » humaine où l'extrême misère rend difficile – sinon impossible – l'épanouissement normal des personnes. Certes, ce n'est là aucune fatalité. Mais, comme des centaines de millions d'êtres humains sont impliqués dans le drame, comment ne pas en souligner avec force et la gravité et l'extrême urgence ?

**La planétarisation de l'humanité** est désormais un fait essentiel, par suite du fantastique développement des réseaux de communication interhumaine. Tous les êtres humains sont désormais potentiellement interconnectés. Un événement peut se répercuter en quelques instants sur la terre entière et y créer des vagues de choc qui ne cesseront de s'y renouveler et de provoquer à leur tour des phénomènes nouveaux. Comment une notion comme l'indépendance nationale n'en serait-elle pas fortement relativisée ? Quiconque restreint son regard à son horizon immédiat (village, paroisse) risque certainement de se laisser surprendre par la tempête.

Faut-il pour autant rêver d'uniformité ? Certainement pas. Et heureusement ! Les événements qui se sont produits en Europe centrale et orientale au cours de la période 1989-1991, montrent que les êtres humains en ont horreur. Le réveil des nationalités qui en a résulté atteste leur besoin d'enracinement et d'identité. Mais sauront-ils accepter pacifiquement *leurs différences* ?

Quant à l'effondrement du socialisme bureaucratique dans la même région du monde et à son essoufflement évident dans la Chine rouge, doivent-ils consacrer pour autant le triomphe du capitalisme ? La crise de l'Occident, évoquée dans les pages précédentes, et les tragédies du tiers-monde démontrent que la loi du marché appelle des correctifs essentiels et que l'humanité doit se rappeler constamment son *indispensable solidarité*.

En ce qui concerne les *grandes religions non chrétiennes*, on constate que la masse de leurs fidèles ne se trouvent pas encore dans « l'œil du cyclone » de la mutation technico-scientifique mondiale. Réussiront-elles à l'assumer en conservant leur identité ? Actuellement, elle provoque en elles une vague d'archaïsme fondamentaliste qui débouche facilement sur des violences collectives. Toutefois, nombre de leurs adhérents restent ouverts à la modernité et prêts au dialogue.

Ajoutons que *les sectes* pullulent un peu partout dans le monde et que c'est là – pour une grande part – l'une des conséquences les plus nettes de la crise qui se développe dans la société mondiale. Leurs membres y cherchent une « certitude » et une chaleur affective qu'ils ne pensent pas trouver ailleurs, avec des risques terribles – qu'on constate souvent – d'infantilisme, de manipulation psychique et de simplisme sectaire.

### cinq axes majeurs de la pastorale

Face à cette mutation radicale, face à ces défis du monde, il faut revenir constamment à la bulle d'indiction du concile Vatican II (15 décembre 1961) par Jean XXIII : « *L'Église assiste à une grave crise de la société humaine qui va vers d'importants changements. Tandis que l'humanité est au tournant d'une ère nouvelle, de vastes tâches attendent l'Église, comme ce fut le cas à chaque époque difficile. Ce qui lui est demandé maintenant, c'est d'infuser les énergies éternelles, vivifiantes et divines de l'Évangile dans les veines du monde moderne ; ce monde qui est fier de ses dernières conquêtes techniques et scientifiques, mais qui subit les conséquences d'un ordre temporel que certains ont voulu réorganiser en faisant abstraction de Dieu* ». C'est dans cette perspective qu'il faut lire tous les grands textes du Magistère ecclésial récent, aussi bien les documents de Vatican II et l'exhortation apostolique *Evangelii nuntiandi* de Paul VI que les grandes encycliques sociales de Jean-Paul II et l'encyclique *Redemptoris missio*.

En nous situant au niveau planétaire (qui a été la perspective constante de la présente étude), nous en dégagerons *cinq axes majeurs* pour la pastorale ecclésiale d'évangélisation et d'animation des communautés chrétiennes.

1. A une époque en bouleversement constant comme la nôtre, soumise à un incessant tourbillon des idées et où la science questionne fortement les convictions, nous mettons en premier lieu la **personnalisation de la foi**. Il s'agit – dans toute la mesure du possible – de promouvoir l'avènement

de « *chrétiens structurés* », ayant pensé sérieusement leur foi en Jésus-Christ, ayant appris à la référer à leur existence quotidienne et capables de s'adapter au renouvellement de circonstances concrètes. On parlera de foi « adulte ». Il ne s'agit pas seulement d'une « structuration » intellectuelle, mais aussi d'un apprentissage prolongé de la prière personnelle et communautaire, ainsi que d'une réflexion à la lumière de la foi sur les événements et les responsabilités qu'il faut assumer. Il s'agit également du nécessaire courage des convictions personnelles. Cette visée pastorale essentielle appelle un catéchuménat sérieux et prolongé et la formation « continue » des chrétiens au niveau de l'approfondissement de la foi.

2. Une seconde visée pastorale essentielle doit être de promouvoir **la présence active des chrétiens en plein cœur des dynamismes contemporains** : pour les assumer, mais aussi pour en discerner les ambiguïtés et éventuellement les aberrations, et, dans ce cas, pour contribuer à en opérer les redressements nécessaires. Il s'agit d'aider les chrétiens à découvrir les dimensions réelles de leur foi, c'est-à-dire, qu'elle doit être vécue aussi bien dans *les dimensions collectives* de la vie en humanité (politique, économie, rapports sociaux, culture) qu'au *niveau personnel et familial*. De grands progrès sont concrètement nécessaires dans cette direction. On doit même regretter un net recul dans la pastorale à ce sujet, en bien des endroits et cela, en dépit des directives sans cesse renouvelées de Jean-Paul II. La précision capitale de Vatican II sur « la vocation propre des laïcs », qui « consiste à chercher le règne de Dieu précisément à travers la gérance des choses temporelles qu'ils ordonnent selon Dieu »<sup>5</sup>, n'est pas assez souvent rappelée et approfondie. C'est d'autant plus regrettable qu'elle est au cœur de la foi biblique au Dieu Créateur, qui nous enseigne que Dieu a confié à l'humanité la gérance de la planète-terre : une gérance qu'elle doit assumer en responsabilité devant lui et à l'exemple de sa sagesse et de son amour (Gn 1,2).

3. La troisième visée essentielle – celle de **l'inculturation de la foi chrétienne** – est l'une des grandes et heureuses nouveautés de la pastorale missionnaire contemporaine, du moins avec l'ampleur et la profondeur de perspectives qui lui sont assignées par le Magistère ecclésial. Elle est tout autant difficile que passionnante et nécessaire. Les risques de déviation sont grands (par exemple, des dangers de syncrétisation, de sécularisation ou d'idéologisation) mais il faut oser l'entreprise. Or, comme le dit l'encyclique *Redemptoris missio*, il faut « *incarner l'Évangile dans les cultures des peu-*

5/ Constitution *Lumen Gentium*, n° 31.

ples». Le discernement critique, dans un dialogue triangulaire (théologique, pastoral et magistériel), permettra d'éviter les déviations et garantira les réussites. Indispensable partout, l'inculturation s'impose actuellement, tout particulièrement en Asie, notamment au sein des cultures marquées par l'hindouisme, le bouddhisme et le confucianisme. Toute inculturation réussie est un enrichissement pour l'Eglise entière.

4. La quatrième visée essentielle de la pastorale contemporaine doit être celle de la **promotion de la dynamique communautaire de la foi chrétienne**. C'est un enjeu fondamental, qui a son centre dans le repas eucharistique et qui doit se déployer dans la solidarité fraternelle et dans le témoignage de toute la communauté par rapport aux non-chrétiens, suivant l'exemple normatif de la première communauté chrétienne, telle qu'elle est décrite dans le livre des *Actes*. Le christianisme occidental est dans l'ensemble trop individualiste. Comme le dit encore l'encyclique *Redemptoris missio*, les «communautés ecclésiales de base» constituent une «force d'évangélisation». Evidemment, un discernement critique est nécessaire à leur sujet, dans le cadre du dialogue «triangulaire» préconisé précédemment.

5. Comme cinquième grande visée essentielle de la pastorale missionnaire, nous mettrons l'**option préférentielle de l'Eglise pour les pauvres**, «une option qui n'est ni exclusive ni excluante», dans le sens où elle est présentée par Jean-Paul II et les grands documents de l'épiscopat latino-américain (Medellin, Puebla, Saint-Domingue). S'il est vrai qu'elle a une valeur universelle et qu'elle concerne les communautés chrétiennes riches elles-mêmes, elle s'impose d'autant plus en Asie, en Afrique et en Amérique latine, qu'il s'agit, sur ces continents, d'évangéliser et d'animer pastoralement d'énormes masses de populations pauvres et, en bien des cas, dans l'extrême misère. Il vaut la peine de noter que l'option préférentielle de l'Eglise pour les pauvres – qui est d'origine catholique et latino-américaine – est maintenant largement reconnue au niveau œcuménique. Elle est l'une des grandes et plus heureuses nouveautés de la pastorale contemporaine.

On voudra bien excuser la brièveté synthétique de nos propositions. Elle est voulue, non seulement en raison de l'espace limité alloué à notre étude, mais aussi – et encore plus – par suite de notre conviction que *la stratégie pastorale – comme toute stratégie – doit être fortement centrée sur quelques dynamiques essentielles, par rapport auxquelles s'articulera toute la nécessaire diversité des activités particulières*. On pourrait aisément montrer que notre faisceau des cinq grands axes proposés les englobe toutes.



D'après le livre des *Actes*, les Apôtres ont été un moment désemparés, lorsque le Seigneur ressuscité disparut à leurs yeux, après leur avoir fait ses adieux (1,9-11). Nous aussi, pasteurs et chrétiens de notre temps, nous pouvons parfois nous sentir écrasés par l'ampleur des défis pastoraux que nous avons à affronter et des défis de société que nous partageons avec nos frères et sœurs humains. S'ils ne nous faisaient pas peur, ce serait une preuve de notre inconscience. Mais y succomber, s'avouer pastoralement vaincu, et renoncer à partager courageusement la responsabilité de l'humanité par rapport à ses grands défis de société, ce serait un manque de foi. Dans ce double et gigantesque combat nous ne sommes pas abandonnés à nous-mêmes. D'après le finale de saint Matthieu (28-30), nous pouvons compter sur la Présence chaleureuse et puissante du Ressuscité. Et, d'après le Livre des *Actes*, nous sommes assurés de l'Action créatrice et rénovatrice de l'Esprit-Saint (1-2).

*René Coste, pss*

*58, avenue de Breteuil  
75007 Paris*

# MODÈLES DE LA MISSION

## ÉCOUMÈNE – ÉCOLOGIE – ÉCONOMOMIE

par Brian Hearne

*Spiritain, Brian Hearne a travaillé au Kenya de 1968 à 1972 avant d'enseigner la théologie pastorale à l'Institut Pastoral de l'Afrique de l'Est. Editeur de la revue AFER, expert auprès de la Conférence des évêques d'Afrique de l'Est, il a également enseigné à la Fondation œcuménique de Mindolo en Zambie. Actuellement, il est professeur de missiologie, d'œcuménisme et participe à la formation des adultes à Dublin.*

*Tout au long de l'histoire du Peuple de Dieu, des modèles de la mission ont vu le jour. La recension de l'ouvrage de David Bosch: « Transforming Mission » (Mission qui change. Evolution des modèles dans la théologie de la mission) publiée dans Spiritus n° 127, pp. 233-242, en était une bonne approche. Dans cette ligne, B. Hearne aborde trois domaines qui lui semblent aussi façonner des modèles de la mission aujourd'hui.*

---

L'Eglise tout entière est missionnaire. C'est là une affirmation nette de Vatican II et de documents ultérieurs de l'Eglise tels que *Evangelii Nuntiandi* de Paul VI et *Redemptoris Missio* de Jean-Paul II. Sans la mission, l'Eglise est un corps mort ou tout au moins inerte. Mais, écrivait Stephen Niel: « *Si tout est mission, rien n'est mission* ». En effet, si l'idée de mission est si générale qu'elle en devient vague, qu'en reste-t-il au juste?

Dans une intervention mémorable à l'Assemblée du Conseil mondial des Eglises à Vancouver, Philip Potter a parlé de l'appel à construire une « maison spirituelle », la « maison »\* de Dieu. Le mot grec « oikos », traduit ici par « maison »\* est justement la racine dont sont tirés les trois termes utilisés dans notre titre: écoumène, écologie et économie. Ces trois mots peuvent nous aider à mieux cerner ce que l'on entend par: mission de l'Eglise.

## MISSION ET ÉCOUMÈNE

Concevoir la mission comme une sorte d'entreprise sectaire consistant à apporter le salut à un monde qui en est privé et à le faire en compétition avec d'autres Eglises et communautés chrétiennes, est une vision qui n'a pas d'avenir. Le fondamentalisme qui repose sur une conception dualiste de Dieu, de l'humanité et de l'univers, n'éprouve aucune difficulté à définir la mission comme une entreprise destinée à apporter la lumière là où règne l'obscurité.

Une compréhension catholique de la mission pour aujourd'hui requiert une *théologie de la révélation plus approfondie*. Dieu a toujours offert son amour, qui est lui-même, aux hommes de tous pays et de tous temps. Une théologie de l'Esprit Saint comme Seigneur et dispensateur de la vie, pouvoir créateur qui souffle sur le chaos originel et appelle la création nouvelle à la vie, est *fondamentale* pour cette théologie plus profonde et plus large.

Ici, en opposition avec les modèles anciens qui étaient présentés d'une manière exclusive (nous seuls détenons la vérité qui sauve), de nouveaux modèles ont fait leur apparition. Ils ne sont pas tous entièrement nouveaux mais demandent encore bien des recherches. Pour nous en tenir à quelques appellations, ils peuvent être dits *inclusifs, dynamiques, participatifs ou théocentriques*.

### **inclusif**

Ce terme est devenu un lieu commun dans la phraséologie de l'éducation. Mais comme Paulo Freire l'a montré, un mot peut quelquefois remplacer la réalité, en sorte que nous croyons avoir changé quelque chose alors que nous avons seulement trouvé un mot nouveau pour exprimer une réalité ancienne. Les événements d'Europe de l'Est, du Mozambique, du Kenya, d'Angola, du Cambodge, d'Irlande du Nord, et la liste pourrait malheureusement remplir des pages, ont démontré que l'exclusivisme, la purification raciale et ethnique, la haine dominant toujours la vie des peuples dans de nombreuses régions du monde.

\* / Note du traducteur : « maison » traduit ici le mot anglais « household » et doit être pris dans le sens de l'ensemble des personnes qui entourent le maître de maison.

Penser de façon inclusive, c'est considérer l'autre comme *un ami*, non comme un ennemi. Penser de façon inclusive, c'est s'efforcer d'**intégrer les valeurs** de l'autre, de l'autre personne, de l'autre nation, de l'autre race, de l'autre religion, dans sa propre pensée. C'est une manière de mettre en pratique ce que nous demandons à la messe : croître à la ressemblance du Christ ressuscité, le Seul en qui toutes les valeurs humaines sont intégrées, le Seul en qui le Père rassemble toutes choses au ciel et sur la terre. Nous avons là *un modèle pour la mission* : lutter contre toutes les formes de préjugé et de discrimination, affirmer la nécessité de poursuivre, en notre temps et à notre place, la mission de Jésus d'abattre toutes les barrières.

### **dynamique**

On entrevoit ici une perspective tournée vers l'avenir, une perspective eschatologique. Nous partageons tous une **vocation commune** ; en tant qu'êtres humains, nous sommes tous en mouvement vers la gloire finale du Royaume, en mouvement de l'inachevé vers le définitif. Peuple pèlerin, l'Eglise indique la voie pour l'avenir de toute humanité. Ici, nous mettons davantage l'accent sur les efforts en vue de chercher de nouvelles méthodes, de nouvelles perspectives et de travailler ensemble à la recherche des *valeurs du Royaume*, « l'unique absolu, qui rend toutes choses relatives ». La culture humaine n'est pas une réalité statique, morte, « archéologique » ; c'est la manière dont vivent les peuples et, aujourd'hui, le genre de vie d'un peuple est *inextricablement lié à celui des autres peuples*. Voilà où la catholicité, le progrès vers une plus grande unité, vers une plénitude, et la recherche pour y parvenir, prennent une nouvelle signification : ce que le Conseil Mondial des Eglises à Uppsala en 1968 a appelé « *l'unité en devenir de l'humanité* ».

### **participatif**

Il y a un seul Dieu et une seule création. Mais partout *les peuples cherchent le Dieu qui vient toujours à leur rencontre*. Dieu est « le lévrier céleste qui nous poursuit sous les voûtes des ans »<sup>1</sup>. Dans ce modèle, l'accent est mis davantage sur les aspects strictement théologiques de la mission. L'ouvrage classique de Raimondo Panikkar, « *The Hidden Christ of Hinduism* »<sup>2</sup>, est une bonne référence, et l'on pense aussi à l'essai de l'évêque Patrick Kali-

1/ Fr. THOMPSON, poète anglais de l'ère victorienne.

2/ « Le Christ caché de l'hindouisme. »

lombe sur le pouvoir salvifique des religions africaines<sup>3</sup>. Toutes les cultures et les religions humaines, y compris celle que nous appelons chrétienté ou christianisme, ont *en commun l'amour du Dieu unique* qui s'est fait connaître à nous par l'action de la *Parole divine* et de l'Esprit Saint, mais toutes, y compris le christianisme, sont affectées par le péché, l'ignorance et l'erreur.

Dans un essai fameux, le théologien anglican controversé Daniel Jenkins, maintenant évêque de Durham, écrivait : « *Ce qu'on a appelé chrétienté n'est pas Jésus; le christianisme n'est pas Jésus. Si on estime que les autres religions sont dans l'erreur, on doit aussi dire que le christianisme est dans l'erreur. La loyauté envers Jésus exige que nous entrions dans un dialogue vrai, sans crainte et confiant, de sorte que nous progressions ensemble dans la connaissance de la condition humaine et de ses possibilités dans notre monde, le monde dans lequel Jésus a vécu, est mort et est ressuscité* »<sup>4</sup>.

Ce modèle de participation nous permet, non seulement de reconnaître, apprécier et respecter les valeurs de notre propre tradition et celles des autres, mais aussi de les défier et de les dépasser. Ces deux mots **respect** et **défi**, soulignent sans doute les points forts de ce modèle. La mission est un chemin qui nous invite à prendre conscience que Dieu est connu et aimé *par de nombreux peuples* en dehors de notre propre tradition.

### **théocentrique**

Le document de Vatican II sur l'activité missionnaire de l'Eglise commence par l'affirmation que la mission est **l'œuvre du Dieu un et trine**. En fait, c'est le sens traditionnel du mot mission dans la théologie catholique jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. A partir de cette époque, surtout sous l'influence d'Ignace de Loyola, il a commencé à désigner le transfert du système ecclésiastique occidental vers les pays hors d'Europe. Il me semble qu'on peut parler ici de *trois approches fondamentales de la mission* : la mission centrée sur l'Eglise, qui est toujours culturellement et sociologiquement conditionnée; la mission centrée sur le Christ, qui peut tendre à l'exclusivisme et à ce qui a été appelée « christo-monisme », et la mission théocentrique, conçue à la fois comme l'œuvre de Dieu et comme notre participation à cette œuvre d'amener les peuples à l'amour de l'Eternel Aimant de l'humanité.

3/ In «AFER» (The African Ecclesial Review). 1977.

4/ In «Living with Questions». SCM 1969, p. 131.

Paul IV parle de l'Esprit Saint comme du « premier agent de l'évangélisation », expression reprise dans le titre d'un chapitre de *Redemptoris Missio* de Jean-Paul II. Comme nous l'ont rappelé des écrivains « libéraux » (A. Harnack, E. Renan, A.N. Wilson), Jésus a proclamé, non sa propre personne, mais le Père et le Royaume du Père. La phrase célèbre d'A. Loisy : « *La tragédie de Jésus, c'est qu'il attendait la venue du Royaume et c'est l'Eglise qui est venue* », nous gêne et nous provoque à la fois. Il y a là plus qu'une parcelle de vérité. Toute la vie de Jésus a été consacrée au service de Celui qu'il appelle « Abba », « mon Père ». Il s'est impliqué dans le service du Père et de la loi du Père : une sollicitude aimante pour tous les hommes, spécialement pour les méprisés et ceux qui sont sans défense. Ces dernières années, nous, catholiques, avons redécouvert la « **Missio Dei** » familière à un grand nombre de théologiens protestants, et nous pouvons honnêtement nous interroger : notre mission est-elle au service de la mission de Dieu, y participe-t-elle ? N'est-elle pas rétrécie, enfermée, circonscrite à nos propres préoccupations ? N'est-elle pas davantage notre mission que celle de Dieu ? Et n'est-ce pas pour cela que nous sommes si timorés pour envisager de nouvelles méthodes, de nouvelles idées, de nouvelles possibilités ?

## MISSION ET ÉCONOMIE

« Oikos », c'est la maison, la famille. L'« oikouménè », c'est la maison de tous les peuples, la « maison » qui rassemble tous les enfants de Dieu. La notion d'« intendance » a eu une place importante dans la théologie protestante, mais beaucoup moins dans la pensée catholique. Le soin de la terre nous a été confié. Notre « maison » doit être convenablement gérée ; il nous faut pratiquer *entre tous un partage équitable des biens et des fonctions*. Quand nous observons notre société et notre monde, nous voyons une économie mal gérée, un monde divisé entre gens aisés et pauvres, entre possédants et ceux qui n'ont rien. La recherche du profit est le principal moteur des politiques nationales et internationales. La spéculation monétaire des pays occidentaux a des conséquences dévastatrices sur les économies et les politiques du tiers-monde. Prenons un exemple : l'argent dépensé, en pure perte, par la Banque d'Angleterre pour soutenir la livre sterling aurait permis de rembourser la dette de plusieurs pays d'Afrique. Où est passé cet argent ?

La mission contraint les Eglises à s'éveiller **aux questions de justice**. La théorie du « goutte à goutte », admise bêtement par des gens comme R. Reagan et M. Thatcher ces dernières années, et apparemment renforcée par la chute du communisme en Europe de l'Est et en Afrique, ne fonctionne pas du

tout. En fait, le monde riche vit à un niveau qui non seulement est très au-dessus de celui de la plus grande partie du monde, mais qui lui est également inaccessible.

Permettez-moi de citer un extrait du rapport «*Zambie, Dette et Pauvreté*» de Oxfam (1989). On dénigre souvent ce genre en le qualifiant de «*description anecdotique*». Quant à moi, je préfère parler de «*théologie de l'histoire*». «*C'était en juin 1987. Je me rendais dans un quartier de Lusaka appelé Chawana Compound quand j'ai rencontré Florence. Avant la crise de la dette, cette jeune femme aurait été considérée comme l'une des plus aisées de Zambie. A l'époque où je l'ai rencontrée, elle appartenait à ce qui était devenu la nouvelle classe sociale du pays, et elle était au bord de la catastrophe. Depuis quatre ans, en raison de l'augmentation rapide du prix des denrées de base, il lui était devenu de plus en plus difficile de subsister sur le salaire de son mari, jeune employé dans un service public. La famille n'avait souvent pour subsister qu'un repas par jour, elle ne pouvait s'offrir le luxe de la viande que le jour de la paie. L'état de santé de ses deux enfants se détériorait et le plus jeune était atteint d'une affection respiratoire aiguë. Florence parvint à trouver une pharmacie qui lui vendait les médicaments dont elle avait besoin, mais au prix élevé du marché noir. La ration hebdomadaire de nourriture familiale fut réduite d'un seul coup. Vers cette époque, Florence s'aperçut qu'elle était enceinte. Cela aurait normalement dû être une période heureuse. Une semaine plus tard, rentrant à la maison, son mari annonça que, par suite du programme d'austérité du FMI, le prix de la farine de maïs, la nourriture de base, allait doubler. Réalisant ce que cela signifiait, Florence fondit en larmes: Nous allons tous mourir de faim!*»

Cette simple et émouvante histoire de la détresse d'une famille aisée de Zambie pourrait être répétée et confirmée à travers tout le continent par beaucoup d'autres histoires encore plus tragiques. *Mission, oikouménè et économie vont ensemble*. Il s'agit là d'un phénomène local, mais au niveau mondial, il faut soulever la question de la dette du tiers-monde, du commerce international et du rôle des sociétés multinationales.

Dans ce domaine économique, la théologie de la mission doit tenir compte *du passé aussi bien que du présent*. On n'a jamais remboursé l'exploitation des ressources de l'Afrique et des autres continents. Pourtant c'est en grande partie à partir d'elles que se sont édifiés l'industrialisation et le progrès de l'Europe avec ses usines «*diaboliques*». Les ports français et anglais ont prospéré grâce à la traite des Noirs. Bien des problèmes raciaux qui éclatent aujourd'hui en Europe et en Amérique ne sont que des retours de bâton.

*La théologie de la libération* a tenté de nous rappeler cette dimension de la mission chrétienne, mais, sans doute en raison de son centre d'intérêt trop limité, elle a semblé partielle et doctrinaire à beaucoup de personnes qui trouvaient sympathique son message mais non sa présentation, pour utiliser une expression d'Erasme au sujet de Luther.

Ainsi la mission de l'Eglise est d'*entrer dans la mêlée et le tumulte de l'économie*, cette économie qui s'occupe de la manière dont nous organisons notre maison et essayons de garantir à chacun de ses habitants une juste part et un rôle satisfaisant.

## MISSION ET ÉCOLOGIE

*La théologie de la création* semble être aussi au cœur du renouveau de l'Eglise et de l'effort pour trouver de nouvelles manières de parler avec ceux qui n'appartiennent pas à notre « groupe ». Car nous ne sommes pas seuls à être le « Peuple de Dieu ». Tous les hommes sont le peuple de Dieu.

Créés à l'image et ressemblance de Dieu, les êtres humains sont le sommet de la création, mais ils ne sont pas toute la création. Nous en sommes les serviteurs, non les seigneurs. Humains, nous venons de l'humus, de la terre, et notre condition humaine c'est l'humilité, l'attachement à la terre. Tout dans la création mérite notre respect, comme nous le rappellent les bouddhistes ou les premiers Franciscains. Par bien des aspects, la spiritualité celtique nous ramène aussi à ces racines : un grand amour pour la beauté et la présence de Dieu – présence joyeuse et parfois effrayante – dans la mer, les rocs et les étoiles. Aujourd'hui la mission trouve un nouveau centre d'intérêt dans **l'unité de la création tout entière** : terre, ciel, animaux, espace, végétation, êtres humains.

Une dimension vitale de la mission aujourd'hui, c'est *la défense de la terre* et de ses éléments délicatement imbriqués contre l'arrogance et la cupidité de ceux qui semblent n'avoir d'autre souci que leur profit et le développement matériel. Dans son attention aux autres, la mission signifie aussi le refus de leur imposer nos propres idées occidentales, maintenant que nous sommes conscients de cette nouvelle forme d'impérialisme. Aucune arrogance – technologique, psychologique, culturelle ou théologique, – n'a sa place dans une authentique théologie de la mission.



## CONCLUSION

«La mission est la mère de la théologie» disait Martin Kahler en 1908. C'est en affrontant la réalité ici et maintenant que l'Eglise peut redécouvrir son identité et sa vocation propres. Pourquoi ne pas envisager la mission d'une manière simple et concrète qui convienne à tout homme, où que nous soyons et qui que nous soyons, dans cette humanité commune que nous partageons ?

Si nous avons commencé avec les trois mots : « Ecoumène, Economie et Ecologie », nous pouvons en ajouter un quatrième : « *Tendresse* », c'est-à-dire affection, amitié, chaleur, compassion. Dans son livre sur les Eglises indépendantes d'Afrique<sup>5</sup>, David Barret souligne un facteur majeur dans le processus qui a conduit à tant de séparations, vécues comme un grand désenchantement vis-à-vis des grandes Eglises missionnaires : la « philadelphia », *l'amour fraternel* était absent, en dépit de toutes les pieuses paroles sur l'amour et le pardon.

*Des relations personnalisées* pourraient bien être la clé d'un nouveau modèle de mission. Pour être fructueuses, ces relations doivent être fondées sur l'affection mutuelle, le respect et l'écoute. On a besoin de nouveaux modèles de mission. Les trois mots de notre titre peuvent nous aider à y réfléchir, mais le quatrième, « *Tendresse* », demeure une source d'inspiration fondamentale et constante.

*Brian Hearne, cssp*

*Kimmage Manor  
Dublin 12. Irlande*

5/ «Schism and Revewal». OUP. 1970.

# LA RÉPONSE JUIVE À L'HELLÉNISME

## UNE LEÇON D'INCULTURATION

par Ernest M. Ezeogu

*Spiritain nigérian, E. Ezeogu est exégète, professeur d'Écriture sainte au « Spiritan International School of Theology » à Enugu (Nigéria) et participe activement aux recherches bibliques dans le contexte africain. Réfléchissant sur la réponse des Juifs au défi de l'hellénisme, il met en évidence les enjeux des attitudes adoptées par les uns et les autres et en tire quelques conclusions qui peuvent s'appliquer au problème de l'inculturation, si important pour l'Église d'Afrique aujourd'hui.*

---

### I. LE JUDAÏSME FACE À L'HELLÉNISME

#### le défi de l'hellénisme<sup>1</sup>

L'hellénisme est entré en contact avec le judaïsme après la conquête du monde méditerranéen par Alexandre le Grand dans les années 334-324 avant J.-C. L'hellénisme n'était pas simplement un système social, une idéologie politique ou une religion. Il était tout cela et davantage encore. Il se présentait comme *un système de valeurs complet*. Le judaïsme, lui aussi, constituait un système de valeurs englobant tous les aspects de la vie. Leur rencontre devait nécessairement faire surgir des problèmes.

L'hellénisme était le fait des *vainqueurs*, le judaïsme celui des vaincus, de sorte que le premier se trouvait dans une position de supériorité en cas de conflit ou de négociations. L'hellénisme avait encore d'autres particulari-

tés. Il était *une culture dominante à visée universelle*, tandis que le judaïsme était une culture locale limitée à un peuple particulier. Se rallier à l'hellénisme et à ses valeurs signifiait être moderne, civilisé ; suivre un autre système culturel était considéré comme rétrograde, barbare.

On devine *le défi*. D'une part, les Juifs se glorifiaient d'un héritage spécial, divin, et se définissaient par leur particularisme : ils étaient le peuple de Dieu par élection et tous les autres peuples n'étaient que des « nations » ou des Gentils. D'autre part, les richesses culturelles et techniques apportées par l'hellénisme étaient trop évidentes pour être ignorées. Shaye Cohen exprime ainsi ce dilemme : « *Comment préserver l'identité juive tout en bénéficiant, en même temps, des richesses de la culture hellénistique ? Comment équilibrer les revendications contradictoires de l'universalisme et du particularisme, le désir de faire partie d'un monde plus vaste et celui d'être mis à part ?*<sup>2</sup> »

### trois types de réponse

#### *a. la réponse, c'est l'hellénisme*

Un groupe de Juifs voyait la solution au conflit judéo-helléniste *en termes d'opposition* : ou bien l'hellénisme, ou bien le judaïsme. Fascinés par l'hellénisme, ils optèrent en sa faveur de préférence à leur héritage juif. Selon eux, le judaïsme ne répondait plus aux exigences de la civilisation mondiale de leur temps. Pour trouver leur place sur la scène mondiale, les Juifs devaient embrasser l'hellénisme sans réserve. On pratiquerait le judaïsme dans la mesure où il ne s'opposerait pas à l'hellénisation totale. Ces Juifs, qualifiés dans le Livre des Macchabées de « rebelles » et d'« apostats » essayaient en fait de faire disparaître progressivement toutes les pratiques et les comportements qui les mettaient à part comme Juifs. Parmi ces *hellé-*

1/ Le mot « hellénisme » est employé par les spécialistes contemporains en deux sens différents. Il désigne dans un premier sens la culture, l'organisation sociale, le style de vie apportés par Alexandre le Grand et ses successeurs aux peuples de l'Orient. Dans ce sens, l'hellénisme avec son culte des dieux grecs et son mode de vie est l'opposé du judaïsme. Dans un autre sens, on appellera hellénisme

le résultat de la « fusion des différentes cultures » cf. Shaye J.D. COHEN : « *From the Macchabees to the mishnah* », Library of Early Christianity VII. Philadelphia. The Westminster Press, 1987, p. 35. Dans cet exposé, nous utiliserons le terme d'hellénisme dans le premier sens, en tant que culture grecque entrant en contact avec d'autres cultures.

2/ Shaye COHEN, *op. cit.*, p. 37.

nistes se trouvent des notables comme le prêtre Jason, né Joshua, et Menelaus (1 M 4-7)<sup>3</sup>.

*b. la réponse, c'est le judaïsme*

A l'opposé, un second groupe voyait la réponse au conflit, non pas dans l'adoption de l'hellénisme, mais dans la *fidélité au judaïsme*. Ce groupe apparut en réaction contre les excès des hellénistes, au moins en tant que mouvement organisé, penchait souvent vers l'autre extrême. Ils ont mérité le nom de «*judaisants*»<sup>4</sup>.

Un de leurs écrits nous est parvenu ; c'est le livre de la Sagesse de Ben Sirach ou **Ecclésiastique**. Evert van Oostrom résume ainsi la réponse de Ben Sirach au défi de l'hellénisme : «*Nous, nous n'avons pas besoin de toutes ces nouveautés pour être heureux. Notre foi traditionnelle suffit pour cela*»<sup>5</sup>. A l'intention des Juifs fascinés par la sagesse et la philosophie grecques, Ben Sirach enseigne, dans son célèbre chapitre 24, que Dame Sagesse est sortie de la bouche du Très-Haut, qu'elle a traversé tout l'univers pour chercher un endroit où habiter, et que, finalement, elle s'est décidée à planter sa tente en Jacob. En d'autres termes, cela signifie que l'authentique Sagesse est *divine* et n'a rien à voir avec la philosophie grecque. C'est *en Israël* qu'il faut la chercher et non chez les Gentils. En fait, Ben Sirach met sur un pied d'égalité l'authentique sagesse et la Loi de Moïse<sup>6</sup>. Il ne s'oppose pas à la

3/ On a identifié trois catégories d'apostats qui ne s'excluaient pas : les apostats de carrière qui recherchaient les meilleures places dans la société, les classes dirigeantes ; les apostats qui désiraient simplement appartenir à l'humanité civilisée ; les apostats qui, formés dans l'hellénisme et ayant assimilé la philosophie grecque, avaient du mal à accepter les vérités du judaïsme. Les apostats n'ont laissé aucune œuvre littéraire inventoriée parmi les Livres sacrés juifs.

4/ On peut distinguer trois catégories de judaisants. Des judaisants dévots, déterminés à rester fidèles à tout prix aux moindres détails de la Loi. Ils furent les devanciers des pharisiens du Nouveau Testament. Des judaisants armés, décidés à empêcher par la force le processus d'hellénisation, principalement pendant la persécution d'Antiochus IV Epiphane (175-163 av. J.-C.). Les plus illustres sont Mattathias et ses fils qui organisèrent la résistance

des Macchabées. (H.M. Orlinsky : «*Maccabees, Maccabean Revolt*». The Interpreter's Dictionary of the Bible. Vol. 3, K-Q, Nashville, p. 199.) Des judaisants écrivains, démontrant que la solution à la situation désastreuse des Juifs face à l'hellénisme se trouvait dans une loyauté et une fidélité renouvelées aux idéaux du judaïsme.

5/ Evert VAN OOSTROM : «*The Message of Wisdom*», Africa. Saint Paul Publications, pp. 94-95.

6/ Aux Juifs à la recherche d'un compromis entre judaïsme et hellénisme, il lance un avertissement : «*Malheur aux cœurs lâches et aux mains nonchalantes, au pécheur dont la conduite est double*» (Si 2,12). Et c'est aux apostats qu'il adresse les paroles les plus sévères : «*Malheur à vous, impies, qui avez délaissé la Loi du Très-Haut. Vous ne naissez que pour la malédiction, et à votre mort la malédiction sera pour vous*» (*ib.* 41,8-9).

recherche de la sagesse, mais il souligne avec force que l'authentique sagesse doit conduire à plus de piété, appel qui se démarque de la philosophie grecque considérée comme un savoir profane. « *Toi qui désires la Sagesse, observe les commandements, et le Seigneur te l'accordera. Car la sagesse et l'instruction, c'est la crainte du Seigneur, son bon plaisir, c'est la fidélité et la douceur* » (Si 1,26-27).

### *c. la réponse, c'est le judéo-hellénisme*

Pour la majorité des Juifs, aucune des positions précédentes n'était acceptable. La réponse idéale, pensaient-ils, consistait à élaborer une **synthèse entre judaïsme et hellénisme**. Les éléments positifs de l'hellénisme devaient être mariés aux éléments positifs du Judaïsme de telle sorte que se développe un judéo-hellénisme acceptable à la fois pour les Juifs et pour les Grecs. C'était l'unique façon de sauvegarder l'identité juive, et en même temps, de se faire reconnaître et accepter par le reste du monde. Les rabbins exprimaient cette opinion par une citation inspirée de Genèse 9,27 : « *Que Dieu fasse sa part à Japhet (les Grecs), mais qu'il demeure dans les tentes de Sem (les Juifs)* »<sup>7</sup>. Cette opinion était fondée sur l'intuition que l'hellénisme qui menaçait de déstabiliser le judaïsme pouvait, en fait, être mis à contribution pour le fortifier et le faire progresser.

**Le Livre de la Sagesse de Salomon** témoigne de cette tendance. Il se démarque des autres livres de l'Ancien Testament par son aptitude à réaliser une admirable synthèse entre les éléments juifs et hellénistes. Il saute aux yeux, comme le fait remarquer van Oostrom, que « *l'auteur avait manifestement été formé aux traditions culturelles juives et hellénistes et, en conséquence, se sentait à l'aise avec les écrits philosophiques grecs comme avec les écrits sacrés juifs* »<sup>8</sup>. Des spécialistes reconnaissent que, nonobstant l'utilisation constante et impressionnante d'éléments grecs, le Livre de la Sagesse reste une œuvre fondamentalement juive. Car en élaborant sa synthèse, l'auteur n'a nullement l'intention de compromettre sa foi juive<sup>9</sup>.

Cette synthèse n'aboutit pas à une simple juxtaposition des éléments positifs du judaïsme et de l'hellénisme. En les unissant, l'auteur a été capable

7/ Shave J.D. COHEN, *op. cit.*, p. 45.

8/ Evert VAN OOSTROM, *op. cit.*, p. 102. Certains vont même plus loin et pensent que l'auteur avait, de toute évidence, lu Homère, les auteurs dramatiques grecs et, peut-être, Xénophon; qu'il connaissait Platon et les

Stoïciens et, peut-être, Pythagore... cf. M. HADAS : « *Wisdom of Salomon* » in The Interpreter's Dictionary of the Bible. Vol, K-Z. Nashville, p. 161.

9/ M. HADAS, *op. cit.*, pp. 861-862. Evert VAN OOSTROM, *op. cit.*, p. 105.

de les transcender. Le résultat en est qu'il a su s'élever à des *hauteurs* de la pensée religieuse et de sa formulation jamais atteintes précédemment dans l'Ancien Testament. La philosophie grecque lui a permis de concevoir l'idée qu'il était universellement possible de prouver l'existence de Dieu. « *Insensés que tous ces hommes qui n'ont pas connu Dieu et qui, à partir des biens visibles, n'ont pas été capables de connaître Celui-qui-est, ou, en considérant ses œuvres, n'ont pas su reconnaître l'Artisan* » (Sg 13,1). Par là, l'auteur affirme que le Dieu des philosophes n'est autre que le Dieu de la révélation biblique, position officiellement adoptée par l'Eglise catholique au Concile Vatican I<sup>10</sup>. De même, la personnification de la sagesse, qui a une importance particulière dans le développement de la doctrine du Logos, est puissamment influencée par la pensée grecque<sup>11</sup>. Quand on compare avec Ben Sirach, qui a écrit trois fois plus sans ouvrir la moindre piste doctrinale nouvelle, on commence à apprécier la valeur de l'approche de synthèse.

### évaluation des trois modèles de réponse

Sauvegarder l'identité juive tout en s'intégrant dans le monde moderne, tel était l'objectif commun des Juifs. En acceptant l'hellénisme en bloc, les *hellénisants* se sont assuré un plein succès sur le plan universel, mais au détriment de leur spécificité juive. Cela a provoqué la réaction des *judaisants* qui, dans leur zèle pour leur identité nationale, sont tombés dans l'excès contraire, réaffirmant leur judaïcité par un retour à des usages et à des pratiques abandonnés depuis longtemps. S'ils avaient réussi dans leur projet, la position des Juifs aurait été celle d'un ghetto au cœur du monde moderne.

Le groupe qui a le plus contribué à la promotion de la cause juive, ce sont les *judéo-hellénistes*. La rencontre avec l'hellénisme leur a fait comprendre qu'il n'était ni possible ni désirable de demeurer juif selon l'image traditionnelle. Si par ailleurs on reconnaît Yahweh comme Dieu de l'histoire, il faut admettre que l'hellénisme relève en quelque sorte de ce Dieu. Il était donc de leur intérêt de l'accueillir sans pour autant se faire tort à eux-mêmes.

10/ M. GILBERT: « *Le livre de la Sagesse et l'inculturation* » in: L'inculturation et la sagesse des Nations. Rome. Université grégorienne. 1984, p. 7.

11/ L'usage de la langue grecque donne une plus grande précision que l'hébreu. Par exemple, l'utilisation du terme « ambrosia » (élément divin, immortel) pour traduire le mot

hébreu « nephesh » (cou, âme) a ouvert le chemin pour l'expression de l'immortalité de l'âme. L'auteur du livre de la Sagesse est le premier écrivain juif à faire cela et il lui a ainsi été possible d'admettre le principe de la rétribution dans l'au-delà et de la droiture comme condition du salut éternel.

Ce que dit van Oostrom de l'auteur du Livre de la Sagesse peut s'appliquer à tout le mouvement judéo-helléniste. « *Comme résultat de son ouverture au progrès culturel, cet auteur exprime le message de la foi révélée en des termes plus universels que ne le fit aucun autre écrivain auparavant* »<sup>12</sup>.

L'expression la plus universelle du message juif de la foi révélée se trouve sans doute dans le christianisme, et il est communément admis par les spécialistes juifs actuels que Jésus se situe dans la ligne de la tradition judéo-helléniste, tendance manifestée par son attitude à l'égard de la Loi.

Les trois modèles de réponse peuvent être caractérisés par l'attitude de leurs tenants face à la Loi : les hellénistes pensaient que la Loi n'est plus du tout contraignante ; les judaïsants maintenaient que la Loi doit être observée dans les moindres détails ; les judéo-hellénistes tenaient la Loi pour encore obligatoire, mais dans son esprit et non à la lettre.

## II. UN PARADIGME POUR LA SITUATION AFRICAINE

On peut relever des similitudes entre la rencontre de l'hellénisme par les Juifs et la **rencontre du christianisme par les Africains**. Comme l'hellénisme, le christianisme est entré en Afrique sur le cheval de la victoire du puissant maître colonial. Il est possible de faire une distinction entre les colonisateurs et les missionnaires, mais le fait demeure que ce sont les colonisateurs qui ont préparé la route au missionnaire et que le missionnaire n'est pas venu sur invitation des Africains. Comme l'hellénisme, le christianisme était une religion mondiale dominante. Les religions traditionnelles africaines, comme le judaïsme ancien, n'avaient pas de prétention à l'universalité. Comme l'hellénisme, le christianisme était lié à la civilisation et à la science mondiales. Dans le monde chrétien comme dans l'hellénisme, existait une tendance à considérer comme « barbares » tous ceux qui ne partageaient pas leur culture, jugée supérieure.

Une **différence importante** existe pourtant. Affrontés à l'hellénisme, les Juifs pouvaient se glorifier d'une révélation divine qui leur conférait une sagesse divine. La sagesse des Grecs n'était qu'humaine. Dans la rencontre du christianisme par les Africains, c'est le christianisme qui prétendait avoir l'atout de la révélation divine consignée dans un livre, la Bible, et non pas les Africains qui se trouvaient ainsi dans une situation d'infériorité encore plus grande. Malgré cela, les deux expériences sont si proches que les chrétiens

12/ *Op. cit.*, p. 102.

africains peuvent apprendre quelque chose de ce qui a été vécu par les Juifs. Comme pour les Juifs, on peut distinguer trois modèles de réponse des Africains au christianisme.

### **trois modèles de réponse africaine**

#### *a. la réponse, c'est le christianisme*

C'est le modèle de ceux qui *acceptent* naïvement tout ce qui se présente au nom du christianisme, sans discernement. Ils agissent souvent ainsi au nom d'une foi comprise en terme de confiance et d'obéissance, oubliant que la foi authentique doit toujours s'efforcer de comprendre. Ils finissent par abandonner tout ce qui est africain, sauf la couleur. Culturellement parlant, ils sont sans racines et font au christianisme la mauvaise réputation d'être l'ennemi de la culture africaine. Les théologiens de cette tendance croient habituellement que leur fonction consiste simplement à faire résonner en Afrique la voix de l'Eglise universelle. Ils perdent ainsi le sens de l'initiative et de la créativité et ne contribuent d'ordinaire en rien au progrès de l'héritage africain ni à celui de l'héritage chrétien.

#### *b. la réponse, c'est la religion traditionnelle africaine*

Nous connaissons probablement tous des chrétiens qui ont quitté l'Eglise pour se proclamer apôtres de la religion traditionnelle africaine. Ces gens, qui ont sans doute perçu des éléments négatifs dans le christianisme, se sont laissé entraîner à jeter l'enfant avec l'eau du bain. Des groupes néo-traditionnalistes, parmi lesquels il faut compter la plupart des Eglises indépendantes d'Afrique, essayent souvent de revivifier de vieilles croyances et pratiques culturelles abandonnées, qui ont perdu leur signification et sont devenues un fardeau en raison du changement des conditions socio-économiques. Lorsque ces gens disent que le christianisme est la religion du Blanc (c'est-à-dire de l'Européen), ils oublient que le christianisme n'est pas né en Europe. Si l'Europe a pu embrasser le christianisme et en faire une religion européenne, pourquoi l'Afrique ne pourrait-elle pas de même embrasser le christianisme et le transformer en religion africaine?

#### *c. la réponse, c'est le christianisme africain*

Enfin, il y a ceux qui reconnaissent qu'il n'y a pas de réponses faciles aux questions cruciales de la vie. Ils considèrent l'africanité et le christianisme



comme différents mais pas incompatibles. Ils optent pour **une synthèse**. Certes des différences nombreuses et importantes existent entre les points de vue des chrétiens et des Africains au sujet de Dieu, des hommes et du monde, mais il y a aussi de *nombreux points de similitude*. Ces convergences permettent de comprendre qu'en dernière analyse, les deux façons de concevoir la réalité proviennent d'une *source commune: Dieu*. Ceux qui œuvrent ainsi à l'avènement d'un christianisme africain sont des hommes et des femmes de foi, car il faut une foi solide pour croire que l'arrivée du christianisme en Afrique, si l'on tient compte des circonstances historiques, a été l'œuvre de Dieu et non celle des hommes, ou un simple hasard. Ils accueillent le christianisme comme un *don de Dieu à son peuple d'Afrique*, non pour sa destruction mais pour sa croissance et son enrichissement.

Au plan théologique, cette réponse du «christianisme africain» est communément connue comme **théologie de l'inculturation**<sup>13</sup>. Le but de cette théologie est de contribuer au modelage d'une religion chrétienne africaine qui soit en même temps, selon l'expression de E. Uzukwu, «*pleinement africaine et pleinement chrétienne*».

## **une leçon d'inculturation**

### *un projet urgent*

Comme les Juifs face à l'hellénisme, les Africains poursuivent le même objectif face au christianisme: *sauvegarder leur identité culturelle et avoir leur place* dans le monde chrétien et dans le développement des hommes et le progrès de l'humanité. Ils redoutent deux choses: être dépouillés de leur patrimoine culturel et être tenus à l'écart du mouvement de civilisation et de progrès. Seule l'inculturation éloigne ces dangers et assure une intégration harmonieuse et durable. De ce fait, elle devient un projet impératif.

### *une tâche exigeante*

Elaborer une théologie de l'inculturation est une tâche exigeante. On court d'abord le risque d'être pris sous le feu croisé de groupes extrémistes. Plus

13/ Dans le but de rendre le christianisme plus signifiant et plus pertinent à la culture et à la société, bien d'autres théologies ont été élaborées ces dernières années: théologie de la

libération, théologie noire, théologie de l'adaptation, théologie contextuelle... La dénomination «théologie de l'inculturation» paraît être la plus positive et la plus optimiste.

encore, la théologie de l'inculturation demande une **connaissance approfondie** de la tradition africaine et du patrimoine chrétien qu'il est difficile de maîtriser à notre époque de spécialisation. Pour être théologien de l'inculturation de nos jours, il faut impérativement acquérir une parfaite connaissance en trois domaines: anthropologie culturelle, Ecriture sainte et histoire du dogme. Le théologien de l'inculturation a l'obligation d'élargir sans cesse ses connaissances et de travailler en équipe pluridisciplinaire.

*En quelle langue travailler ?* Faut-il utiliser les langues africaines ou les langues européennes? La question a été rarement posée. Si l'on veut rester fidèle à l'optique d'une synthèse entre plusieurs cultures, il faut travailler dans *les deux à la fois*. Les langues africaines présentent des avantages certains, mais les langues étrangères, à dimension internationale, apportent des termes techniques et des précisions théologiques qui n'ont pas encore d'équivalents dans la plupart des langues africaines. Elles permettent d'introduire des connotations nouvelles et des nuances de sens dont nous risquons d'être privés. Une des voies qui a rendu l'auteur du Livre de la Sagesse capable d'ouvrir de nouvelles pistes dans la réflexion théologique a été l'usage qu'il a fait des mots et des expériences techniques grecs.

*une tâche gratifiante*

Au chrétien africain, l'inculturation apporte *unité et harmonie dans sa vie personnelle*. Il n'est plus contraint à vivre deux vies parallèles: une chrétienne, en public ou quand les choses vont bien, une africaine traditionnelle, en privé ou quand surviennent des problèmes. Au plan social, l'inculturation restitue aux Africains le sens de leur dignité et de leur identité nationale, comme y a contribué le rite zairois pour les Zairois. Au plan universel, l'inculturation donne le sens de la responsabilité, car, grâce à elle, les personnes ont conscience de faire partie de l'Eglise universelle, de sorte qu'il leur est possible de partager avec elle les richesses qui leur font défaut. Il leur est ainsi possible d'être à la fois **pleinement africains et pleinement chrétiens**.

*Ernest M. Ezeogu, cssp*

*SIST P.O. Box 96 96  
Enugu. Nigeria*

# CONVERSION-ENGAGEMENT

## UNE PERSPECTIVE AFRICAINE

*par Teresa Okure*

*Religieuse nigériane de l'Institut des Sœurs de l'Enfant-Jésus, Teresa Okure, diplômée de l'université de Fordham et de l'Ecole biblique de Jérusalem, enseigne à l'Institut Catholique pour l'Afrique de l'Ouest à Port Harcourt (Nigéria). En 1988 elle a publié à Tübingen une étude sur Jo 4,1-42: « The Johannine Approach to Mission » recensée dans le n° 124 de Spiritus. S'inspirant de la vie des premières communautés chrétiennes, T. Okure réfléchit sur les exigences de la conversion, comme processus continu de croissance, dans le contexte de l'Afrique.*

---

La conversion est souvent considérée comme un processus continu, le projet de toute une vie. S'il en est ainsi, elle coïncide avec le déroulement des années, devient aussi naturelle que l'avancement en âge et représente une croissance continue, une ouverture toujours plus grande à l'Esprit. La proclamation de l'Evangile et l'évangélisation opèrent cette conversion. Pour en mieux saisir les implications, nous envisagerons d'abord la conversion dans la perspective biblique<sup>1</sup> et sur cette toile de fond, nous examinerons la conversion dans une perspective africaine.

### CONVERSION CHEZ LES PREMIERS CHRÉTIENS

Pour les premiers chrétiens, la conversion entraînait le passage à une nouvelle manière d'être évangélique. D'après les premiers chapitres des Actes des Apôtres, la conversion était la réponse des gens à l'annonce de la Bonne

Nouvelle de Jésus par les Apôtres. Les Apôtres ne les « convertissaient pas », ils proclamaient plutôt la Bonne Nouvelle et les gens se convertissaient, « étaient gagnés » au Seigneur, ou le Seigneur « ajoutait » à leur nombre ceux qui étaient destinés à être sauvés (Ac 2,47). Ce point est important, à savoir que la conversion n'est pas une action qu'une personne peut exercer sur une autre. Dans la perspective du Nouveau Testament, *Dieu seul* peut effectuer la vraie conversion chez celui qui croit, ou dont Il ouvre le cœur pour accepter la Bonne Nouvelle (Ac 16,14).

### appel à la vie en communauté

Parce que la conversion entraînait le passage à une nouvelle manière de vivre et à une nouvelle relation à Dieu et aux autres, il devint nécessaire d'inventer des structures concrètes qui permettent ce passage. Voilà pourquoi les premiers chrétiens se groupèrent en **communauté** où ils pouvaient adorer Dieu ensemble et s'engager dans toutes sortes de services mutuels, comme moyens de fortifier réciproquement leur foi et leur vie en Christ (Ep 4,11-13; 1 Co 12,28).

L'image de la première communauté chrétienne donnée par les Actes (2,43-47 et 4,32-37) n'est pas une pure invention lucanienne, même si elle est fortement schématisée. La vie nouvelle en Christ était essentiellement **un appel à la vie en communauté**, dans la communion avec Dieu et son Fils (1 Jn 1,1-4). Le baptême introduisait les croyants dans une vie communautaire, la vie du Père, du Fils et de l'Esprit (Mt 28,19-20). Ils avaient besoin de rendre cette vie réelle et visible pour eux-mêmes, par le moyen de *programmes concrets d'action* (Ac 6,1-6). Le portrait lucanien de cette communauté est confirmée dans 1 Th 3,6-12 et dans les lettres d'Ignace d'Antioche<sup>2</sup>. La

1/ NDLR. L'auteur considère d'abord **l'exemple d'Israël**. Elle relève en particulier le fait que la relation d'alliance concernait tous les aspects de la vie et que son apprentissage s'est opéré tout au long de l'histoire. Sans cesse tenté de s'éloigner de Dieu, Israël était constamment appelé à « revenir », à « se tourner vers » Dieu, à se convertir. T. Okure envisage ensuite **le cas de Paul**. Elle souligne que la conversion de Paul a été à la fois un « événement » et un « processus ». Il l'a poursuivie tout au long de sa vie et de son ministère, lui qui a appris à « devenir un converti ». Pour Paul, cette conversion impliquait une réévaluation

des valeurs et des pratiques du judaïsme et un passage aux valeurs et pratiques de l'Évangile dont le centre est le Christ. La conversion concernait aussi tous les aspects de sa vie. Suit l'exemple de la communauté primitive.

2/ 1 Th est le premier écrit du Nouveau Testament. Elle reflète l'image d'une communauté étroitement unie dont les membres s'intéressent les uns aux autres. En 3,6-12, on mentionne l'obligation pour tous les membres de la communauté de témoigner de cet intérêt mutuel. La solidité des relations des chrétiens entre eux explique que Ignace d'Antioche ait pu écrire ses lettres aux Églises d'Asie.

formation d'une communauté étroitement unie était un contexte nécessaire et indispensable pour vivre cette vie nouvelle, d'autant plus que les chrétiens étaient en minorité. Il est utile aussi de se rappeler que la formation de communautés était une pratique commune et une nécessité dans le monde des chrétiens du Nouveau Testament<sup>3</sup>.

Dans ce contexte, les chrétiens contribuaient à l'entretien de tous ; ils se soutenaient et se provoquaient mutuellement à vivre pleinement la vie à laquelle ils avaient été appelés comme peuple converti au Christ. De la sorte, ils devenaient une assurance-vie les uns pour les autres. Les *moyens* à leur disposition étaient la prière, l'assistance sociale, la diversité des ministères, l'annonce de la Parole, l'exhortation mutuelle permanente et la communion dans la fraction du Pain (Ac 10,16-17 ; 11,16-34). La conversion exigeait aussi que l'on s'abstienne de tout sectarisme, de tout parti pris, obstacles à la formation d'un seul corps dans le Christ (Ga 3,28 ; 1 Co 12,12-23). Dans le cheminement vers la conversion, le combat le plus rude concernait sans doute le **problème ethnique**, en particulier la relation entre juifs et gentils (Ac 10 à 15 ; Ga 2,11-21).

Dans ce cadre, la conversion, l'annonce de l'Évangile et la formation d'une nouvelle communauté **allaient de pair** et constituaient un critère indispensable pour l'instauration d'une création nouvelle. En effet, la création nouvelle advient quand ceux qui sont convertis au Christ acceptent de *vivre ensemble* comme frères et sœurs, ou enfants de Dieu. En dehors de cette réalité, on pourrait difficilement affirmer que la conversion, au sens chrétien, a vraiment eu lieu.

### **conversion et croissance continue**

Chez les premiers chrétiens, le baptême était le rite par lequel on était incorporé à la communauté des croyants. C'était la première étape sur le chemin de la conversion, non pas le point d'aboutissement. Les premiers chrétiens se décrivaient comme « **les disciples de la Voie** », laquelle, en définitive, est Jésus (Ac 9,1 ; 18,25 ; Jn 14,6). Un chemin, c'est ce qu'on suit. Aussi, Paul

3/ Sur l'importance de la « koinonia » dans le monde culturel du Nouveau Testament, voir : G. PANIKULUM. « Koinonia in the New Testament. A dynamic Expression of Christian Life » An Bib 85. Biblical Institute. Rome

1979. – T. OKURE. « The Johannine Approach to Mission. A contextual Study of John 4, 1-42 », pp. 125-142. Wunt 2/31, Tübingen: Mohr-Siebeck, 1988.

exhorte ses convertis à « *marcher dans la nouveauté de la vie* » (Rm 6), à « *marcher sous l'impulsion de l'Esprit* » (Ga 5,16-18). Un chemin, à mesure que l'on avance, c'est le passage d'une étape à une autre. Pour atteindre une nouvelle étape, il faut abandonner la précédente et pourtant, chaque nouvelle étape dépend de celle que l'on a précédemment parcourue, et c'est l'ensemble des étapes qui constitue une unité, la route.

Il ressort de cela que, sur le chemin du salut, on a **constamment besoin de conversion**, et en même temps, de repentir. Nous ne parcourons qu'une section de la route à la fois. Lorsque nous avançons vers une nouvelle étape, il se peut que nous devions *abandonner* quelque chose dans le domaine de nos croyances, de notre théologie, de notre spiritualité, de notre conception de Dieu et des êtres humains ou de nos attitudes envers eux, afin d'être à même de découvrir le Dieu qui fait toujours « toutes choses nouvelles » (Ap 21,5) et d'être en pleine communion avec lui. Ici encore, Paul nous vient à l'esprit : « *Lorsque j'étais enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant. Devenu homme, j'ai mis fin à ce qui était propre à l'enfant* » (1 Co 13,11).

La nécessité de cette **croissance** sur notre chemin de conversion, est mise en relief par la condition limitée de notre nature. Nous ne pouvons saisir, à la fois, tout ce que Dieu veut nous révéler (Jn 14,26). Parce que Dieu est infini, la révélation divine est progressive et nous ne pouvons en saisir la plénitude et l'impact sur nous que par étapes. Origène appelait cela le principe d'« accommodation » ; Dieu s'accommode à notre connaissance imparfaite, à un moment donné de l'histoire, tout en nous conduisant progressivement vers la plénitude de la vérité.

On cite généralement l'exemple d'Augustin essayant de vider l'eau de l'océan dans un petit trou qu'il avait creusé dans le sol, pour montrer notre incapacité à expliquer le mystère de la Sainte Trinité. Mais cette histoire peut également servir à illustrer **la nécessité de la conversion continue**. Pour recueillir davantage d'eau, le trou doit être agrandi, creusé et élargi. Plus le trou augmente en volume, plus grande est sa capacité à recevoir cette eau – à comprendre le mystère de Dieu ou à être introduit dans ce mystère. Ainsi, sur le chemin de la conversion, l'Esprit de Dieu nous fait croître et nous transforme continuellement ; il dilate notre capacité de connaître, d'aimer et d'être en relation avec Dieu et entre nous. Cette croissance continue et cette conversion permanente se sont produites dans la vie des premiers chrétiens, même si nous sommes enclins à penser que pour eux la conversion ne comportait pas de combat : ils se convertissaient, étaient baptisés et se

joignaient à la communauté (Ac 2,41-47). Mais les Actes des Apôtres (5,10-11 ; 15) et les lettres de Paul nous montrent que ce n'était pas toujours aussi simple<sup>4</sup>.

### *CONVERSION-ENGAGEMENT: UNE PERSPECTIVE AFRICAINE*

Bien que les Africains aient embrassé la foi chrétienne, et que le christianisme se soit répandu sur le continent, il reste encore beaucoup à faire pour parvenir à la conversion, au sens réel du terme. Il sera seulement possible de signaler ici quelques-unes des activités qui peuvent aider à rendre cette conversion effective dans la vie de tous les chrétiens, y compris nous, théologiens.

#### **prise de responsabilité**

*Les obstacles* qui s'opposent au processus, au contenu et au but de l'évangélisation, proviennent d'une attention insuffisante aux exigences du message évangélique lui-même, et au contexte personnel et communautaire dans lequel le message a été vécu. Ils proviennent surtout d'une absence de programmes structurés, qui permettent aux chrétiens d'intérioriser le message de l'Évangile et d'assumer personnellement la responsabilité de faire de l'Évangile le principe directeur de leur vie personnelle et ecclésiale. Seule, **une telle prise de responsabilité** peut entraîner le type d'engagement qui rend la conversion effective et aboutit à la création nouvelle.

Cette tâche exigera d'abord que nous revenions à la notion néo-testamentaire d'évangélisation qui entraîne la vraie conversion et selon laquelle croire à

4/ NDLR. Suite à cette partie scripturaire, T. Okure réfléchit sur l'évangélisation de l'Afrique dans le passé car elle « constitue l'arrière-plan vivant » de la question de la conversion aujourd'hui. En fin de section, elle la caractérise ainsi : un christianisme perçu comme un ensemble de doctrines à croire plutôt que comme une manière de vivre ; peu d'impact dans la vie personnelle ; l'aspect social de l'Évangile est négligé ; on met l'accent sur « sauver les âmes » plutôt que sur « vivre en communion avec Dieu et les autres chrétiens » ; absence du sens de la responsabilité personnelle. Dans une autre section l'auteur aborde la nouvelle ère de l'évangélisation, « celle où les Africains deviennent leurs propres missionnaires ».

Elle souligne quelques caractéristiques propres à cette nouvelle ère : la majorité des postes de responsabilités dans les Églises sont entre les mains des Africains ; il en est de même dans les Congrégations religieuses d'hommes et de femmes ; l'apparition de nombreuses « Églises Indépendantes » dont « la création a été motivée par l'incapacité des Églises occidentales à répondre aux besoins de la spiritualité africaine » ; la persistance entre les Églises d'une « animosité ancienne, venue avec une chrétienté divisée par les querelles politiques de l'Europe » ; les tensions ethniques à l'intérieur des Églises... ; autant d'obstacles à une évangélisation/conversion.

l'Évangile signifie l'accepter et l'embrasser comme **manière de vivre**. Cela exigera des efforts pour amener les chrétiens à réfléchir ensemble sur l'Évangile pour parvenir à une compréhension plus profonde de ce que signifie l'appeler « Bonne Nouvelle », bonne comme Dieu est bon. Dans le contexte africain, *les atouts* pour une évangélisation/conversion effective se trouvent dans la culture et dans l'Évangile. Deux points sont à mettre en relief : la délivrance/libération et le sens de la famille.

### **libération/développement intégral**

Pour Israël, la conversion/engagement à Dieu était le résultat de la délivrance de l'esclavage d'Égypte. De même, Paul sentait qu'il avait été libéré par Dieu de l'ignorance du Christ qui l'avait conduit à persécuter l'Église par un zèle aveugle, bien que très bien intentionné, pour la Loi. Si l'on veut parvenir à une conversion effective en Afrique, il faudra que le peuple éprouve concrètement que l'évangélisation a entraîné *une libération sensible dans son existence*. Les nouveaux efforts en vue de la conversion devront prendre très au sérieux **l'aspect social de l'Évangile**, négligé durant l'ère ancienne de l'évangélisation.

Plus concrètement, l'accent devra se déplacer de la méthode visant à « sauver les âmes » à « *l'engagement pour le développement de tout homme* » selon le projet de Jésus dans sa proclamation de l'Évangile (Lc 4,18-19). Les Africains, populations les plus exploitées du Tiers-Monde, devront expérimenter le fait d'être délivrés de la faim, de la sécheresse, des maladies de toutes sortes dont certaines, comme le sida, ont été importées sur leur continent. Il leur faudra être aidés dans l'acquisition des techniques nécessaires à un développement effectif durant ce troisième millénaire, techniques qui les rendront capables de se procurer par eux-mêmes, nourriture, vêtements, médicaments, électricité, eau courante, pour ne mentionner que cela. Il leur faudra sentir en leur corps, lors de leurs contacts avec leurs frères et sœurs blancs, que la couleur de la peau ne signifie rien. Ce qui compte, c'est d'appartenir au Christ. Ils seront réellement délivrés de ce que Mveng appelle « la pauvreté anthropologique »<sup>5</sup> puisque rien de tel n'existe dans le plan divin de la création ancienne ou nouvelle.

5/ E. Mveng a abordé cette question dans plusieurs de ses écrits et dans ses exposés aux rencontres de l'Association œcuménique des Théologiens du Tiers-Monde. Ce n'est pas que les Africains soient pauvres du point de vue

anthropologique ou diminués en tant que race humaine, mais ne sont-ils pas traités ainsi par ceux qui se proclament eux-mêmes supérieurs. Peut-être vaudrait-il mieux parler « d'appauvrissement anthropologique » ?



Au lieu de continuer à exploiter les Africains dans tous les azimuts, les frères et sœurs chrétiens engagés au Fonds Monétaire International, à la Banque Mondiale, au Service de la dette, ceux qui œuvrent au recrutement des cerveaux, chercheront comment donner concrètement leur vie à l'imitation du Christ afin que les Africains aient *la vie* et puissent, à leur tour, la communiquer aux autres. L'Afrique du Sud de l'Apartheid sera couverte de honte, elle qui confesse et proclame l'Évangile du Christ tout en donnant le spectacle d'une vivante contradiction de cet Évangile. De même, l'Église officielle renoncera à pratiquer cet apartheid qui exclut les femmes des ministères ordonnés et des postes d'autorité en son propre sein.

Quant aux Africains, il leur faudra comprendre que le message de l'Évangile est donné gratuitement et qu'ils n'ont pas à s'excuser d'être chrétiens. Il leur faudra développer *l'estime d'eux-mêmes*, détruit par le colonialisme, et faire de leurs personnes et de leurs cultures une belle offrande à Dieu et à l'humanité. Pour cela, il leur faudra assumer personnellement *la responsabilité* de leur conversion et de leur évangélisation et non pas attendre que d'autres les convertissent. Bien plus, ils auront à assumer la responsabilité d'œuvrer continuellement à la conversion de leurs frères et sœurs de l'Église universelle. Les *femmes africaines*, spécialement, prendront conscience qu'elles ont un rôle à jouer dans la construction de l'Église, corps du Christ, à l'image de Marie qui a formé le corps physique de Jésus. Elles devront prendre conscience que c'est à leur baptême que leur a été délivré leur « acte de naissance » dans la famille de Dieu, acte de naissance qui n'est en rien inférieur à celui des hommes.

### **rassemblés en famille**

Pour ce qui est de la famille, on aura remarqué que le but final de l'évangélisation et de la conversion est de rassembler dans l'unique famille de Dieu ses enfants dispersés, vérité essentielle qu'il est inutile de démontrer. Que la famille soit une valeur essentielle pour les Africains n'a pas davantage besoin d'être démontré. Ce qui lie entre eux les membres d'une famille, c'est *le sang des ancêtres*. Ce qui donne naissance à la famille chrétienne, c'est **le sang du Christ**. Pour que leur conversion soit effective, spécialement face à l'obstacle ethnique, les Africains devront comprendre et accepter la signification du sang du Christ dans leur foi chrétienne. Ce sang n'est pas seulement ce qui nous lave de nos péchés : il nous constitue en famille de Dieu et nous invite à verser à notre tour notre sang pour nos frères et sœurs.

Dans une famille, **chacun est important**. Si mauvaise soit-elle, une personne appartient toujours à la famille; elle n'est jamais rejetée. Si un membre de la famille fait fausse route, tous les efforts seront tentés pour le ramener. De même on aidera celui qui est atteint par la pauvreté. En effet, erreurs et pauvreté rejaillissent sur l'ensemble de la famille. Un de nos proverbes exprime bien cela: « *Ce n'est pas la personne atteinte de folie qui ressent honte et embarras, mais bien son frère ou sa sœur* ». Rappelons-nous Jésus lorsqu'il affirme que dans sa glorification, son Père est glorifié (Jn 13,31), et que lorsque les disciples portent du fruit en abondance, le Père aussi est glorifié (Jn 15,8). Les parents comprendront cela aisément, eux qui font tout pour que leurs enfants, leur vraie richesse, arrivent à la prospérité et à la réussite qu'eux-mêmes n'ont pu atteindre. Si les chrétiens africains pouvaient mettre en œuvre *la même solidarité* envers leurs frères et sœurs chrétiens, nous avancerions vraiment vers l'instauration de la création nouvelle.

Ceci, d'ailleurs, n'est pas une utopie. Dans le contexte africain, *nombre d'Eglises Africaines Indépendantes et de mouvements charismatiques* agissent ainsi dans la pratique. Comme les premiers chrétiens, ils s'appellent frères et sœurs, et se rejoignent les uns les autres, au-delà des frontières ethniques ou nationales, comme le font les musulmans. La Communauté des Hommes d'Affaires du Plein Evangile se spécialise dans l'assistance économique aux membres démunis, les stimulant, en retour, à recruter de nouveaux membres et à venir en aide aux autres, lorsque leur propre condition s'est améliorée. En d'autres termes, ils ne cherchent pas seulement à sauver les âmes de leurs membres, mais aussi leurs corps. Malheureusement, les Eglises plus anciennes ont tendance à regarder de haut ceux qui se précipitent vers ces Eglises, comme manquant de la pureté de motivation supposée requise par la foi chrétienne. Mais si l'Evangile de Jésus et ses habitudes personnelles valent qu'on les prenne pour modèles, ce jugement est évidemment erroné. Les Eglises anciennes ont à se convertir **au vrai sens de la Bonne Nouvelle et à ses exigences sociales** dans toute leur étendue.

## CONCLUSIONS

Ce qui a été dit de l'expérience africaine de conversion et d'engagement peut s'appliquer par bien des aspects à *l'expérience chrétienne à travers le monde*. Dans le passé comme dans le présent, nombre de chrétiens n'ont pas été et ne sont pas provoqués à intégrer leur foi chrétienne dans leur vie quotidienne ou à faire de l'Evangile le principe directeur de leur vie.

## **évangéliser le premier monde**

Ceci est particulièrement vrai, lorsque nous prenons conscience que les pays du soi-disant «Premier Monde», sont en majorité chrétiens dans leur origine, héritiers de ce qui fut le Saint Empire Romain. Quoi qu'il en soit réellement, pour les Africains et les autres peuples du Tiers-Monde, le Premier Monde est perçu comme étant chrétien puisque leurs premiers évangélistes en venaient. Ceci explique le choc et la désillusion de beaucoup d'Africains, lorsque, se rendant dans le Premier Monde, ils découvrent *l'écart* existant entre le christianisme qui leur a été apporté et ce qui y est vécu. Beaucoup abandonnent alors leur foi chrétienne, la considérant comme une vaste plaisanterie, sinon une supercherie. Cette situation devrait être pour tous un sujet de grande préoccupation, si l'annonce de l'Évangile doit faire advenir la création nouvelle que nous désirons.

Cela signifie que *l'évangélisation* ne devrait pas s'adresser seulement au Tiers-Monde, mais aussi, et très sérieusement, à *ce Premier Monde supposé déjà converti*. Les dirigeants du F.M.I., de la Banque mondiale et des nombreuses industries occidentales sont «chrétiens»: jusqu'à quel point l'Évangile a-t-il une influence sur leur vie personnelle, leurs principes de recherche du profit, leurs tactiques opérationnelles, leur manière de dissimuler leurs techniques et leurs relations avec le Tiers-Monde? Pour être authentique, l'annonce de l'Évangile doit chercher les moyens d'aborder efficacement ces questions. Si cette annonce peut pénétrer et transformer ces institutions et d'autres semblables, elle contribuera grandement à faire advenir la conversion personnelle et communautaire véritable, qui, seule, peut mener à l'instauration de la création nouvelle.

## **un effort pour toutes les Eglises**

Dans le passé, l'annonce de l'Évangile a prêté assez peu d'attention aux besoins physiques et humains de ceux à qui elle s'adressait; elle ne provoquait pas assez les chrétiens à devenir personnellement responsables de leur conversion permanente et de leur engagement pour la vie à la foi professée. Il manquait aussi une insistance claire sur la communion, comme but de cette annonce. Le souhait d'établir une création nouvelle par la prédication de l'Évangile exige que *toutes les Eglises entreprennent des efforts concertés* et orientés dans cette direction. Paul et les premiers chrétiens nous donnent des exemples de la façon dont cela peut se réaliser.

Le chrétien est appelé à *suivre* Jésus (akolouthein), à devenir son disciple, c'est-à-dire à *l'écouter et à apprendre* de lui pas à pas (manthanein)<sup>6</sup>. Cet apprentissage s'effectue très concrètement dans un *service* actif les uns envers les autres, à l'exemple et selon le commandement de Jésus (diakonein)<sup>7</sup>. Il y a conversion permanente lorsque l'Esprit nous façonne chaque jour à l'image du Christ, à travers cette expérience du service. Le but ultime de cette entreprise toute missionnaire, de la conversion personnelle et communautaire, est l'instauration d'une authentique *communion* avec Dieu, avec Jésus et avec tous les enfants de Dieu, sur cette terre comme au ciel (koinonein)<sup>8</sup>.

Si l'évangélisation réussit à rendre les chrétiens capables de faire de ces quatre mots et de ce qu'ils signifient, leur mot d'ordre commun et le principe directeur de leur ambition (1 Co 12,31 ; 13,13), alors s'opérera une conversion effective et continue et, commençant par les personnes et les communautés, s'instaurera et se développera la « création nouvelle ».

*Teresa Okure, shcj*

*CIWA P.O. Box 449  
Port Harcourt, Nigéria*

6/ Cf. Is 50,4-5 : « Tous les matins il éveille mon oreille pour que j'écoute comme les disciples... Quant à moi, je n'ai pas résisté. »

7/ Cf. Jo 13,1-35 ; spécialement les versets 12-15,35-35 ; et Jo 15,8-17.

8/ Cf. Jo 15,14-15 ; 1 Jo 4,1-4 ; 1 Co 1,9.

# LA FORMATION CONTINUE

## DANS L'ÉVOLUTION DE L'ÉGLISE ET DE LA MISSION

par René Jaouen

*René Jaouen, omi, travaille au Nord Cameroun tout en assurant des cours d'Anthropologie à l'Université Saint-Paul d'Ottawa. Il y a soutenu une thèse intitulée « Nkuli Ngi Daw. De la religion du mil à l'Eucharistie chez les Giziga du Nord Cameroun ».*

*Réfléchissant sur les différents modèles de formation continue mis en œuvre dans l'Eglise, R. Jaouen les resitue dans l'évolution récente et suggère les révisions à faire et les orientations à prendre.*

---

Il est devenu quasiment impossible d'écrire quoi que se soit aujourd'hui sans commencer par le monde qui change, même lorsque les cris se terminent sur la ferme résolution, plus ou moins avouée, de ne rien changer du tout. Parler de la formation continue, dans ce contexte, exige donc de prendre en compte non seulement les changements effectifs mais aussi tout ce qui résiste aux changements de manière plus ou moins consciente.

### I. LE CHANGEMENT

#### **une nouvelle étape**

Tout d'abord, c'est la formation continue elle-même qui doit prendre conscience du fait qu'elle représente une nouvelle étape, dans la manière de concevoir le déroulement d'une vie personnelle. Pendant longtemps, en gros **avant le Concile**, il existait ici et là une sorte de « service après vente » du grand séminaire qui obligeait les jeunes prêtres pendant les cinq premières

années de leur ministère à passer des examens annuels sur les différents traités de la théologie classique. En ce temps-là, le monde ne changeait pas, semblait-il. En tout cas la doctrine, elle, restait immuable. Il suffisait de prendre un bon pli et de répéter le savoir acquis pendant la formation première. Après ces premières années, on était « bon pour le service » et vogue la galère.

Vint le Concile Vatican II avec sa mystique d'aggiornamento, de mise à jour. Ce fut la période des **recyclages**. J'en ai subi un à Paris en 1965, après plusieurs années de mission au Cameroun. Dès le premier abord on nous avait avertis : « Vous avez beaucoup à apprendre, c'est pourquoi on a supprimé les carrefours d'échanges pour favoriser les conférences ». Trois semaines de recyclage où nous avons entendu des causeries de type : « Je vais vous parler de la catéchèse des pré-adolescents dans la banlieue sud-ouest de Paris. Je dis bien sud-ouest, car au sud-est c'est différent. » Nous étions là quelques dizaines de missionnaires du Japon, de Malaisie, du Congo, du Brésil, et autres lieux découverts à marée basse... Bref, ce fut mon premier et mon dernier recyclage.

Nous sommes rendus maintenant à la troisième phase : celle de la **formation continue**. Quoi de nouveau sous le soleil ? comme dirait Quohélet. Pour saisir ce qu'est la formation continue, il importe d'abord de bien comprendre en quoi elle *se distingue du recyclage*. Le recyclage implique que l'on soit décyclé. Vous savez, d'après la dialectique classique de l'action-contemplation, que l'action dissipe ; on y perd peu à peu toutes ses forces physiques, affectives, intellectuelles, spirituelles. Finalement, on est totalement hors du cycle sinon à côté de ses pompes, d'où la nécessité du recyclage, après quoi un autre cycle commence avec la même issue fatale.

La philosophie de la formation continue porte un regard critique sur cette fatalité, et propose *une nouvelle manière d'envisager une vie humaine*. Au lieu de fonctionner comme une mécanique qui fait le plein et qui carbure jusqu'à la panne sèche, l'homme se propose de renverser la perspective en se disant à lui-même : je pars de rien – ou presque – mais la vie que Dieu me donne jour après jour va se charger de faire de moi l'homme que je suis destiné à devenir. Je suis vide – ou peu s'en faut – mais la vie me remplit à satiété de tout ce qu'elle me réserve. Pour cela, je déploie toutes mes antennes, pour capter toute l'énergie physique, affective, intellectuelle et spirituelle, que Dieu a mise partout autour de moi à mon intention. Dans cette perspective, il n'est plus question de déperdition mais *d'accomplissement*, jusqu'au jour où l'on est autorisé à dire : tout est accompli. Au lieu d'un devenir païen, la catagénèse, l'évolution de haut en bas, on choisit un deve-

nir chrétien, l'anagénèse, l'évolution de bas en haut, car nous sommes posés là pour nous habituer dès maintenant aux mœurs de la résurrection. Comme le disait Péguy: « Toute révolution est le passage d'une tradition plus récente à une tradition plus ancienne. » Pour nous, il s'agit de passer d'une sagesse mortelle, du mythe de l'éternel retour et du cyclique, à la sagesse éternelle qui nous sauve dans le temps, un temps positif.

Pour cela, il faut réaliser *certaines conditions*: d'abord, renoncer à une action activiste et inintelligente qui, de fait, dissipe toutes les forces du sujet, au profit d'une action intelligente, pensée, respectant tous les rythmes journaliers, hebdomadaires, mensuels, annuels, sabbatiques, jubilaires, et tous les passages importants: 30, 40, 50, 60, 70, et si, nous sommes valides, 80 ans. « Il y a un temps pour tout », dit Quohélet, « un temps pour sortir et un temps pour rentrer », un temps pour se dépenser, et un temps pour retrouver ses esprits, et l'Esprit.

### **la mission aussi a changé**

Ces dernières années, plusieurs Eglises africaines ont célébré leur premier centenaire. Un peu partout, ces Eglises donnent les signes extérieurs de l'accession à l'âge adulte, avec des communautés chrétiennes nombreuses et actives, des ministères diversifiés, un clergé local majoritaire ou en voie de le devenir, ou encore dans les Eglises les plus jeunes un clergé insuffisant mais en progression. N'aurait-il pas fallu profiter de ce centenaire pour proclamer haut et fort que **la mission de fondation était terminée**? (Cf. *Ad Gentes*, n<sup>os</sup> 6 et 19.) Certes pas la mission tout court, car celle-ci ne cesse jamais, puisque c'est une caractéristique fondamentale de toute Eglise vivante, mais la mission de fondation entreprise par des missionnaires étrangers, à l'initiative d'Eglises plus anciennes. Cette proclamation aurait permis de clarifier bien des choses, et notamment de permettre à chacun de *se resituer en vérité dans sa nouvelle situation*. Car, là aussi, dans la vie d'une Eglise, il y a des temps et des moments qui se suivent et qui diffèrent entre eux: les repérer dans la clarté, c'est permettre aux protagonistes de prendre le virage nécessaire au plan psychologique, mais aussi théologique et spirituel.

Il fut un temps au début de la mission où le missionnaire était envoyé par son Supérieur général ou Provincial, l'initiative venait des Eglises plus anciennes. Aujourd'hui, *l'Eglise locale existe*, et c'est elle qui a l'initiative d'appe-

ler qui elle veut, pour accomplir une œuvre qu'elle-même définit selon ses propres critères, d'après ses propres plans.

Il fut un temps où nous, les missionnaires, nous détenions la totalité de la Parole à annoncer, et la totalité de la parole d'autorité. Aujourd'hui, d'autres ont entendu la Parole et prennent la parole à leur tour. Comme les Samaritains disaient à la Samaritaine, ils nous disent aussi : « *Ce n'est plus sur tes dires que nous croyons, nous l'avons nous-mêmes entendu, et nous savons que c'est vraiment Lui le Sauveur du monde* » (Jn 4,42).

La formation continue devrait nous permettre de prendre acte de ce renversement de situation dans la sérénité : *en prendre conscience*, c'est d'abord se donner le pouvoir de reconnaître que tout cela est dans la nature des choses. Quand l'Évangile est annoncé, il arrive souvent qu'une nouvelle Église naisse, car « *l'Évangile est une force de Dieu pour le salut de tout homme qui croit, le juif d'abord, puis le Grec* » (Rm 1,16). Malgré nos faiblesses, nos erreurs, et un tas de malentendus, l'Église est là, et nous pouvons dire : mission accomplie. La mission de fondation est finie, vive la Mission continue !

### **le temps de la permission**

Or, entre la mission, selon l'Évangile, et la démission, selon Fabien Eboussi Boulaga, il y a – selon les dires de Michel de Certeau – le temps de la permission. L'anthropologie nous rappelle ce principe du fonctionnement des structures familiales : à génération contiguë (parents-enfants) relation tendue, à génération alterne (grands-parents – petits-enfants) relation détendue. Libérés de la responsabilité des parents, nous pouvons nous adonner à l'apprentissage de l'art d'être grands-pères. Comme fondateurs chargés de toutes les responsabilités, nous avons souvent accumulé des interdits, des exigences de conformité. Maintenant est venu le temps de la permission, la main qui a lié peut aussi délier. Elle doit même le faire s'il s'avère que quelque chose a été lié indûment. Le temps de la permission est le temps qui permet de mener à **son plein accomplissement** la mission initiale.

Saint Paul nous dit la même chose en d'autres termes : « *Aussi longtemps que l'héritier est un enfant, quoique propriétaire de tous les biens, il ne diffère en rien d'un esclave. Il est sous le régime des tuteurs et des intendants jusqu'à la date fixée par son père. Puis vient la plénitude des temps* » (Ga 4,1-2,4).



La formation continue, c'est-à-dire l'ensemble des moyens que nous nous donnons pour interpréter les temps et les moments, nous permet de **négo-cier les virages** à temps au lieu de nous entêter, de défoncer les talus tout droit. Nous nous donnons alors le droit de célébrer dans l'action de grâce la fin d'un monde qui n'est tout de même pas la fin du monde, mais l'avènement d'un âge nouveau. Au plan psychologique cela demande aussi un virage : pendant la mission de fondation, nous avons dû cultiver surtout les vertus actives, ce que l'on appelait « le zèle », de préférence débordant, et qu'on appelle aujourd'hui, dans les milieux de l'entreprise, l'agressivité. De fait, notre zèle ne fut pas toujours sans agression, mais dans le temps de la permission nous aurons à cultiver surtout *les vertus passives* : l'humilité, la patience, la persévérance, l'effacement progressif, la sagesse.

Au plan spirituel, cela se traduira dans **la spiritualité du Précurseur**, lorsque Celui devant qui il avait couru est enfin arrivé. Jean-Baptiste nous dit : « *Un homme ne peut rien recevoir si cela ne lui a été donné d'en haut. Qui a l'épouse est l'Epoux, mais l'ami de l'Epoux qui se tient là et qui l'entend est ravi de joie à la voix de l'Epoux. Telle est ma joie et elle est complète. Il faut que Lui grandisse et que moi je décroisse* » (Jn 3,27-30). Ce qui nous a été donné d'en haut c'est d'annoncer l'Evangile, mais l'épouse, la jeune Eglise, n'est pas à nous, elle est au Christ. Amis de l'Epoux, nous nous réjouissons d'entendre son dialogue d'amour avec son épouse, alors nous nous retirons discrètement pour respecter leurs secrets.

Si la mission de fondation est terminée, la mission tout court *continue*. L'Eglise n'est certainement pas établie de manière égale partout. Il reste même, sans doute, des coins retirés où elle n'est pas encore née, ou des secteurs humains qui n'ont pas encore été évangélisés. Le travail ne manque donc pas aux ouvriers, spécialistes de la première heure, mais ces situations partielles ne doivent pas empêcher, ni retarder, le diagnostic global d'une **nouvelle époque** qui s'ouvre. Le dire franchement et clairement a un effet libérateur pour tous, sinon il faut s'attendre à des tensions sourdes, mais pas du tout muettes entre la garde montante et la garde descendante.

### **le temps de la spécialisation**

Pour qui sait regarder d'un peu près, il reste bien des choses à faire pour finir d'aménager la maison. Ces travaux de finition qui, comme chacun sait, durent plus longtemps que la construction du gros œuvre, peuvent exiger l'acquisition de nouvelles compétences ou du moins la réactivation de dons

laissés en friche. La formation continue permet en général de se maintenir en forme, mais parfois aussi de progresser personnellement dans de **nouvelles spécialisations** qui permettent de faire face à de nouveaux besoins. Je pense, entre autres, à un chantier où nous avons été très actifs à un certain moment et qui est passé, ensuite, au deuxième ou troisième plan, si ce n'est pas plus en arrière encore: je veux parler des traductions.

Plusieurs d'entre nous ont beaucoup investi dans l'apprentissage des langues locales, puis dans les *traductions*. D'abord, la création d'un catéchisme, puis de plus en plus des traductions de la Bible pour les besoins de l'évangélisation, de la liturgie, de la catéchèse, etc. Souvent mal préparés à ce genre de travail, par manque d'initiation à la linguistique, ignorance ou insuffisance de connaissances dans les langues bibliques, hébreu et grec, nous avons dû souvent, pressés par le temps et les besoins immédiats, sacrifier la qualité de la traduction à la quantité. Souvent, nous avons renoncé à traduire les termes techniques, introduisant des translitérations, c'est-à-dire des étrangetés intraduisibles, par exemple « gratia », pour grâce, etc.

Aujourd'hui, nous nous trouvons devant cette question lancinante: comment les chrétiens pourront-ils *inculturer* la foi chrétienne, le Christ, dans leurs cultures et dans leurs langages si nous les laissons buter sur ces étrangetés, qui sont les signes parlants de l'intraduisibilité de la foi chrétienne c'est-à-dire de l'impossibilité de l'inculturation déjà au niveau du langage?

Nous savons aussi que l'attachement des Africains à la tradition, y compris à la tradition chrétienne, fait qu'ils transforment en tradition immémoriale des réalités parfois très récentes et très relatives. Ils n'aiment pas changer facilement des choses pour lesquelles ils nous ont fait totalement confiance au début. C'est là que nous pouvons délier ce qui s'est trouvé lié indûment au commencement. Pour eux, ce commencement est déjà mythique et intouchable. Quant à nous, nous savons qu'il fut relatif. Nous avons donc devant nous un chantier possible avec des chrétiens, car désormais nous ne sommes plus seuls à réviser les traductions anciennes pour les améliorer et traduire enfin ce qui avait été purement translitéré. Il n'y aura d'inculturation qu'à ce prix. En effet, comment pourrait-on penser dans une culture ce qui ne peut même pas être dit dans cette culture?

Au moment où de plus en plus nous laissons les rênes aux enfants du pays, nous ne sommes pas menacés de chômage pour autant. Moyennant l'acquisition de nouvelles compétences dans la droite ligne de notre vocation première, l'annonce de la Parole, nous pouvons laisser à d'autres les postes

de décision et occuper les *postes auxiliaires* qui nous permettent d'apporter des aides précieuses au devenir des jeunes Eglises. Bien souvent, à cause des lourdes responsabilités qui furent les nôtres, nous avons dû renoncer ou remettre à plus tard des travaux que nous aurions souhaité faire plus tôt : langues, traductions, coutumes. Nous pouvons reprendre aujourd'hui bien des notes anciennes, les compléter et les mettre en forme pour les faire servir.

Il y a aussi peut-être certaines petites communautés souffreteuses qui n'ont pas suivi le rythme pour différentes raisons : éloignement, vieillissement, manque de formation. Il y a peut-être quelque chose à faire pour les aider à rallier le peloton. Peut-être même que l'ensemble de la communauté gagnerait à être remise en face et en contact avec la virulence et la verdeur de l'Évangile : par exemple par des missions paroissiales. Autant de services qui ne font plus partie de la pastorale ordinaire des communautés assurées par les enfants du pays mais qui sont nécessaires à la vitalité de l'Église locale, et qui relèvent plutôt de la vocation missionnaire comme telle. Il en est de même de la formation des responsables, surtout laïcs, pour laquelle on manque de personnel lorsque toutes les forces sont engagées dans le service direct des communautés.

Ces exemples, pris parmi d'autres, nous montrent qu'il faut s'arrêter pour découvrir les signes des temps qui changent, les évaluer, et décider de nouveaux types d'engagement.

## II. L'INCULTURATION

### **mystère de l'incarnation dans les cultures**

Venons-en à l'inculturation. Ce néologisme que tout le monde se croit désormais obligé d'utiliser pour ne pas mourir idiot représente à mon avis un moyen et une occasion *d'approfondissement et de renouvellement* de notre pensée missionnaire aujourd'hui. La plupart d'entre nous l'utilisent comme un vieux vin dans une outre neuve par manque d'attention ou par routine : nous avons changé l'étiquette (inculturation) et conservé le vieux cru (l'adaptation). Et beaucoup continuent à conjuguer : je m'inculture, tu t'incultures, comme ils conjuguèrent : je m'adapte, tu t'adaptes.

Or, l'inculturation n'est pas le nom d'une nouvelle stratégie missionnaire. Elle désigne le **mystère de l'Incarnation en train de se réaliser dans la plura-**

*lité des cultures humaines.* Et ce déplacement de perspective entraîne aussi le déplacement de la position du missionnaire.

Le mot «inculturation» est sans doute nouveau, mais la réalité est aussi vieille que l'Évangile. Il existe dans l'évangile de Marc **une parabole de l'inculturation**, sans le mot évidemment : il s'agit de *la graine qui pousse toute seule*, en Mc 4,26-29. Cette parabole prend soin de nous montrer comment le missionnaire, le semeur, est disqualifié dès que la terre – c'est-à-dire la nouvelle culture – a accueilli la graine, l'Évangile. Cette graine se met à germer, à pousser, à produire du grain. Comment ? Le semeur ne le sait pas. Il se trouve en présence du mystère d'une nouvelle vie, et celle-ci ne lui appartient pas. Il peut continuer à travailler autour de la plante, mais il n'agit pas sur elle. C'est d'elle-même, en effet, que la terre se met à produire son fruit. *La nouvelle culture* se met à dire l'Évangile d'une manière proprement inouïe, non encore entendue. Le missionnaire se rend bien compte qu'il s'agit de l'Évangile de toujours, mais dit et vécu selon le génie d'un nouveau peuple. Il peut encore sarcler autour, aérer la terre, enlever les mauvaises herbes, arroser, protéger des ardeurs du soleil, épierrer, mais la vie continue son travail de l'intérieur, et ce mystère lui échappe. C'est le temps de la patience de Dieu et pour le missionnaire le temps de la dépossession de son œuvre.

### **réviser comportements et ecclésiologie**

Une nouvelle Eglise est née, une Eglise benjamine sur laquelle l'Eglise missionnaire n'a pas de droit maternel, mais seulement des devoirs temporaires, ceux de la sœur aînée. Un des drames actuels de la vie missionnaire c'est que l'Eglise latine, c'est-à-dire l'Eglise particulière dont la culture locale est latine, veut conserver des droits maternels, ou même originaires, comme le dit la Commission Théologique Internationale, là où elle ne devrait avoir que des devoirs de sœur aînée. Cette prétention amène l'inculturation à n'être qu'une utopie, un droit théorique auquel on refuse les lieux de sa réalisation.

En lançant le néologisme inculturation, on n'a pas vu que la double finalité de la mission classique, à savoir annoncer l'Évangile et planter l'Eglise, devait être révisée. En effet, dans la perspective de l'inculturation la *dualité* des fins de la mission se trouve ramenée à *l'unité* : la simple annonce de l'Évangile, car c'est l'Évangile lui-même et non le missionnaire qui va faire naître l'Eglise.

Planter l'Eglise, en effet, c'était toujours la faire venir de quelque part, de quelque part où elle existe déjà avec tous ses traits déjà pleinement constitués à partir d'une certaine culture. Or, d'un enfant qui va naître on sait qu'il aura un certain air de famille, mais on ne sait pas d'avance quelle sera sa physionomie propre, ni à plus forte raison sa personnalité propre. Ce petit être a le droit et il a le pouvoir de devenir lui-même bien entouré de ses frères et sœurs, mais unique et différent. Il en est de même des Eglises qui naissent. A partir du moment où le Concile Vatican II a pris en compte la diversité des cultures, nous ne pouvons plus vivre avec une vieille ecclésiologie de l'uniformité, de la plantation de l'Eglise partout et toujours la même, d'une Eglise-mère qui donnerait naissance à des Eglises filles sur lesquelles elle exercerait des droits maternels, alors qu'elle a seulement des devoirs fraternels d'aînée. Le maintien de cette ambiguïté entretient un malaise et une tension entre les Eglises anciennes et nouvelles, et il réduit à néant le programme de l'inculturation.

Pour sortir de cette ambiguïté, il faut *déplacer la perspective* d'un ecclésiocentrisme anxieux et crispé à un christocentrisme ouvert et généreux. Ce que Jésus de Nazareth a fait une fois dans la culture juive, l'Esprit de sa Bonne Nouvelle doit pouvoir le faire dans chacune de toutes les cultures humaines qui sont sous le soleil, et la mission a pour tâche d'accomplir, ici et aujourd'hui, ce qui manque encore à l'Incarnation du Fils. « *Lui de condition divine n'a pas cru devoir retenir comme une proie le rang qui l'égalait à Dieu, mais il s'est vidé de sa gloire pour apparaître en condition humaine* » (Ep 2,6-7).

De même, et par la même route que Lui – comme le dit Vatican II – son Eglise ne doit pas retenir comme une proie le rang qui l'égalait à elle-même, par son histoire, sa liturgie, son droit, ses théologies, ses spiritualités, mais partie en mission dans des humanités nouvelles, elle doit *se vider* de sa propre gloire historique pour laisser venir au jour des Eglises nouvelles, sœurs en catholicité, mais culturellement différentes.

## CONCLUSION

La formation permanente dans ce contexte d'accession des jeunes Eglises à la maturité exige de notre part une mise à jour radicale de notre théologie: en christologie, en pneumatologie, en ecclésiologie et en spiritualité. Certes, ce renouvellement n'est pas facile aujourd'hui car après les années

d'enthousiasme qui ont suivi le Concile, nous voici revenus à une époque de soupçon généralisé, de crispation, de dénonciation, d'uniformisation et d'humiliation systématique des Eglises locales. L'Eglise est devenue tellement préoccupée d'elle-même, elle s'est tellement empâtée qu'elle épuise tout le levain disponible à essayer de se soulever elle-même, au lieu d'être le ferment qui soulève la pâte du monde. Alors le monde s'éloigne et va chercher ailleurs d'autres sources d'inspiration et d'énergie.

**C'est dans l'aujourd'hui de cette Eglise et de ce monde** que nous devons achever notre mission. Pour cela, la formation continue devrait nous aider à garder l'intelligence alerte, le cœur ouvert, les mains actives et les pieds agiles, pour continuer à porter la Bonne Nouvelle, c'est-à-dire le Christ lui-même, là où Il n'a pas encore été révélé, ou bien là où on a commencé à l'oublier. Partout où les choses veulent bien changer, travaillons à les faire changer. Mais partout où les choses se sont pétrifiées en surface, contour-nons l'obstacle et travaillons en profondeur, d'abord en nous-mêmes. Plus tard, d'autres récolteront là où nous aurons semé. Le synode africain qui s'annonce sera encore sans doute un synode latin sur l'Afrique, mais peut-être qu'à sa suite l'Afrique chrétienne pourra faire le vrai concile africain tant désiré par tous.

*René Jaouen, omi*

*175, rue Main  
Ottawa K1F1, Ontario, Canada*

## LA RÉALITÉ SOCIALE

### ÉCOLE DE FORMATION PASTORALE PERMANENTE

*(Une perspective latino-américaine)*

*par Jorge Julio Mejia M.*

*Jorge Julio Mejia, jésuite colombien, a poursuivi des études à l'Institut Catholique de Paris (théologie, pastorale catéchétique). Il est actuellement directeur du « Centre de Recherche et d'Éducation Populaire » à Bogota (Colombie) et assure des cours au « Centre Lumen Vitae » de Bruxelles. Le modèle de formation des animateurs pastoraux des « Communautés ecclésiales de base » qu'il décrit dans sa contribution est très fortement « inculturé », enraciné dans les réalités du continent latino-américain. Il tient compte, avec une égale rigueur, des besoins propres à ceux qui sont engagés au service de la mission dans ce contexte.*

---

L'Indien observait tous les jours le missionnaire assis à sa table. Au troisième jour, le missionnaire lui demanda : « Que fais-tu là, dans ce coin ? » – « J'observe, Père, et je me demande ce que tu fais. » – « J'étudie. » – « Et pourquoi étudies-tu ? » – « Pour savoir. » – « Et à quoi te sert ce que tu sais ? » – « Pourquoi continuer à m'interroger sur toutes ces choses ? » – « Père, tu me dis que tu étudies pour savoir. Pourtant tu ne sais pas chasser, tu ne sais pas pêcher, tu ne sais ni semer ni cultiver, tu ne sais pas ramer dans le fleuve, tu ne sais pas construire des maisons, tu ne sais pas faire des enfants... Si nous n'étions pas là, tu mourrais. Voilà pourquoi je te demande : Père, à quoi te sert ce que tu sais ? »

La pauvreté a fortement interpellé la pastorale latino-américaine comme un appel urgent à « l'amour efficace » de l'Évangile. Pendant de très nombreuses années, on a présenté la Bonne Nouvelle de la vie après la mort, maintenant, il est urgent d'annoncer et de rendre possible la vie dès la naissance.

## I. RÉPONDRE AU NOUVEAU PROJET PASTORAL

### Le projet pastoral de Medellin

La nouvelle évangélisation a été lancée par le Concile Vatican II et la réunion du CELAM à Medellin<sup>1</sup>. Dans les années 70, pour la mettre en œuvre en Amérique latine, on a élaboré un important projet pastoral. Relevons-en les caractéristiques principales.

La situation de pauvreté, la violence, l'inconscience des baptisés devant la douleur de leurs frères étaient une preuve manifeste que les valeurs de l'Évangile avaient peu pénétré la vie des chrétiens. Aussi l'intuition du Concile qui met en étroite relation doctrine et vie chrétienne, a servi de base pour mettre l'accent sur une foi préoccupée par l'**orthopraxis**, non en raison d'un quelconque dédain à l'égard de l'orthodoxie, mais par fidélité au Dieu de la vie et non pas à un autre Dieu, ce qui exige que l'on soit au service de la vie<sup>2</sup>.

Cette nouvelle évangélisation exigeait la préparation du seul terreau sur lequel peut germer l'Évangile: des communautés vivantes. L'affirmation du Concile que l'Église est le Peuple de Dieu a suscité une extraordinaire recherche de nouvelles formes communautaires de vie ecclésiale. Ainsi sont nées les **communautés ecclésiales de base**.

Si l'Amérique latine était un continent où prédominait les pauvres, alors l'Église devait ouvrir toutes grandes ses portes à cette majorité de la population. Seuls **les pauvres en esprit**<sup>3</sup> pouvaient unifier la pauvreté matérielle et l'esprit lié à cette pauvreté, l'esprit des béatitudes. Ce sont eux aussi qui pouvaient faire croître l'Église, la rendre mondiale, mais non pas mondaine, la réinventer<sup>4</sup> à partir de la base, à partir des communautés de base<sup>5</sup> où à travers de multiples services, fleuriraient les charismes pour la construction de la vie ecclésiale et sociale. Ici, deux mouvements ont vu le jour: l'un est parti *de l'intérieur vers la périphérie*, des agents pastoraux vers les fidèles. L'autre, beaucoup plus important, allait marquer la vie ecclésiale de

1/ Cf. Jorge Julio MEJIA, *La conjoncture de l'Église catholique en Amérique latine*, Lumen Vitae, 1990, n° 1, pp. 45-59.

2/ Jon SOBRINO, *El Vaticano II desde América latina*, Vida Nueva 2209 (1501), 2 novembre 1985.

3/ Ignacio Ellacuría, cité par Jon Sobrino, *op. cit.*, p. 2213.

4/ Leonardo BOFF, cité par Jon SOBRINO, *ibid.*

5/ Jon Sobrino, *ibid.*



manière très profonde : le mouvement *depuis la périphérie et la base*, mouvement indépendant du processus vécu par le centre et la direction ecclésiastique. Pour le peuple pauvre d'Amérique latine, ce fut la conversion à *la communauté et à la solidarité*.

Peu à peu, ces communautés vivantes, formées de pauvres, vont comprendre leur responsabilité dans la vie du monde, leur obligation de construire le Règne des Cieux, et de continuer l'œuvre créatrice du Père. Elles vont alors s'engager pour que la justice, la liberté et la paix soient une réalité. Ainsi est née, parmi les croyants, une importante « **pratique** » libératrice.

A partir de cette expérience de Dieu, cette communauté de foi s'est appliquée à une perception correcte du sens de *la réalité sociale* et de la façon dont Dieu, de nos jours, agit *dans l'histoire*. A travers le dialogue et la lutte contre l'injustice, cette communauté a produit une importante littérature théologique élaborée par des théologiens et des spécialistes et qui a enrichi la réflexion théologique latino-américaine. C'est la naissance de la **théologie de la libération**. Elle exige une conversion aux pauvres et un engagement pour leur libération, vers laquelle s'oriente la pratique pastorale de l'Eglise, tournée vers une libération intégrale<sup>6</sup>.

### **l'exode vers les pauvres**

Cette nouvelle situation a placé beaucoup d'agents pastoraux de l'Eglise dans une *condition d'exode*. Exode géographique, car il faut se mettre en route pour aller vivre auprès des pauvres. Exode social et humain, car il faut changer de réseau de relations, réseau qui conditionne profondément la manière de lire l'Evangile et de réfléchir la foi. Exode affectif, car l'affection se dirigera maintenant vers les pauvres de cette terre. Exode laborieux puisqu'il faut apprendre de nouveaux métiers, de nouvelles manières de travailler pour gagner sa vie. Exode culturel pour vivre et penser de façon nouvelle, assimiler de nouvelles manières de comprendre la vie et de retrouver ses racines dans sa propre terre. Exode spirituel parce que tout ce qui a été dit précédemment sera une expérience du Dieu des pauvres. Etant réellement « évangélisés par les pauvres »<sup>7</sup>, tous, prêtres, religieux et laïcs, ont alors eu *besoin d'un accompagnement* qui les aide à mûrir leurs nouvelles expériences, leurs nouvelles conceptions de vie et de foi et leur nouvelle activité.

6/ Cardinal Aloisio Lorscheider au synode extraordinaire de 1985. Cf. *Vida Nueva*, 2486 (1506), 7 décembre 1985.

7/ Cf. Mgr Helder Camara, synode des évêques, 1974.

## une formation au service de ce projet

Il fallait adapter une formation à ce projet pastoral. Elle a pris deux aspects : formation des jeunes dans les séminaires, les facultés de théologie et les écoles de préparation aux ministères, et formation continue de ceux qui étaient déjà en activité et avaient besoin de nouveaux instruments pour débloquer leur action et répondre aux réalités perçues à partir d'une nouvelle conscience chrétienne et d'une nouvelle vision de la réalité sociale. Voyons les *réponses* qui ont été données à la formation permanente de ceux qui avaient réalisé dans leur vie l'exode vers les pauvres.

### dans les années 80

Les initiatives de formation pastorale en Amérique latine ont été nombreuses. A la fin des années 70 et au début des années 80 sont apparus un grand nombre de programmes, qui offraient une formation de quatre mois, à temps complet, pour des animateurs de communautés et de groupes de base.

On a bientôt senti des différences dans les orientations, les programmes et les méthodologies, différences marquées par diverses manières d'aborder les problèmes posés par la théologie de la libération et les méthodologies qui ont surgi à partir de ce qu'en Amérique latine on appelle l'Education Populaire. Cette situation a créé une douloureuse tension ecclésiale.

Dans la suite de cet article, nous voudrions décrire les expériences de formation qui ont suivi les orientations de Medellin, expériences dont la ligne directrice est « *foi-justice* » et qui ont été développées dans des institutions éducatives *d'orientation œcuménique*. En effet, beaucoup de chrétiens latino-américains de différentes dénominations se sont retrouvés dans leur amour pour leurs frères et la solidarité avec les pauvres. Ils ont senti *les mêmes exigences de formation* : urgence d'analyser et de comprendre la réalité sociale afin de mieux situer en elle une action efficace à partir de la justice ; nécessité d'approfondir dans la vie l'invitation de Jésus, spécialement du Jésus historique, qui a ouvert un chemin dans sa solidarité et son insertion avec les pauvres. Ils se sont retrouvés partageant la même utopie du Royaume de Paix, de Justice et d'Amour. Bientôt ils ont eu besoin de célébrer ensemble la foi et la raison de leur espérance.

## PROJET DE FORMATION PERMANENTE

Au mois de juillet 1992 a eu lieu à São Paulo (Brésil) une rencontre de **treize centres** qui travaillaient à la formation permanente depuis 1980. Il s'agissait de faire un bilan, de confronter les nouvelles situations et de tracer des chemins pour l'avenir. Cette rencontre servira de base pour la présentation des lignes générales du projet de formation permanente dans la ligne de « foi et justice » comme l'ont pratiquée ces dernières années de nombreuses Eglises latino-américaines<sup>8</sup>.

### les présupposés de l'action éducative

Ce projet pastoral repose sur six présupposés. Le premier est très important dans le monde actuel: **créer l'unité (oïkouménè) du genre humain**. Il fait partie de l'utopie chrétienne exprimée dans la prière de Jésus à la dernière cène (Jo 17,20-23): unir tous les chrétiens, les hommes et les femmes de bonne volonté, pour travailler pour la justice, la paix et l'intégrité de la création<sup>9</sup>.

Le second présupposé est celui du **Dieu qui se révèle dans l'histoire**. Dans les événements, une parole révélée oriente l'action des chrétiens vers l'avènement d'hommes et de femmes nouveaux qui habiteront sur une terre nouvelle décrite par Isaïe, terre où « ils ne peineront plus en vain, ils n'auront plus d'enfants destinés à la perte, car ils seront une race bénie de Yahvé, ainsi que leur descendance » (Is 65,21-23).

Le troisième présupposé, c'est qu'il est indispensable d'apprendre à analyser des réalités à **l'aide de disciplines critico-sociales** orientées vers la libération. Ces disciplines mettent à découvert les entraves de la réalité, les esclavages dont nous sommes tous victimes plus ou moins consciemment, et cherchent la meilleure manière de rompre ces chaînes. Elles mettent aussi à découvert les aspects qui, dans le travail, conduisent à l'aliénation et, dans le langage, le convertissent en instrument de manipulation. Elles étudient les éléments affectifs qui cachent d'une manière subtile les chaînes et qui

8/ La présentation faite ici prend comme référence de base les programmes de formation offerts par le « Centre de recherche et d'éducation populaire » de Bogota. Elle comporte

aussi des éléments fournis par la réunion de São Paulo.

9/ Cf. l'appel du Conseil mondial des Eglises sur « Justice et Paix ».

se convertissent en entraves invisibles, et les aspects du pouvoir qui se transforment en domination <sup>10</sup>.

Le quatrième présupposé, c'est qu'il faut utiliser une pédagogie issue de **l'Education Populaire**. C'est un projet éducatif élaboré en Amérique latine qui a débuté à la suite du travail de réflexion de Paulo Freire. Nous expliquerons quelques-unes de ses caractéristiques.

Le cinquième présupposé est que **les pauvres sont des sujets privilégiés de l'annonce de l'Évangile**: « Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux savants et de l'avoir révélé aux tout-petits » (Lc 10,21). De plus, regarder la vie personnelle et sociale à partir de leur perspective, c'est partir du lieu qui mettra à découvert nos intérêts égoïstes, contraires au plan de Dieu qui « veut que tous aient la vie et la vie en plénitude » (Jo 6). Du point de vue évangélique, ils nous évangélisent, et du point de vue social, ils nous donnent des critères pour la construction d'une société juste.

Le sixième présupposé est que l'action chrétienne doit se baser sur **l'action de la grâce**, qui est essentiellement inclusive, et non sur la loi qui est exclusive.

### objectif

Généralement, les participants ont à leur actif des projets réalisés en équipe parmi les pauvres et leur expérience est au moins de deux ans. Leur âge oscille entre 25 et 50 ans. Pour eux, l'option pour les pauvres et la recherche de la justice sociale font partie intégrante de leur foi chrétienne. Ils sont décidés à engager toute leur vie pour cette cause. Cependant, poursuivre un tel projet, c'est faire face à des doutes, des problèmes, des réussites, des blocages, des illusions, des échecs.

Le programme de formation, partant de l'expérience et du savoir des participants dans un contexte social déterminé, se propose de les faire progresser dans la connaissance. Ils vont s'efforcer de découvrir les moyens de faire grandir le niveau de conscience des pauvres en vue de faciliter la mise en place d'organisations et de développer les possibilités d'une participation responsable et éclairée à la vie sociale. A partir de là, on précisera les

10/ Cf. Vasco Carlos Eduardo, *Tres estilos de trabajo en las Ciencias Sociales*, Documentos ocasionales, n° 54, CINEP, juin 1989, pp. 16-22.

divers types d'approches des projets politiques, économiques, culturels et religieux existant dans le pays ou la région. On partage les projets et on critique ceux qui ne sont pas au service de la cause de la justice, de la paix et de l'intégrité de la création. Il s'agit de promouvoir une participation qui réalise pratiquement un programme d'organisation de la vie sociale à partir des besoins de tous. Et tout cela se fait en référence aux valeurs du Royaume qu'il s'agit d'actualiser dans des projets de vie suffisamment concrets et viables. En somme, l'objectif est d'évaluer les éléments qui favorisent le progrès, de clarifier et de soutenir les projets, d'approfondir l'expérience et la formation.

### **une méthode basée sur l'éducation populaire**

Il s'agit d'une recherche latino-américaine qui intègre les progrès de l'éducation en bien d'autres domaines. On peut en dégager quelques points caractéristiques.

– On part de *la réalité des personnes* qui participent au processus éducatif : leur histoire personnelle, leur situation sociale, leur expérience de travail, leur conception de la vie et du travail, leur savoir-faire, leur tradition culturelle.

– Son objectif fondamental est de fournir des *moyens* qui permettent de mieux connaître toute la réalité en vue de la transformer.

– D'un point de vue chrétien, il faut y ajouter la nécessité de développer *le regard intérieur*, « l'œil » dont parle l'Évangile, pour comprendre en profondeur cette réalité. Le regard chrétien découvre une présence, une action et un plan de Dieu (des signes des temps) dans tout ce qui nous entoure.

– On cherche à établir un dialogue où tous apprennent et tous enseignent : le participant, les éducateurs, les techniciens, les théologiens, les biblistes, les experts en sciences sociales. Il n'y a pas de savoirs supérieurs ou inférieurs : il y a des savoirs différents. On établit le principe du dialogue interculturel : il n'y a pas de personnes cultivées et d'autres incultes, mais des personnes de cultures différentes. C'est pour cela qu'une participante noire disait : « *Nous les Noirs, on nous a considérés comme analphabètes par rapport à la culture occidentale, mais sans se rendre compte combien les Occidentaux sont analphabètes par rapport à notre propre culture afro-américaine.* »

– L'axe fondamental de l'Éducation Populaire est un *processus éducatif* marqué par les découvertes, par le dynamisme du dialogue entre les participants, par la définition précise des questions et l'élaboration des diagnostics les plus justes. Il s'ensuit qu'on découvre d'une façon claire que la théorie facilite la compréhension de la réalité. On découvre aussi combien l'expérience de la réalité permet de mieux comprendre et parfois de questionner, de compléter la théorie. On essaye de répondre à la question : « Comment relier la réalité dans laquelle on vit avec la théorie que l'on étudie ? » Le problème méthodologique ne consiste pas à appliquer l'une ou l'autre technique de type didactique. L'important est d'avoir clairement conscience des démarches internes de la croissance, de la construction de la réalité, comment fonctionne la vie, quels sont les dynamismes qui la font surgir, grandir et se multiplier.

– C'est une pédagogie *de caractère intégral* (holistique, disent certains) : « Comment mettre fin à la dichotomie étude et travail pastoral, personne et communauté, externe et interne, matériel et spirituel ? » Certaines personnes sont capables de nombreuses réalisations, mais par manque d'une synthèse vitale, d'un projet de vie propre, elles construisent leur maison sur le sable. Il est indispensable que tout ce qui se fait soit construit à l'intérieur d'un projet fondamental qui donne sens à la totalité. Des agents pastoraux sont absorbés par l'institution et n'ont pas une claire conscience de leur identité personnelle. Cette pédagogie incorpore *la totalité de la personne* : sujet, être corporel, avec sa vie intérieure, être social, situé dans un lieu géographique, en lien avec la nature, la production, la culture, ayant une dimension rationnelle et une autre intuitive et vitale, qui ne s'interroge pas seulement sur ce qu'il fait mais aussi sur ce qu'il est.

### *le déroulement d'un cours*

Dans *une étape d'introduction*, on crée un climat de groupe pour travailler en équipes, en donnant des dimensions communautaires à la vie quotidienne, à la prière, au temps libre.

### *prise de conscience*

On part des travaux réalisés par les participants, en les situant dans leurs contextes concrets. On les analyse de la manière la plus précise possible, de façon à mettre en évidence les réussites et les difficultés vécues dans l'action, les problèmes provenant du milieu, les insuffisances dans la cons-

titution des équipes, dans la précision des projets, dans la formation des membres de l'équipe, etc. Cette étape doit se conclure par un diagnostic, avec proposition de solution pour les problèmes détectés.

### *analyse*

Le premier niveau de perception de l'action est ensuite enrichi par d'autres instruments d'analyse provenant de deux sources principales: **les sciences sociales et la théologie biblique**. L'orientation est déterminée par l'inventaire des questions et des problèmes soulevés dans l'étape de la perception, puisque l'axe d'articulation est l'expérience et le savoir des participants. On utilise certains éléments des sciences sociales pour analyser *la société*, comprendre sa configuration, son fonctionnement, ses processus de changement, éléments qui permettent de comprendre la *dimension culturelle*, les caractéristiques et les éléments de salut contenus dans les cultures différentes de la sienne.

**D'autres questions** sont soulevées. Que disent l'économie et la politique sur les projets de société? Quels sont les acteurs sociaux? Comment se comportent-ils dans la société, comment définissent-ils leurs intérêts et agissent-ils en fonction d'eux? Quel rôle joue la ou les Eglises dans la vie sociale? Quelle est la place de l'histoire pour comprendre les processus sociaux qui ont conduit les sociétés à l'état actuel, au niveau global et au niveau local? Comment articuler l'analyse macro-sociale avec l'analyse micro-sociale? Tout cela se fait en revenant de façon permanente à ce qui a été décrit dans l'étape de prise de conscience, en enrichissant l'analyse et le diagnostic avec les éléments que l'on étudie en discussions, lectures, investigations, expositions.

A travers toute cette démarche on approfondit **l'identité chrétienne**. S'agit-il seulement d'une motivation? Est-ce une manière d'être, ou une manière d'agir? Est-ce un regard particulier sur la réalité? Est-ce une proposition de vie et d'organisation sociale? Quelle est la relation entre *foi et justice sociale*, foi et politique, foi et militance politique? Quel est le rapport de la foi chrétienne avec l'écologie, la discrimination raciale ou sexuelle? Quelle est la relation entre foi chrétienne et luttes idéologiques actuelles? Quel est *le modèle d'Eglise* que l'on doit encourager? Lequel serait le plus cohérent avec l'Évangile? Comment comprendre avec exactitude la personne et l'action de Jésus, son option pour les pauvres, son projet d'Eglise? En quoi consiste l'herméneutique biblique qui s'est développée en Amérique latine à partir de la pratique des communautés de base, accompagnée par des biblistes? En quoi consiste la lecture qui, en unissant *réalité*,

*bible et communauté*, a permis une plus grande approche de la Parole de Dieu ?

Les aspects que l'on peut aborder sont nombreux et dépendent des caractéristiques et de la problématique des groupes qui participent. Au cours des deux dernières années par exemple, les questions ont tourné aussi autour de la nécessité de comprendre la crise du socialisme, d'étudier les caractéristiques et les conséquences pour les pauvres du modèle néo-libéral basé sur l'économie de marché qui s'impose aux pays du tiers monde. On a aussi abordé des problèmes d'éthique.

#### *étape d'élaboration*

Une fois qu'on a avancé dans l'analyse et le diagnostic des problèmes, on aborde la nécessité de se former davantage pour acquérir **les instruments de travail** cohérents avec le projet que l'on entreprend. De tels instruments varient selon les centres d'intérêt des groupes. Ils peuvent être *techniques*. Ainsi pour des personnes qui travaillent déjà en milieu rural, on examine l'agriculture dans son intégralité, les problèmes de la propriété des terres, la législation agraire, etc. On donne des éléments d'éducation populaire. On approfondit *quelques problèmes* tels que la violation des droits de l'homme, les processus de paix, les manières d'aborder les conflits, les moyens juridiques de défense, les nouvelles perspectives économiques pour les groupes productifs. Comment établir de petites unités de production ? Qu'est-ce qu'une économie populaire solidaire ? Que serait l'éducation populaire pour la politique, pour la vie ecclésiale, pour l'économie ? Quels groupes, quelles organisations pourraient donner leur appui à des projets ? On *visite* aussi des expériences locales importantes, on élabore des propositions possibles qui devront être discutées en équipes de travail.

#### *étape de planification*

Dans les étapes antérieures, on a décrit les perspectives d'action et les solutions aux problèmes rencontrés par chacun dans l'action. Mais en même temps, on a reformulé le diagnostic, et de nouvelles pistes de travail ont été définies. Dès lors il devient indispensable de travailler sur la manière dont toutes ces perspectives peuvent se transformer **en action** : c'est-à-dire une action à venir qu'on a commencé à transformer par le processus déjà entrepris.

*Planifier* n'est pas ici une technique. C'est la manière dont les gens perçoivent avec clairvoyance le type de démarche dans laquelle ils travaillent et



définissent les actions appropriées pour l'accompagner. Ces démarches sont complexes et vitales, avec des caractéristiques propres qui ne sont pas mécaniques. Les identifier, définir des actions et les ordonner de manière cohérente avec la nature du processus, voilà ce qu'on appelle planifier.

### *le travail avec la personne*

Cet aspect s'est développé davantage au cours des dernières années. Les analyses sociales, économiques, politiques, culturelles et théologiques donnent de la profondeur à **la dimension sociale de la personne**. C'est un épanouissement nécessaire de dimensions nouvelles chez un sujet qui cherche des relations, qui connaît, qui intervient, qui aime, qui souffre, qui croit.

L'esprit, la psychologie, l'énergie, le corps, la grâce concernent **la personne tout entière**. On encourage l'épanouissement de la vie intérieure, du noyau le plus profond de la vocation de la personne qui, grâce à un authentique examen de conscience, parvient à une meilleure connaissance d'elle-même. C'est un processus de conversion personnelle qui transforme les passions illusoires – fonctions mentales qui perturbent l'esprit et le cœur (le vieil homme) – en pulsions de vie qui laissent germer la femme et l'homme nouveaux.

On essaye d'utiliser **pratiques et exercices spirituels** pour permettre l'action de Dieu dans l'épanouissement des potentialités de chacun et la fidélité à sa vocation propre. Pour cela, on utilise l'expression corporelle, la musique, la peinture, le travail avec l'argile, la danse, les exercices de créativité. On situe dans ce processus la contemplation, la méditation, la prière communautaire, le silence, l'examen de conscience, la réflexion personnelle, la retraite, le Yoga, le Zen, les célébrations liturgiques, les relations avec les lieux sacrés, l'amitié, l'amour. Il est urgent de resituer dans une communauté, dans un contexte social déterminé, ceux qui se destinent à la mission. On doit approfondir autant qu'il est possible l'expérience de Dieu comme l'élément fondateur de la vie et de tout engagement, qui donne la possibilité de mener à bien une action, éclairée de l'intérieur par le plan du salut.

### **les perspectives actuelles**

Ces dernières années, des *difficultés* au sujet de ces plans de formation sont apparues. L'offensive contre tous les courants de libération en Amérique

afro-latino-indienne a frappé beaucoup de centres et de personnes symboles de ce chemin découvert durant les vingt dernières années. Une culture du désespoir et de l'individualisme a chanté victoire, affirmant que les essais pour organiser la solidarité humaine ont échoué et que rien ne peut changer dans la vie sociale. Est-ce que la société future se transformera uniquement en lieu de survivance pour les plus forts? Les courants conservateurs à l'intérieur de l'Eglise ont voulu rétablir le refuge sûr, mais peu fécond, de la loi, de la discipline et de la doctrine.

Mais la mission de l'éducation continue est irremplaçable. Il faut tisser avec force une espèce de réseau d'une «écologie de l'esprit». Il faut encourager la rencontre et la réflexion de tant d'hommes et de femmes, qui grâce à une expérience en profondeur, redécouvrent *la force du Dieu de l'histoire* et s'unissent dans une sorte d'alliance dans l'espérance. Ainsi ils redonneront à leurs frères l'espoir d'une terre nouvelle sous des cieux nouveaux où l'action de Dieu nous rendra tous heureux en commençant par les petits, les faibles et les pauvres.

*Jorge Julio Mejia M. sj*

*Apartado aereo 25916  
Santa Fe de Bogota, DC. Colombie*

# LA COMMUNAUTÉ FORMATRICE

*par Marie-Cécile Veyron*

*Sœur Cécile Veyron, fmm, a toujours travaillé dans le monde musulman. Elle a été responsable de la Province du Proche-Orient (Liban, Syrie, Jordanie, Israël) de son Institut. Au Maroc depuis quelques années, elle vit actuellement à Meknès.*

*Bien des lieux sont effectivement des «écoles de formation continue». Cécile Veyron nous introduit dans l'une d'entre elles: la communauté religieuse.*

---

Je prendrai comme cadre de réflexion la fraternité dans laquelle je suis insérée depuis seulement un an, sans exclure mon expérience d'autres fraternités FMM du Maroc. Précisons tout de suite que je choisis ces fraternités comme «témoins» de la formation permanente autant en raison de leurs insuffisances et de leurs faiblesses que de leurs aspects très positifs.

Pour rendre compte du rôle de la formation permanente, je ferai référence à trois articles de nos Constitutions FMM :

- « La communauté tout entière est formatrice. »
- « La formation dans la vie et par la vie est orientée vers la croissance intégrale. »
- « La communauté est au service de l'évangélisation. »

## **une fraternité parmi d'autres**

A Meknès, au cœur de la ville ancienne, nous habitons une maison comme toutes les autres, dans une ruelle étroite. Dans un quartier voisin réside une fraternité de deux ou trois frères franciscains. Nous sommes les seuls étrangers immergés en médina, en milieu pauvre : c'est le choix prioritaire de notre Institut.

Nous sommes cinq, de quatre nationalités et de générations différentes : Suzanne, australienne, 39 ans, gère une école ; Adelaïde, portugaise, 56 ans, est infirmière dans un dispensaire de quartier ; Lupita, mexicaine, 38 ans, assure la formation féminine ; Huguette, française, 59 ans, travaille à la recherche agronomique ; Marie-Cécile, française, 78 ans, assure la permanence dans une bibliothèque destinée aux étudiants pauvres. Partout nous travaillons avec des Marocains.

### **les sœurs que Dieu nous donne**

Dans la pure tradition franciscaine, « nous accueillons les sœurs que Dieu nous donne » (« les hommes que tu m'as donnés » dit Jésus dans son testament, et François écrit dans le sien : « Les frères que Dieu m'a donnés »). Notre Institut missionnaire privilégie les fraternités internationales, à la fois signes des temps et défis. Il ne craint pas la diversité des âges... ni les conflits de générations.

Il nous arrive de penser que les dons de Dieu, pour merveilleux qu'ils soient, sont des surprises qui ne correspondraient peut-être pas à notre choix s'il nous était laissé... C'est l'humour du Seigneur. L'amour fait le reste et la mission y trouve son compte. Concrètement parlant, nous nous accueillons les unes les autres avec la conscience que *nous sommes « cellule miniature » de l'Eglise Universelle* au service de notre mission, dans le respect et la reconnaissance de nos richesses respectives, en dépit de nos préjugés de race prêts à ressurgir pour des bagatelles, et malgré les limites de notre compréhension de l'autre. Faire vivre *ensemble quatre nationalités de trois continents différents*, et cohabiter sur un quatrième, ce n'est pas évident. Pour nos amis marocains, « ça fait choc » ; mais pour nous qui le vivons, « quelle dépense d'énergie », dit Suzanne. Un vrai bouillon de culture : c'est le dynamisme de la vie.

### **croissance permanente**

La formation permanente commence à la naissance. Ce n'est pas une boutade. Tout enfant venant au monde est déjà marqué : choisi ou subi dès qu'il a été conçu ; aimé ou mal aimé ; accueilli dans sa famille ou rejeté ; mieux encore, comme Jérémie, consacré par Dieu avant même d'être formé dans le sein maternel. Ainsi du missionnaire.

Chacune de nous a une histoire : familiale, sociale, nationale... Chacune est issue d'un milieu particulier : croyant, sectaire ou agnostique. Une histoire, c'est encore davantage une époque qu'un lieu : la guerre et ses angoisses. Mai 68, ses folies et ses aspirations. Aujourd'hui l'insécurité de l'avenir, le chômage. Les désillusions des jeunes ne peuvent pas ne pas laisser des traces plus ou moins profondes dans le cheminement de chacune.

Le processus de croissance de l'enfant à l'adulte consiste à franchir des étapes incontournables, non sans difficultés et périls, et quelquefois avec des reculs comme le cheval brisant son élan devant l'obstacle. « Je ne sais pas parler, je suis un enfant », dit Jérémie. « Ne dis pas, je suis un enfant... » réplique Yahvé. Nos **crises de croissance** sont marquées par la peur originelle de l'inconnu. Dieu le sait, qui, à chacun des passages, nous renouvelle sa promesse : « N'aie pas peur, je suis avec toi. »

### **nous entraider pour grandir**

La plupart de nos accrochages ou de nos malaises ne viennent pas le plus souvent de notre manque de générosité, mais de la recherche ou de la revendication de notre identité mal assurée. Parce que nous n'avons pas les clés du langage approprié à ces situations, nous « moralisons » ou nous « spiritualisons », et nous nous blessons. Pendant longtemps, nous avons cru que la grâce pouvait avoir raison de toutes les situations tordues, et quand elle n'y parvenait pas nous l'imputons à notre manque de foi et de générosité. Or les belles vertus de Foi, d'Espérance, et de Charité ne sont pas toujours des tuteurs susceptibles de redresser nos handicaps psychiques : il arrive que notre santé, dite « spirituelle », soit perturbée par les revendications et épuisements de nos infirmités.

D'ailleurs, la communauté dont nous rêvons serait-elle une communauté sans malades ? Il est dit de François qu'« il témoignait une tendresse, une patience toute particulière à cette catégorie de malades fragiles comme de petits enfants... » *La communauté idéale ne sera jamais en parfait équilibre. C'est dans notre faiblesse que Dieu est fort.* Nous en faisons l'expérience : dans la faiblesse, nous nous supportons et nous aimons.

La formation « permanente » ne peut donc ignorer le point d'origine, ni à partir de cette origine, l'histoire sainte, originale et personnelle de chacun. Dieu est engagé sur nos routes et pas ailleurs.

## **nos éducateurs: la fraternité...**

Appelés à grandir ensemble, les membres sont responsables, ensemble, de la croissance de la fraternité. Elle n'est pas née d'une génération spontanée: de ses fondateurs et maîtres elle a hérité un charisme qui s'exprime à travers une spiritualité, une certaine manière de privilégier tel point fort de l'Évangile, un projet apostolique plus ou moins spécifique et un esprit de famille. Le désir de vivre en frères ou sœurs ce patrimoine, don de Dieu à l'Église, est une garantie de la vitalité de la fraternité.

Pour nous FMM, *la raison d'exister et d'évangéliser c'est l'Eucharistie, au centre de notre vie*. Comme le disent nos Constitutions: «de la célébration et de l'adoration eucharistique jaillit le dynamisme contemplatif et missionnaire de toute notre vie». Rien dans nos journées qui ne soit Offertoire, Consécration ou Communion. L'Offertoire rassemble, récapitule par leur nom et dans leur situation tous ceux que nous avons rencontrés: Ahmed qui n'est pas payé depuis six mois, Aïcha qui vient d'être répudiée par son mari, ces étudiants au chômage, la naissance de Selim...

Nos yeux ne sont pas naturellement transparents, attentifs à voir l'action de Dieu à l'œuvre dans tout ce qui se vit autour de nous. C'est l'Esprit qui nous invite à contempler la pâte qui lève et à *consacrer le Royaume qui vient*. Les partages, les repas pris avec nos amis, les fêtes, mariages, circoncisions, deuils ou confidences sont de grands moments de communion. Finalement la Fraternité est formatrice simplement parce qu'elle vit, mais pas n'importe quelle vie. Les menus faits, recueillis de tous les coins de notre quartier, qui font le tissu de notre journée missionnaire, sont les grains moulus ensemble de notre Célébration Eucharistique.

Dans toute fraternité qui se respecte «la» responsable a sa place, signe de la liberté de chacune et de l'unité de la fraternité, selon la recommandation de François d'Assise: «On ne donnera à aucun frère le nom de prier, mais à tous indistinctement celui de “frères mineurs”. Ils se laveront les pieds les uns aux autres» (1 R 5). Ainsi *la responsable, servante*, est au service de la croissance de la fraternité et du Royaume.

## **nos éducateurs: JE...**

JE est le premier responsable de sa propre formation. Notre relation à Dieu, inaliénable, inviolable, est la condition de notre croissance personnelle. Il faut la vouloir en fidélité et souplesse, préserver avec persévérance les temps

de prière, de silence, de solitude, et aussi d'étude personnelle, pour réaliser ce projet que je suis seule à connaître ou à découvrir. Que de lamentations parfois sur ce que nous n'avons pas reçu, sur le temps, le travail, les activités débordantes, ou notre paresse? Cette responsabilité personnelle exige de la Fraternité *le plus grand respect* de la liberté, de la part réservée et de l'intimité secrète de chacune, sans lesquelles le partage risque de ne plus remuer que du vent ou de franchir les limites de la conscience.

Il arrive parfois qu'au sein d'une fraternité, même là où règne une saine harmonie, un des membres se trouve affronté seul à des difficultés, passage obligé par la nuit; l'aide d'un *accompagnateur* (père spirituel, disait-on autrefois) s'avère indispensable. Mais où sont-ils ces accompagnateurs susceptibles d'apporter aide fraternelle et discernement?... Trop rares... et nous-mêmes trop confiantes en nos propres forces.

Le test d'une fraternité en bonne santé, c'est la **liberté** que chacune possède de se retrouver soi-même au service de la fraternité et de la mission. Car «je» ne grandit pas pour soi, mais *pour les autres*. «A chacun la manifestation de l'Esprit est donnée en vue du bien commun» (1 Co 12,7). La diversité des charismes, c'est ce qui fait le «charme» d'une fraternité. La reconnaissance de ces dons, l'encouragement à les exercer – chacune en possède au moins un! – délivrent la fraternité de la platitude et de la banale médiocrité. Du seul fait de la généreuse manifestation de l'Esprit, elle devient messagère prophétique et joyeuse de la Bonne Nouvelle.

### **nos éducateurs: la Mission**

La Mission est l'éducatrice par excellence. Le quartier dans lequel nous sommes insérées, les gens, les pauvres, leur culture, leur langue, leur vie nous forment et nous transforment. Sur les bancs de cette école de quartier, *nous nous retrouvons à la dernière place*, la meilleure. L'Eglise au Maghreb a fait des choix très clairs: «...les raisons de notre présence ici ne se situent pas sur le plan de l'utilité (économique): quand nous n'aurions rien à apporter, nous désirerions vivre ici, partager la vie de nos frères, établir des liens d'amitié, vivre avec eux, parce que l'amour des hommes et la fidélité à la mission de Jésus nous y poussent.» (Exposé du Père Michon, évêque de Rabat, à la session des Supérieurs Majeurs, avril 1985.)

Fini le temps où les gens nous disaient: «Nous avons encore besoin de vous...» Aujourd'hui, il n'est pas rare de nous entendre dire: «*Nous n'avons pas besoin de vous...*» Cela peut signifier ce que les mots disent, mais cela

peut aussi vouloir dire : « Soyez simplement avec nous, soyons amis. » C'est le temps de la gratuité.

Le choix préférentiel de l'Institut pour les pauvres n'est plus une originalité, à l'heure d'une Eglise servante et pauvre : mais ce choix est une urgence qui nous demande de vivre « ... l'Évangile au milieu du monde, à la suite du Christ humble et pauvre, en simplicité, paix et joie, à la manière de François ». Ces trois petites notes : **simplicité, paix et joie**, quand elles nous accompagnent, révèlent à leur manière la présence de Celui qui nous précède : elles ouvrent toutes les portes.

### **indispensable discernement**

La fraternité, la personne, la mission sont les trois paramètres inséparables qui président à la croissance. L'Esprit est présent, intérieurement, intimement, en chacun de ces lieux. Cependant notre croissance ne peut se passer d'instruments de formation au service de notre collaboration active, à la manière de la vigne qui, pour porter du fruit, a besoin du coup d'œil du vigneron et de quelques coups de sécateur. C'est le rôle du discernement qui s'exerce dans ce qu'on appelle la « révision de vie », soit dans le sens classique du mot, soit à travers n'importe quelle *rencontre qui nous confronte à la Parole de Dieu* et nous convertit. Ce moment ne consiste pas seulement à fixer des services, des programmes, des horaires. Chacune redoute ce moment décisif où il faut d'abord débloquer ce qui est coincé pour ensuite convertir notre cœur, notre regard, notre chemin.

Notre fraternité a été d'une fidélité exemplaire à la **rencontre hebdomadaire...** ce qui nous a permis de constater en fin d'année qu'il nous faudrait aller beaucoup plus loin, au cœur de la mission.

Nous avons eu l'occasion de vivre une forte épreuve concernant une personne qui nous était proche. Cette crise nous a ébranlées. Elle mettait en question notre compréhension de la culture populaire du milieu dans lequel nous vivons. Dans cette situation, qu'est-ce qui était le fait de la croyance religieuse ? de la superstition ? d'un déséquilibre psychologique ? d'un imbroglio de relations diverses ? De notre côté, il y eut remise en question de l'équilibre de la fraternité, de l'influence de nos cultures diverses, de notre foi, et finalement de l'unité de la fraternité... qui fut plus forte que la tempête. *Période de crise, période de croissance*, à condition d'en prendre conscience dans l'échange, à la lumière de la Parole de Dieu.



La rencontre communautaire, pratiquée avec persévérance, nous empêche de nous scléroser dans la routine, et parfois de nous engager sur des routes sans issue. Elle ouvre nos yeux sur la mission et dégage le terrain. Elle évite que l'une ou l'autre fasse cavalier seul. Elle nous recentre sur l'essentiel. Elle vérifie nos attitudes : sont-elles évangéliques ? Elle démystifie les malentendus, elle est le lieu des pardons. Elle rallie la fraternité, elle rassemble les forces. Elle dynamise notre élan missionnaire...

A cause de la rencontre de fraternité, nous ne pouvons pas vivre les unes à côté des autres, ni faire « comme si ». Nous sommes amenées à soutenir le face à face devant Dieu et devant nos frères et sœurs. La rencontre nous enseigne que nous ne sommes jamais sur une trajectoire tracée d'avance : nous avançons souvent par des chemins tortueux, cahin-caha, ensemble et parfois chacune de son côté... jusqu'à la prochaine réunion où l'orage éclate. Revient alors un ciel serein et c'est un nouveau départ. *L'Esprit* qui est le vrai meneur de jeu convertit notre regard et notre cœur. *Il nous rassemble au-delà de nos humeurs passagères, pour un projet qui nous dépasse infiniment* et qui est le Royaume de Dieu.

A travers ces pages, il n'a été question ni de dialogue, ni d'inculturation, ni de la mission et pourtant, à la manière de M. Jourdain, nous ne faisons que ça. Nous nous réjouissons que nos modestes expériences s'inscrivent dans le courant de la recherche théologique et soient confirmées, justifiées.

### **le temps de l'Esprit**

Au fil de ces notes, les membres de la fraternité se sont peu dévoilés. Elles étaient pourtant présentes tout au long de la réflexion. Nous aurions atteint notre but si nous pouvions être une question pour les lecteurs de *Spiritus* comme nous le sommes pour nos voisins et connaissances. « *Qui sont-elles ?* » La réponse ne nous appartient pas. Parfois, c'est une porte ouverte sur le mystère.

*Marie-Cécile Veyron, fmm*

*11, Batah Tabib Giguet  
Meknès V.N. Maroc*

# AFRIQUE DE L'OUEST

## FORMATION À LA VIE RELIGIEUSE

*par Jean Cauvin*

*Jean Cauvin, de la Société des Missionnaires d'Afrique, exerce son ministère au Burkina Faso<sup>1</sup>. Actuellement responsable du centre «Mater Christi» qui désire répondre aux besoins de formation des religieux et religieuses, il en décrit le fonctionnement, en évalue les résultats et en esquisse l'avenir.*

---

La formation Mater Christi est née en 1990 à partir de besoins ressentis en Afrique occidentale. Il convient, avant de dire en quoi elle consiste, de décrire le **cadre** dans lequel elle est née et comment elle a commencé.

### **vitalité, richesses, ambiguïtés**

La **vitalité** de la vie religieuse en Afrique de l'Ouest francophone est ancienne. Dès les premiers moments de la mission, les évêques et les congrégations présentes ont mis en évidence le besoin de prêtres et de religieuses pour les Eglises en fondation. Malgré les incompréhensions du milieu traditionnel, les familles chrétiennes ont été un vivier d'où sont sorties les vocations : nombreux sont les fils et les filles de catéchistes parmi ceux que le Seigneur a appelés !

A partir de 1980, et de plus en plus durant la décennie 1980-1990, les congrégations internationales s'ouvrent aux vocations locales, de nouvelles fondations naissent, et le nombre des vocations va en augmentant. On assiste ainsi à une efflorescence de candidats s'orientant aussi bien vers les congrégations nées sur place, anciennes ou récentes, que vers les congrégations internationales, présentes depuis longtemps ou arrivées depuis peu.

Plusieurs **aspects positifs** peuvent être soulignés : le flot régulier des vocations conduit à environ 200 premières professions par an. La plupart des congrégations qui accueillent ont actuellement leur noviciat sur place<sup>2</sup> ; mis à part les monastères, chacune de ces congrégations a un seul noviciat, commun aux différents pays d'Afrique occidentale où elle est implantée. La variété des charismes proposés offre un meilleur choix et plus de liberté aux candidats. Ces éléments manifestent la richesse et le dynamisme.

Mais, comme pour toute vie, cette floraison de la vie religieuse est contrastée et comporte des **ambiguïtés**.

– De nombreux jeunes choisissent la vie religieuse pour suivre Jésus. Mais on ne peut faire abstraction *d'autres motifs*, moins conscients. Dans l'Afrique actuelle, vers quoi, vers qui peut se tourner un jeune qui veut « se donner » ? Il y a parfois un mélange de don gratuit et de désir de promotion (par exemple, des jeunes se sentent frustrés si on ne les envoie pas aux études...), dans lequel le Saint-Esprit fait son chemin, mais où les formateurs et ceux qui doivent discerner sont parfois bien embarrassés ! La multiplicité des charismes offerts entraîne aussi parfois de la confusion et quelque concurrence.

– Les congrégations font de gros efforts : il n'est pas aisé de mettre en place des *filières de formation complètes*, avec le personnel qualifié. D'où un risque de dispersion des compétences et des ressources, et la difficulté d'avoir pour les jeunes une formation en profondeur sur plusieurs années.

– *Les méthodes et les critères* de recrutement et de première formation diffèrent d'une congrégation à l'autre. *L'aspirat* n'existe pas pour toutes les congrégations. *Le postulat* peut être une entité à part ou vécu en communauté apostolique. *Le noviciat* est partout structuré comme noviciat, avec au moins l'année canonique, mais parfois en commun avec le postulat, ou le juniorat, ou avec une équipe formatrice dont certains membres ont d'autres engagements. *Le juniorat*, après le noviciat, est rarement organisé à part, sauf pour les jeunes profès/professes aux études scolaires.

Richesse, vitalité, ambiguïté : la vie religieuse est à l'image d'une Afrique en mutation extrêmement rapide. En fait, elle est au carrefour d'un héritage ancien : *le patrimoine de toute l'Eglise* quant à la vie consacrée, patrimoine heureusement redéfini clairement lors du Concile Vatican II, et *celui d'une société* qui cherche ses marques et ses valeurs sûres. Chacun (indivi-

1/ Cet article se situe délibérément dans cette région que nous connaissons mieux, mais des choses semblables doivent pouvoir être dites dans d'autres parties de l'Afrique.

2/ Une centaine en 1988, quelques dizaines de plus probablement en 1992.

du, congrégations) essaie de faire face. Mais le réalisme et l'urgence des situations mènent souvent l'évolution et les décisions. Disons que la mutation de la société civile est telle et la vitalité de la vie religieuse si forte que tout le monde a été pris par surprise. On n'avait pas, on n'a toujours pas les moyens d'encadrer ce qui naît.

### la mise en route d'un projet de formation

**Décisions.** La mise en route est venue du sommet : de la « Rencontre de Collaboration Africaine »<sup>3</sup>. A la suite d'une enquête sur tout le continent (1987), la Rencontre de Collaboration Africaine a souhaité en 1988, *qu'une école pour maîtres des novices soit mise en place pour l'Afrique occidentale*. Il apparaissait clairement en effet que l'effort devait être porté en priorité sur le noviciat (et donc sur la formation des responsables de noviciat) comme pièce maîtresse de toute formation en vie religieuse.

L'auteur de ces lignes fut désigné pour ce projet. Durant l'année 1989, une enquête menée avec l'accord des évêques de la CERAO<sup>4</sup> dégagait les orientations possibles et provoqua chez tous un désir d'aller de l'avant. Fin novembre 1989, à Lomé, la Commission Episcopale chargée des Religieux et Religieuses dans la CERAO encouragea fermement le projet et demanda qu'un comité de religieux prennent les choses en main. En janvier 1990, les Présidents et Présidentes des Unions Nationales de Supérieur(e)s Majeur(e)s décidèrent qu'une première formation pour responsables de noviciat en trois mois aurait lieu le plus rapidement possible.

**Problèmes.** Arrêtons-nous un instant pour voir les problèmes tels qu'ils se posaient à cette époque. Le premier était un *problème théologique* : comment former ensemble des personnes de spiritualités, de charismes différents ? Il fallait être ancré à la racine même de l'Évangile et en même temps rester très proches des réalités vécues dans les congrégations pour ne pas réduire la formation à un tronc commun minimal. On a donc cherché dans la diversité une source d'enrichissement mutuel qui renvoyait au charisme évangélique commun à toute vie religieuse. Et l'expérience nous a montré que c'était

3/ Organe de type « *Mutuae relationes* » réunissant régulièrement 6 religieux dont 5 supérieurs généraux mandatés par l'Union des Supérieurs majeurs et l'Union internationale des Supérieures générales à Rome et les

9 évêques du bureau du Symposium des Conférences épiscopales d'Afrique et de Madagascar.

4/ Conférence Episcopale Régionale d'Afrique de l'Ouest.

la bonne voie : ne pas nier les différences (de races, d'expériences, de niveaux de formation, de spiritualités, etc.) mais les assumer et les partager.

*Le problème juridique* a été vite résolu : en attendant que l'Union prenne naissance<sup>5</sup>, un Comité directeur fut créé et resta en dialogue constant avec l'équipe chargée de la réalisation du stage pour trancher entre les diverses options possibles.

*Le problème du personnel* était plus délicat. La conception du stage demandait de faire appel à deux types de formateurs : des permanents et des intervenants. L'idéal était de trouver les formateurs sur place, mais les personnes qualifiées sont aussi celles dont les congrégations ont le plus de peine à se séparer. Le Saint-Esprit aidant pour faire cadrer les calendriers, la participation d'intervenants ponctuels (pour quelques jours) ne posa pas de problèmes majeurs. Pour le personnel permanent, il convient de remarquer l'engagement des congrégations qui ont donné un de leurs membres pour la durée du stage et de la préparation<sup>6</sup>.

*Le problème financier* existait : même si on ne voulait pas construire, le coût d'une telle opération dépassait les possibilités des organisateurs. Deux sources furent prospectées : une caisse de solidarité entre les congrégations, et l'appel aux organismes européens. Les stages de trois mois se feront au Centre spirituel Dii A. Diban, du diocèse de Dédougou (Burkina-Faso), au village de Mundasso. De là est venu le nom donné à ces stages : *Mundasso 1*, puis *Mundasso 2*.

La mise en place du programme a été réalisée par l'équipe des quatre animateurs permanents en 1990. La formation Mater Christi déborde maintenant les seuls stages pour responsables de noviciat<sup>7</sup>. Les supérieurs de l'URCAO ont demandé d'organiser entre ces stages **des sessions courtes** (une semaine) dans les différents pays : c'est ainsi qu'en 1991 et 1992, 12 sessions ont été données à environ 400 jeunes profès et professes, et qu'en 1993, s'ajoutera un cycle pour **responsables de communautés** accueillant des jeunes religieux.

5/ Ce sera l'URCAO : Union Régionale des Conférences de Supérieurs majeurs d'Afrique de l'Ouest, reconnue par Rome en 1991.

6/ En 1992, il y a deux prêtres européens et deux religieuses africaines pour le 2<sup>e</sup> stage.

7/ Actuellement, *Mundasso 2* du 27 octobre 1992 au 3 février 1993.

## **l'esprit d'une pédagogie**

Le contenu et la pédagogie de ces différentes formations relèvent d'un esprit commun, mis au point spécialement pour les stages de responsables de noviciat. Le premier souci est de serrer au plus près le **vécu** de la vie religieuse en Afrique occidentale. Il faut tenir à la fois ce qui vient de la théologie commune après Vatican II (la vie religieuse comme communion, les vœux comme structure où vivre l'appel du Christ, etc.) et ce qui relève des réalités concrètes de l'Afrique : comment exprimer évangéliquement la communion dans tel contexte culturel ? Comment les vœux peuvent-ils être signes du Royaume pour nos contemporains ?

Il y a ensuite la certitude que le premier formateur en vie chrétienne et en vie religieuse, c'est le **Saint-Esprit** lui-même. Cela vaut pour le maître des novices envers ses novices, pour les animateurs des stages envers les responsables de noviciat en stage, pour les animateurs des sessions envers les jeunes profès : la pédagogie ne consiste pas à enseigner des vérités toutes faites, mais elle est conçue comme un service permettant à l'Esprit et à la personne en formation de se rencontrer et d'approfondir leurs relations. Dans cette perspective, le formateur est celui qui permet cette *prise de recul* par la personne en formation : qu'elle prenne conscience de ce qui fait sa vie (humaine, religieuse, spirituelle...) et qu'elle puisse la relire à la lumière de l'Esprit.

Ceci permet de former ensemble des personnes de niveaux scolaires très différents. Les Maîtres des novices ne sont pas forcément des érudits, mais ils sont porteurs d'une expérience. Et de même pour les jeunes profès et professes : ce qui est vécu, même dans une seule première année de juniorat, marque pour longtemps, et il faut l'assimiler ! Quelles que soient les personnes en formation, cette perspective demande qu'on fasse appel à une *pédagogie d'adulte* : appel à l'activité des participants, intériorisation, partage... Mais cette pédagogie prend des tonalités diverses selon les personnes à qui elle s'adresse : responsables de noviciat ou jeunes profès/professes.

### **la formation des responsables de noviciat**

Nous partons du principe que les stagiaires sont déjà bien ancrés dans la vie religieuse et ont quelque expérience du noviciat. La pédagogie peut donc faire appel à leur *expérience*. Mais le stage se déroulant sur une certaine durée, on fait appel aussi à *ce qui est vécu dans le stage*. Par ailleurs, nous considérons le maître des novices comme une personne *à l'aise dans sa suite de*

*Jésus*, dans sa vie spirituelle, dans son charisme d'Institut... Le stage veut lui donner l'occasion de raviver ce don reçu. C'est aussi une personne *capable de transmettre cette expérience* à un jeune frère... Le stage veut lui donner les connaissances et les techniques qui peuvent l'aider dans cette transmission.

La formation suit donc **deux axes** :

– *Pour revivre l'expérience personnelle*, pour y « raviver le don reçu », on s'appuie sur la vie de communauté, la vie liturgique, la présence de l'équipe d'animation. La diversité des charismes et des spiritualités est elle-même exploitée pour que chacun se situe mieux dans son propre sillon. La vie commune est basée sur l'Évangile à travers un petit texte que nous avons formulé : les « fondements de la vie commune ». Le suivi du stage est assuré par l'équipe de quatre personnes : deux prêtres et deux religieuses.

– *Pour la transmission de connaissances et d'expériences*, nous faisons appel à des « intervenants » externes. Chacun vient pour quelques jours. Voici les titres des principales interventions : la vie religieuse dans le Peuple de Dieu ; un Dieu qui appelle, un homme qui répond (apports bibliques et utilisation de la bible au noviciat) ; la croissance humaine et psychologique (éléments d'anthropologie) ; la croissance spirituelle (éléments de théologie spirituelle) ; l'accompagnement au noviciat : enjeux et terrains (signe pour notre monde) ; la vie religieuse (éléments de théologie) ; la vie au noviciat (pistes pour une pratique concrète). De plus, une retraite est proposée sur le thème : « *vie religieuse, suite de Jésus* ».

Nous sommes bien là au cœur d'une formation de formateurs : si ces stages rencontrent un véritable assentiment de la part de ceux qui les suivent, c'est qu'ils leur permettent de *prendre du recul* par rapport à leur pratique antérieure et de *se tracer des lignes* de conduite au moment de prendre (ou de reprendre) en charge le noviciat.

### **les sessions pour jeunes profès/jeunes professes**

La question est un peu différente pour les sessions jeunes profès/jeunes professes. Les jeunes ont une certaine connaissance de la vie religieuse : le noviciat leur a donné quelques principes solides. Mais voilà qu'après 2, 3 ans en communauté, ils s'aperçoivent que la réalité n'est pas exactement ce qu'ils avaient imaginé. Les sessions visent donc à leur faire prendre conscience de ce qu'ils portent en eux, comme idéal, comme illusion... En l'exprimant, ils le relativisent déjà. Le rôle des animateurs est alors de donner

des éléments permettant de *situer chaque chose à sa vraie place* et de permettre aux jeunes de repartir avec un dynamisme nouveau et plus réaliste. Ici encore, *la pédagogie est intégrale*. Aussi ces sessions doivent être vécues en internat.

Ces sessions peuvent paraître comme une simple formation religieuse. En fait, elles sont conçues aussi comme *formation de formateurs*. Le personnel « Mater Christi » pouvant assurer ces sessions est fort réduit entre les stages « Mundasso ». De plus, il ne connaît pas toutes les situations ecclésiales et religieuses des pays où il est appelé à intervenir. Aussi, ces sessions sont *suivies et coanimées par des aînés* désignés par la Conférence des Supérieurs Majeurs de l'endroit. Après avoir suivi en coanimateurs ces sessions, les aînés pourront animer à leur tour ces sessions une autre année ou dans un autre lieu. Des livrets leur facilitent la tâche.

### **où allons-nous ?**

La simple description que nous venons de faire montre que nous sommes à un début et que, dans l'immédiat, les voies ouvertes doivent être prolongées. *Pour les responsables de noviciat*, Mundasso 2 et un jour Mundasso 3, peut-être. *Pour les jeunes religieux*, après la première session « Vie religieuse, chemin de communion », il en est prévu une deuxième, « Communion, consécration et cœurs », et une troisième, « Communion et apostolat ». Les sessions *pour responsables de communautés* sont prévues sur un cycle de deux ans. Ce programme doit être rendu possible par la formation d'aînés co-animateurs relayant et démultipliant chacune de ces sessions...

A long terme, bien d'autres demandes peuvent être formulées : formation plus longue et plus complète pour responsables de noviciat, formation à d'autres niveaux de la vie religieuse, formation de formateurs pour ces autres formations, réflexion sur la vie religieuse en Afrique de l'Ouest, mise au point de techniques utilisables en vie religieuse.

Si Mater Christi tient à répondre dans la mesure du possible aux besoins qui sont inventoriés, il n'est pas question de tout faire. La diversité en vie religieuse est une richesse commune, et il ne faudrait pas que les congrégations, les groupes de congrégations, les différentes spiritualités, s'en remettent à une seule filière, au risque d'uniformiser la formation. C'est d'ailleurs bien dans cet esprit de diversité que les choses fonctionnent en ce moment.



Maintenant que l'expérience est lancée, ce qui permettra de la continuer est essentiellement la mise en place d'une équipe. Le minimum était là depuis le début : une personne détachée à plein temps pour le projet. Mais c'est fragile. Ce qui fait l'équilibre des stages, c'est la vie de l'équipe d'animation. Une telle équipe, reflétant déjà en son sein la diversité et la communion de la vie religieuse en Afrique de l'Ouest, est seule garante de la continuité de l'œuvre entreprise. Quelles que soient les modalités de la permanence, du plein-temps ou du mi-temps des personnes, c'est vers ce type d'équipe que veulent s'acheminer les Supérieurs de l'URCAO.

### **en conclusion**

Il est intéressant de noter **l'évolution du projet** :

- parti d'une décision de la Rencontre de Collaboration Africaine, *créer une école de Maîtres des novices*, le projet a abouti à la création d'une Union de Supérieurs Majeurs (URCAO) ;
- cette « école » pour maîtres des novices n'a ni lieu, ni personnel fixe : c'est en réalité un stage d'un peu plus de trois mois, pour lequel une équipe d'animation se réunit d'abord pour un mois de préparation en vie commune, puis pendant le stage lui-même ;
- la prise de conscience faite à propos de cette formation a poussé à répondre à d'autres besoins : jeunes profès, responsables de communauté... et on ne sait ce que réserve l'avenir. Si bien que l'« école » est devenue en réalité une filière à formulation souple, un projet à géométrie variable.

Cette **souplesse** devrait être une caractéristique de Mater Christi et de toute formation : l'Afrique est en mutation. Il faut rester à son écoute et répondre aux besoins ressentis au fur et à mesure qu'ils se présentent.

*Jean Cauvin m.afr.*

*B.P. 35 Dédougou  
Burkina-Faso*

# LA FORMATION CONTINUE DANS UN INSTITUT MISSIONNAIRE

*par Etienne Renaud*

*Ingénieur de Polytechnique, Etienne Renaud est membre de la Société des Missionnaires d'Afrique. Après des études d'arabe à Rome et à Damas, il a travaillé en Tunisie et au Yémen, partageant son activité entre travail professionnel et ministère pastoral. Supérieur Général de sa Société de 1986 à 1992, il est actuellement en Tunisie, directeur de l'IBLA, bibliothèque au service des chercheurs de ce pays.*

*Les Instituts missionnaires répondent de multiples façons aux besoins de formation continue de leurs membres. E. Renaud, convaincu que « la formation permanente fait partie intégrante du pèlerinage de la vie », décrit et évalue ce qui est vécu dans sa Société.*

---

## **une prise de conscience**

Les visites effectuées par le Conseil général à toutes nos communautés à travers l'Afrique et dans nos pays d'origine nous ont fait progressivement prendre conscience de *l'importance capitale de la formation continue*. Cette prise de conscience est basée sur plusieurs raisons.

Tout d'abord une constatation : *l'Afrique évolue profondément* et connaît actuellement des remises en question radicales avec parfois des soubresauts dramatiques. Dans cette Afrique en pleine mutation, notre rôle comme Société missionnaire a, lui aussi, considérablement changé. Longtemps, les missionnaires ont été les patrons, c'est maintenant l'Eglise locale qui est la première responsable de la Mission. Nous devons travailler dans le cadre d'un *partenariat* qui fasse droit à la fois à la responsabilité de la hiérarchie locale et à notre spécificité missionnaire. Cela implique un changement radical de notre mentalité.

Plus généralement, c'est *la conception même de la mission* qui a évolué. Elle devient plus diversifiée dans ses formes, ce qui requiert une grande capacité d'adaptation

et d'imagination. Les connaissances acquises au cours des années de formation initiale demandent une mise à jour constante sous peine de disqualification.

Il y a aussi *la nouvelle physionomie de notre Société* qui désormais accueille des Africains – ils constituent d'ores et déjà les deux tiers de notre recrutement actuel – et des membres venant d'Amérique latine et d'Asie. Cette nouvelle donne nous invite à un renouvellement profond de mentalité et à un retour au charisme fondateur pour aider ces jeunes d'horizons nouveaux à entrer dans notre famille missionnaire.

Il faut aussi, de façon plus générale, mentionner *le climat de sécularisme* qui tend à s'établir un peu partout dans le monde, et pas seulement en Occident. Un tel climat n'apporte pas de réel soutien aux attitudes évangéliques, bien au contraire, il a tendance à miner de façon systématique et subtile beaucoup de nos convictions personnelles. Pour ne pas nous affadir, nous devons entretenir un contact permanent avec les sources profondes de notre foi.

A toutes ces raisons conjoncturelles s'ajoutent bien sûr celles qui sont inhérentes à toute vie humaine dans *les étapes de sa croissance*, avec parfois des crises psychologiques et spirituelles qui peuvent aller jusqu'à requérir une aide spécialisée.

Toutes ces raisons nous ont amenés, au niveau du Conseil général, à regarder de plus près la question de la formation continue prise de façon globale et à chercher à orienter la Société vers une politique plus systématique.

### **ce qui se fait déjà**

Nous ne partons pas de zéro. Des programmes de formation continue existent déjà au sein de notre Société. Le plus important est celui que nous organisons à Jérusalem : une retraite de trente jours selon les Exercices, précédée par une session biblique de deux mois avec des visites sur le terrain. Nous proposons également une session de pastorale chaque année à Rome au début de l'été. L'Institut Pontifical d'Etudes Arabes et Islamiques (PISAI) dont nous avons la charge, organise aussi des sessions d'islamologie ouvertes à tous. Sur place, les régionaux organisent, eux aussi, des programmes ponctuels selon les besoins locaux. Il s'agit en général de petites sessions de quelques jours : analyse sociale, PRH, accompagnement spirituel... Les thèmes en sont variés. Enfin un certain nombre de confrères font déjà des années sabbatiques ou des programmes de recyclage à la carte.

### **les faiblesses du système**

Mais force est de constater que toutes ces possibilités offertes ne répondent que bien partiellement au problème. Il ne suffit pas d'offrir des possibilités, il faut qu'elles

soient utilisées. Il est très facile de se laisser prendre par les besoins du travail et de ne pas savoir se libérer, ne serait-ce que pour quelques jours. La « fièvre du travail » est une maladie chez les missionnaires d'Afrique. On se laisse submerger par les besoins immédiats alors qu'il serait autrement important de repenser les schèmes pastoraux et de faire preuve de créativité. Le plus urgent n'est pas toujours le plus important. Rares sont ceux qui prennent suffisamment de temps pour la lecture ou pour analyser les situations en profondeur dans une réflexion commune.

Autre point très important : la participation aux sessions relève de *l'initiative de chacun*. C'est tout à fait normal puisque la croissance humaine et spirituelle est essentiellement basée sur des choix libres. Mais on n'est pas toujours conséquent avec soi-même et il arrive que ce sont ceux qui en auraient le plus besoin qui ne profitent pas des facilités offertes. On doit donc en venir à une politique prévoyant pour tous un rythme de formation continue tout au long de la vie missionnaire.

Il faut y ajouter une difficulté spécifique à notre organisation interne. Comme je l'ai déjà mentionné, dans notre Société, on passe d'une province d'origine à une région de travail en Afrique, et cela complique le suivi des besoins de chacun. On ne peut pas parler de politique concertée de formation continue entre les Provinciaux et les Régionaux, d'autant plus qu'ils changent tous les six ans.

Notre politique de formation continue ne fait pas vraiment droit aux *besoins spécifiques des différents groupes d'âges*. La plupart des sessions sont ouvertes à tous, sans référence particulière à l'expérience ou aux besoins spécifiques des participants. Récemment, nous avons organisé une session pour ceux qui arrivent à l'âge du changement d'activité, mais nous n'avons accordé que peu d'attention au groupe des missionnaires plus jeunes. Avec une formation postérieure à Vatican II et une mentalité différente, ils ont des besoins et des attentes qui leur sont propres. Les missionnaires qui arrivent à la quarantaine ont aussi leurs problèmes spécifiques. Dans le monde anglophone on parle de « crise du milieu de la vie » (midlife crisis).

Enfin nous avons assez largement négligé *la dimension communautaire* de la formation continue. La plupart de nos programmes sont offerts à des individus et non pas à des communautés. Lors des évaluations de la session-retraite de Jérusalem, on a souvent dénoncé cette carence et le peu d'impact du ressourcement individuel sur la communauté, sinon indirectement.

Nous nous sommes rendu compte que nos efforts étaient sporadiques et pas assez systématiques. Nous avons comparativement dépensé beaucoup plus de temps et d'énergie pour la formation initiale, oh combien nécessaire, que pour la formation continue. Notre pyramide d'âges devrait pourtant nous inciter à accorder une bien plus grande attention aux générations les plus nombreuses.

La raison est à chercher sans doute dans la conception générale existant dans les instituts et dans le clergé séculier, et qui veut que la formation continue ne soit guère

plus qu'un appendice de la formation initiale. On en parle d'une manière assez vague dans des orientations placées en complément des directoires de formation. Il s'agit pourtant de tout autre chose.

### **mieux cerner les besoins**

Quand on parle de formation permanente, on songe, trop souvent, à l'acquisition de connaissances nouvelles. Cet aspect a son importance mais nous devons en fait aller beaucoup plus loin. Il y va de **notre croissance comme personnes** à travers les différentes étapes de notre itinéraire de vie. Il s'agit d'une démarche globale avec diverses facettes. On peut y voir *trois dimensions personnelles*: la dimension physique, la dimension psychologique et la dimension spirituelle, et aussi *trois dimensions professionnelles* – n'ayons pas peur de ce terme – : notre vision missionnaire, notre savoir-faire missionnaire et notre style de vie.

Il ne s'agit pas de domaines séparés, mais bien des aspects d'une même croissance qui se compénètrent comme les éléments d'un même organisme. On peut parfois être tenté de réduire la formation permanente à un aggiornamento culturel et pratique, reléguant au deuxième rang le renouvellement spirituel. On peut aussi mettre l'accent sur la croissance intérieure personnelle comme si elle n'était pas en lien avec l'engagement pastoral. Mais c'est seulement en développant de façon satisfaisante toutes ces dimensions que nous pourrions être bien dans notre peau et pleinement épanouis dans notre vie missionnaire.

### **définir les responsabilités**

Elles se situent à plusieurs niveaux.

Il est bien évident que nul ne peut remplacer **l'individu lui-même** et sa motivation. Au cours de mon mandat, la lettre que j'ai eu l'occasion d'écrire à ce sujet est presque exclusivement centrée sur *la responsabilité personnelle*. J'y développais entre autres une comparaison entre les crustacés et les vertébrés. Les crustacés fabriquent des caparaces dont ils émigrent au bout d'un certain temps pour en secréter une nouvelle. Les vertébrés, au contraire, parce qu'ils ont un squelette, peuvent vivre une croissance continue. Notre vie spirituelle et intellectuelle, qui devrait être du type le plus évolué, celui des vertébrés, procède souvent à la manière des crustacés avec toutes les discontinuités que cela entraîne.

**La communauté locale** peut aussi jouer un rôle considérable. Le climat communautaire et la qualité des échanges ont une grande importance. Le rythme journalier de la prière en commun, le partage de l'information et des expériences, la réflexion pastorale et les retraites mensuelles peuvent créer une ambiance stimulante. Je crois

beaucoup à cette retraite du mois pour la croissance personnelle et communautaire. Je me souviens d'une conférence de Jean Vannier où il développait le thème de « la communauté, lieu de ma croissance ». Tant de nos communautés ne sont pas porteuses d'épanouissement !

Les **provinciaux et régionaux** ont évidemment un rôle capital, tant pour encourager les initiatives individuelles que pour proposer des occasions de ressourcement. Le suivi de la formation continue doit faire partie des préoccupations des responsables au cours de leurs rencontres avec les personnes et les communautés.

La responsabilité du **Conseil général** est tout aussi évidente. C'est à lui qu'il revient de définir et de promouvoir une politique d'ensemble de formation continue, insistant à temps et à contretemps sur son importance.

Il est également important que ces différentes instances fonctionnent de concert dans un climat de communion entre elles. Dans ce domaine, comme en tant d'autres, il faut promouvoir la **coresponsabilité**, mot-clé pour notre temps.

Au début de son mandat, une équipe générale est affrontée à des problèmes urgents. C'est progressivement qu'elle prend conscience que le plus urgent n'est pas toujours le plus important. Parmi ces choses les plus importantes, il y a la formation continue dont on découvre l'enjeu petit à petit. Pour ce qui nous concerne, nous avons voulu lui donner une place de choix dans la préparation et le déroulement de notre dernier Chapitre général. Le dossier proposé à la réflexion des capitulants, enrichi de l'expérience des Provinces et des Régions, a été adopté comme décision capitulaire.

## **une politique globale**

Il s'agit d'abord de **préciser les responsabilités**. Il y a d'abord le rôle irremplaçable de chacun des intéressés. En vue d'un meilleur suivi, dans chaque province est nommé un responsable de la formation continue de tous les membres originaires de la province. Ceci est nouveau et nécessitera une coordination entre province d'origine et région de travail.

Le document capitulaire définit aussi un **certain nombre d'étapes** qui doivent faire l'objet d'une attention particulière :

- les premières années de la vie missionnaire ;
- après dix ou quinze années de vie missionnaire, une période systématique de renouveau ;
- une session pour tous les membres atteignant le « troisième âge » en vue de les accompagner dans leur changement d'activité missionnaire ;
- entre quarante-cinq et soixante-cinq, tous sont invités à consacrer un temps substantiel (une sorte d'année sabbatique) à un renouvellement personnel.

Enfin, le Chapitre a demandé à la nouvelle Equipe générale de mettre en forme une politique globale de formation continue intégrant tous ces aspects et de nommer un responsable chargé de la politique d'ensemble.

## **conclusion**

Si j'avais à résumer d'un mot le but que nous nous étions proposé et qui, je l'espère, se réalisera, c'est que la formation continue devienne dans notre Société missionnaire quelque chose qui « **entre dans les mœurs** ». Il ne viendrait à l'idée de personne de remettre en question les étapes de la formation initiale, telles que le noviciat ou le stage apostolique. Il faudrait de même que les temps forts de la formation continue soient considérés par tous comme quelque chose qui va de soi et fait partie intégrante du pèlerinage de la vie.

*Etienne Renaud, m. afr.*

*IBLA, 12, rue Jamàa El Haoua  
1008 Tunis, Tunisie*

## EXEMPLES DE FORMATION PERMANENTE

*Des initiatives s'efforcent de répondre aux besoins de formation permanente qui s'expriment en différents endroits. Les témoignages qui suivent en donnent, en bref, quelques exemples.*

---

### UNE EXPÉRIENCE EN AFRIQUE CENTRALE

*Depuis 1981 un « Centre de formation permanente » pour l'Afrique centrale fonctionne à Brazzaville. Animé par une équipe, sous la responsabilité de la Conférence épiscopale, il organise des sessions auxquelles plus de 500 personnes – prêtres diocésains, religieux, religieuses, laïcs engagés – ont participé.*

Un service de formation permanente devait répondre à quelques exigences. Cette formation se devait d'être à la portée de tous, mêlant prêtres séculiers, religieux, religieuses et laïcs engagés, tous diocèses et instituts confondus. Elle serait **une expérience spirituelle** riche, marquée par une dimension de prière. La **doctrine**, au sens de foi réfléchie à partir de l'expérience, occuperait une place de choix, mais en lien avec la recherche pastorale. Ainsi la perspective de l'**agir pastoral** serait présente partout. Enfin, cette formation se ferait dans le cadre d'une **vie fraternelle** dans une communauté, provisoire sans doute, mais dont l'importance serait reconnue. La formation permanente prendrait donc la forme d'un cheminement de



conversion et de renouvellement profond fait communautairement à partir d'un partage d'expériences de vie. La première session d'un mois a eu lieu en 1981.

### **programme des sessions**

A partir des intuitions de base et de la méthodologie du «Service pour un Monde Meilleur», *trois programmes* ont été progressivement mis au point et sont continuellement actualisés et adaptés aux besoins des participants.

Un premier programme s'intitule: «**Etre Eglise pour l'Afrique d'aujourd'hui**». Il s'agit d'une expérience communautaire en internat complet pendant un mois. Le groupe mixte et international de 25 à 30 personnes consacre d'abord une semaine à «*lire les signes des temps*», entendre les défis de l'histoire actuelle et définir les priorités d'une Eglise africaine qui se veut en prise directe sur les réalités du continent. Une deuxième semaine est consacrée à approfondir *le profil de l'Eglise post-conciliaire*: communion dans la coresponsabilité de tous et la participation, séculière et missionnaire, pour le monde en vue du Royaume, tout entière charismatique, structurée par les nombreux ministères qui la servent et lui donnent cohésion. Cette Eglise locale, et donc inculturée, accomplit sa mission en mettant en œuvre une pastorale d'ensemble exprimée dans un projet diocésain. Le reste de la session est consacré à élaborer ce projet, en programmation prospective. Il est centré sur les communautés de base et construit la paroisse comme communion de communautés.

Dans la foulée, un autre programme a été lancé: «**Libération évangélique et promotion humaine**». Il permet à un groupe d'agents pastoraux de faire, avec une certaine rigueur, une analyse de la société et de démonter le système économique-politique et culturel qui aboutit à l'oppression et à la paupérisation des peuples d'Afrique centrale. Il s'agit d'approfondir le principe affirmé par le Symposium des Conférences Episcopales d'Afrique et de Madagascar (SCEAM): «*Notre projet d'évangélisation est un projet d'humanisation, de promotion humaine intégrale*», en resituant «développement, libération et promotion humaine» au cœur de l'évangélisation, en lien étroit avec les autres secteurs pastoraux et en articulation avec les communautés de base. La pédagogie de la conscientisation libératrice est étudiée au cours de ce mois en référence à une lecture contextualisée de l'Exode et des Evangiles.

Enfin, un troisième programme est régulièrement mis en œuvre : « **Conseils évangéliques et discernement** ». Il promeut une démarche de conversion à la suite du Christ au cœur d'un monde régi par l'argent, le sexe et le pouvoir. Comment peut-on vivre en disciples dans la problématique africaine actuelle ? Le groupe est invité à s'initier au discernement personnel, communautaire et en institution, de ce qui est le mieux pour accomplir le projet de Dieu. Une recherche très poussée d'inculturation de la « suite de Jésus Christ » est mise en œuvre.

### **perspectives d'avenir**

L'équipe qui porte ce projet est jusqu'ici composée d'un prêtre et d'une religieuse missionnaires résidant à Brazzaville. Elle est en train de s'élargir par la participation de prêtres dont un diocésain congolais.

Autre constatation qui semble engager l'avenir. La formation permanente, telle que nous venons de la décrire, apparaît de plus en plus en relation avec l'effort de renouveau accompli dans certains diocèses. L'équipe qui anime les mois se déplace dans ces diocèses pour aider à l'élaboration d'un projet pastoral commun, et les agents pastoraux de ces diocèses viennent à Brazzaville pour approfondir leur engagement et leurs compétences. Ce *compagnonnage des équipes* assure une formation permanente très proche des réalités des diocèses et situe l'élan nouveau qu'elle veut donner au cœur des engagements pastoraux quotidiens.

En conclusion, ce qui semble caractériser le mieux cette expérience est *la recherche de globalité* : les programmes sont complémentaires et très cohérents, s'épaulant les uns les autres. A l'intérieur des sessions, les dimensions personnelles et communautaires et les perspectives spirituelles, théologiques et pastorales s'imbriquent profondément.

Autre élément capital : la cohérence des sessions d'un mois avec celles de neuf jours qui leur sont complémentaires et sont réalisées *là-même où vivent* ceux et celles qui participent aux premières. Ceci n'est évidemment vrai que pour une partie des participants, ceux et celles qui appartiennent à des diocèses et des instituts pour lesquels la formation permanente est devenue une **dimension normale de la vie**.

*Marie Suzel Gérard, sjc*  
*Pierre Lefebvre, cism*

*B.P. 2496*  
*Brazzaville, Congo*

## INSTITUT CATHOLIQUE DE L'AFRIQUE DE L'OUEST (ICAO)

L'ICAO se définit comme un « *centre d'enseignement et de recherche sur foi chrétienne et réalités africaines* ». « *Il se propose d'atteindre... à une compréhension et à une formulation africaine de la Bonne Nouvelle... de former des prêtres, religieux, religieuses et laïcs à une connaissance approfondie de la Théologie en référence aux cultures africaines.* » Tout étudiant inscrit à l'ICAO, à plus forte raison celui qui vient pour la « formation permanente », sait qu'il entre dans un centre de recherche dont l'orientation principale est **l'inculturation**. La recherche théologique qui s'y poursuit « *est en vue d'incarner et d'approfondir le message théologique en terre africaine* ». L'étudiant, ou le recyclant, sera appelé à regarder sa propre culture d'une façon critique, pour la confronter au message évangélique.

*La confrontation avec soi-même et avec les autres* commence par le côtoiement des personnes avec lesquelles le recyclant partage sa vie et sa recherche. Il fait en effet partie d'une communauté au sens large, plusieurs fois diversifiée. Prêtres, religieux, religieuses, laïcs hommes et femmes, mariés ou célibataires se côtoient à longueur de journée, en classe, comme dans la détente, la recherche et la prière. Tous ces gens viennent de pays d'Afrique différents ou de groupes ethniques différents d'un même pays.

Les étudiants en formation permanente suivent un **programme** d'étude personnalisé dont les modalités ont été préalablement définies cas par cas. Ils ont un tuteur sous la conduite duquel est établi un contrat de travail.

– Si le candidat est *prêtre*, ou s'il a déjà acquis une *solide formation théologique*, il peut suivre les cours dispensés à la faculté de théologie: bible, dogme, morale, pastorale... Pour le choix des cours, il est guidé par un professeur spécialement en charge de la « formation permanente ». Quelle que soit la section choisie, il devra participer à des cours communs à toutes les sections, ceux qui permettent une ouverture sur l'orientation générale de l'Institut: l'inculturation.

– Si le candidat *n'a jamais suivi d'études théologiques* proprement dites mais dispose d'une formation religieuse de base relativement solide, il peut s'orienter vers « l'Ecole normale des catéchistes » (ENC). Ce département très important se définit par sa finalité qui est de donner à des religieux, religieuses et laïcs une formation catéchétique adaptée aux réalités africaines.

**L'Institut Supérieur de Pastorale.** Depuis longtemps un « Institut Supérieur de Pastorale » avait été prévu. Son ouverture, en octobre 1993, élargira l'éventail propre à la « formation permanente ». Cet institut accueillera en effet « *les prêtres, africains ou non, qui après plusieurs années de ministère, veulent marquer une étape opportune pour réfléchir sur l'agir pastoral et les conditions d'une meilleure adaptation aux réalités de l'Eglise d'Afrique... L'ISP est également ouvert à tous ceux qui, religieux ou laïcs, ont une préparation théologique suffisante pour bénéficier de la formation spécifique qui y est dispensée* ». Dans ses grandes lignes le programme se répartit en trois axes : une réflexion critique sur le vécu pastoral, une formation doctrinale et une maturation humaine et pastorale.

**Le cycle de formation pour laïcs.** En novembre 1992 s'est ouvert à l'ICAO un cycle de formation pour laïcs. Le programme envisagé, sauf adaptation en cours de route, s'étend sur **quatre ans en deux étapes**, une étape de trois ans et une étape d'une année. La *première année* sera en fait une année d'initiation aux grandes disciplines de la théologie : bible, dogme, histoire de l'Eglise, liturgie, pastorale, morale, droit canon, sciences sociales, anthropologie... *Les deuxième et troisième années* consisteront en une reprise et un approfondissement de points principaux relatifs à la Parole de Dieu et à la Doctrine chrétienne, entrevus en première année. Mais en troisième année, on insistera davantage sur les « réalités africaines ». La deuxième étape, ou *quatrième année*, sera organisée principalement en séminaires et travaux de recherche, tandis qu'un important travail écrit personnel sera demandé à chacun. Les cours ont lieu le soir, tous les mercredis. « *A la fin des quatre années, l'Institut délivre le Certificat de Formation Théologique pour laïcs, si l'étudiant a rempli toutes les conditions.* »

Jean-Marie Guillaume, sma

ICAO, B.P. 22, Abidjan 08,  
Côte-d'Ivoire

## UN CHEMIN DE CONVERSION: EMMAÛS

*Sœur Madeleine Kayser, fmm, présente ici une brève méditation-réflexion sur une expérience internationale de formation permanente.*

Depuis plus de dix ans, la session « Emmaüs » réunit pendant vingt semaines une quarantaine de Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie de tous âges et de toutes nationalités. Emmaüs s'est révélé un instrument merveilleux au service de la *croissance spirituelle* de chacune des participantes, en même temps qu'une *découverte des valeurs* de l'autre. L'objectif est un « chemin de conversion » soutenu par l'évangile des disciples d'Emmaüs (Lc 24,13-35).

### un chemin de conversion

*Il leur dit: « Quels sont ces propos que vous échangeiez en chemin ? »* La **première étape** consiste à se laisser rejoindre par le Christ ressuscité et à partager avec lui notre vie, nos déceptions, nos craintes, nos difficultés, mais aussi notre espérance. Dans le quotidien de notre vie missionnaire, nous sommes souvent immergées dans une succession de services à assumer, d'actions à mener, de responsabilités à exercer, de multiples relations à entretenir. Des événements surviennent, des questions naissent, des prises de conscience se font jour, mais tout cela est vite recouvert par la multiplicité, la nécessité, parfois la banalité. Emmaüs permet cet arrêt, avec le Seigneur, avec d'autres sœurs, pour parler de ce qui nous habite. Car la parole dite favorise la prise de conscience en suscitant la sortie de soi, qui est aussi sortie du vague et du confus.

*« Commenant par Moïse et tous les prophètes, Il leur expliqua dans toutes les Ecritures ce qui Le concernait. »* Notre **deuxième étape**, c'est la fréquentation régulière de la Parole de Dieu sans laquelle aucune relecture de la vie n'est possible. Dans cette étape d'études, de découvertes, de confirmation de la place de la Parole dans nos vies, nous apprenons à lire notre propre histoire qui est une « histoire sainte », et nous y découvrons Dieu vivant, créateur, libérateur, sauveur. Notre adhésion à la personne du Christ Ressuscité nous fait ressaisir l'importance et l'urgence de développer en nous les trois valeurs fondamentales de toute vie chrétienne et à plus forte raison de toute vie missionnaire: la foi, l'espérance et l'amour.

*« Reste avec nous... et il rentra pour rester avec eux. »* Avec la **troisième étape**, la prise de conscience de la place du Christ dans la vie de chacune « rajeunit » les participantes. Car même si nous avons été immergées dans une suc-

cession de services à assumer, poussées par les nécessités et aussi les manières de voir et de vivre la mission avant Vatican II, au fond de nos cœurs restait cette nostalgie d'appartenir entièrement au Christ. Les bouleversements extérieurs et intérieurs ont ravivé en chacune le désir profond de trouver les moyens d'être fidèles à nos racines, à notre « moi » profond saisi par le Christ, d'être tout entières enracinées dans le charisme, dans l'amour. En toute sincérité, je puis affirmer que pour bien des religieuses missionnaires, les changements souvent imposés de l'extérieur ont été occasion de renouvellement et de croissance spirituelle; ils ont permis de découvrir les valeurs qui nous unissent au-delà de nos différences, et les valeurs culturelles si riches à développer dans chaque pays.

*« Alors leurs yeux furent ouverts, et ils Le reconnurent » ... « ils se dirent l'un à l'autre, notre cœur ne brûlait-il pas en nous ? »* L'Esprit nous apprend à entrer dans la prière avec toute notre histoire. L'Eucharistie est au cœur de toute vie spirituelle. Par elle, c'est la Pâque du Christ, mystère de mort et de résurrection, qui envahit notre être. On se donne et on se reçoit chaque jour et à chaque moment. Nous découvrons tout au long de cette étape que Dieu exerce en nous sa puissance de résurrection.

### découverte des valeurs de l'autre

Le Chapitre Général de 1984 nous demandait *« d'enraciner le charisme dans les différentes cultures »*, et en même temps, d'accepter et d'assumer *« la diversité dans l'Institut comme une conséquence de l'inculturation, et de la vivre de façon telle qu'elle fortifie notre unité »*.

Au cours de la session, grâce à la diversité des groupes, nous avons découvert nos *différences*, surtout dans les styles de vie, les formes de prière, la compréhension de la mission. Nous avons réalisé que les urgences missionnaires varient selon les *contextes*: dialogue interreligieux, option préférentielle pour les pauvres, inculturation, témoignage de présence silencieuse, annonce explicite. Nous avons aussi pris conscience de l'urgence de réfléchir pour *« réaliser, nuancer et affiner dans chaque contexte culturel notre vie consacrée par les vœux, et notre conception de la vie fraternelle »*. A partir de cette réflexion sur nos différences, plus souvent situées dans le quotidien, nous avons aussi ressenti le besoin de nous redire ce qui nous permettrait de vivre cette diversité dans une grande unité.

*Madeleine Kayser, fmm*

*Gambach 8, 1700 Fribourg, Suisse*

## RÉFLEXION SUR SAINT-DOMINGUE

*par Pablo Richard*

*Pablo Richard, prêtre chilien, a une formation universitaire diversifiée: théologie au Chili, écriture sainte à Rome, sociologie à Paris (Sorbonne). Il est actuellement professeur de théologie à l'Université du Costa Rica. Il a écrit de nombreux livres, notamment sur la théologie de la libération.*

*Dans un long article de 19 pages P. Richard propose « une interprétation de la IV<sup>e</sup> Conférence générale de l'Episcopat latino-américain réunie à Saint-Domingue du 12 au 28 octobre 1992 ». Nous publions ici quelques passages essentiels de cette réflexion. Ils nous permettront de mieux comprendre les enjeux et les résultats de cette Conférence, si importante non seulement pour l'Amérique latine mais pour toute l'Eglise.*

---

L'année 1992 et la Conférence de Saint-Domingue ont été un « Kairos », une chance historique, une offre de grâce et de conversion pour l'Eglise latino-américaine. Pour évaluer ce Kairos nous commencerons simplement par énumérer les défis que doit relever l'Eglise. — La pauvreté, la misère et l'exclusion de la majorité, la crise économique et sociale: corruption et trafic de la drogue, autoritarisme et machisme, destruction de l'environnement. — Les sectes, l'abandon spirituel du peuple et la manipulation de la religion populaire. — La modernité, avec l'évangélisation des grandes villes et de la nouvelle culture. — L'évangélisation de la société avec ses différentes cultures (indigène, afro-américaine, populaires) et ses nouveaux sujets (Indiens, Noirs, femmes, jeunes). — La réforme interne de l'Eglise à travers de nouveaux modèles, les communautés de base, les ministères, la théologie, l'œcuménisme.

Globalement on peut dire qu'à Saint-Domingue l'Eglise répond positivement au Kairos que Dieu lui offre, et j'espère qu'elle continuera à cheminer dans la ligne de Medellin et de Puebla, en affirmant son identité et sa conscience d'elle-même.

## I. LES «CONCLUSIONS»

Le document final de Saint-Domingue, les « Conclusions », doit être encore approuvé par Rome. Il montre bien les tendances et les thèmes. Il se compose de trois parties: 1 – Jésus Christ, l'Évangile du Père (1-21); 2 – Jésus Christ, Évangéliste vivant dans son Église (22-286); 3 – Jésus Christ, Vie et Espérance de l'Amérique latine. Lignes pastorales prioritaires (287-303)<sup>1</sup>.

**1. Fondement théologique central: le visage souffrant du Christ et l'option préférentielle pour les pauvres.** Ce passage (178-181) constitue le centre des Conclusions. Il en est le noyau le plus profond, le plus significatif, et il peut servir de référence principale pour interpréter l'ensemble.

*Évangéliser, c'est faire ce que Jésus Christ a fait quand, à la synagogue, il a montré qu'il était venu évangéliser les pauvres (cf. Lc 4,18-19). « De riche qu'il était, il s'est fait pauvre pour nous enrichir de sa pauvreté » (2 Co 8,9). Il nous met au défi de donner un témoignage authentique de pauvreté évangélique dans notre style de vie et dans nos structures ecclésiales comme lui-même l'a donné (178a).*

*Tel est le fondement qui nous engage dans une option évangélique et préférentielle pour les pauvres, option ferme et irrévocable, mais qui n'est pas exclusive et qui n'exclut personne, option si solennellement affirmée dans les conférences de Medellin et de Puebla... (178b).*

*Découvrir dans les visages souffrants des pauvres le visage du Seigneur (Mt 25,31-46) est quelque chose qui provoque tous les chrétiens à une profonde conversion personnelle et ecclésiale... (178c).*

1/ NDLR: Après avoir analysé les textes les plus significatifs des « Conclusions », P. Richard les regroupe sous cinq titres. Nous

résumons cette partie en mettant en italique les textes de la Conférence.



De cette rencontre avec le Christ souffrant, la Conférence a dégagé des « Lignes pastorales » : – *Assumer avec une volonté renouvelée l'option évangélique et préférentielle pour les pauvres, en suivant l'exemple et les paroles du Seigneur Jésus, avec pleine confiance en Dieu, austérité de vie et partage des biens.* – *Privilégier le service fraternel des plus pauvres parmi les pauvres et aider les institutions qui prennent soin d'eux: invalides, malades, personnes âgées isolées, enfants abandonnés, prisonniers, malades du sida et tous ceux qui ont besoin de la proximité miséricordieuse du bon samaritain.* – *Faire de nos paroisses un espace de solidarité.* – *Soutenir et stimuler les organisations d'économie solidaire par lesquelles nos peuples essaient de répondre aux situations angoissantes de pauvreté.*

**2. Résistance et solidarité face au nouvel ordre international (157-209).** Après avoir vigoureusement rappelé les droits de l'homme, les exigences de l'écologie, du respect de la terre et de l'ordre démocratique, la Conférence met en cause certains aspects du Nouvel Ordre Economique international. *Les enseignements du Saint-Père signalent la nécessité d'actions concrètes des pouvoirs publics pour que l'économie de marché ne se convertisse pas en un absolu auquel on sacrifie tout, en accentuant les inégalités et la marginalisation de la grande majorité. Il ne peut y avoir une économie de marché créative et en même temps socialement juste sans un solide engagement de toute la société et de ses acteurs pour la solidarité, dans un cadre juridique qui assure la valeur de la personne, l'honnêteté, le respect de la vie, la justice distributive et un souci effectif des plus pauvres (195b). Le problème de la dette extérieure n'est pas seulement ni principalement économique mais humain... Lorsque la dette met en cause la survivance des peuples, nous nous interrogeons sur sa validité... (197).*

A partir de ce constat, la Conférence « *encourage la recherche et la mise en œuvre de modèles socio-économiques qui conjuguent la libre initiative, la créativité des personnes et des groupes, la fonction modératrice de l'Etat, sans cesser de porter une attention spéciale aux secteurs les plus nécessaires. Tout ceci doit être orienté vers la réalisation d'une économie de solidarité et de participation, s'exprimant en diverses formes de propriété* » (201b).

**3. Les sujets de l'inculturation de l'Évangile.** *L'Amérique latine et les Caraïbes représentent un continent multi-ethnique et pluriculturel... En ce qui concerne nos frères indigènes et afro-américains, après leur avoir demandé pardon, avec le Pape, « pour les faits marqués par le péché, l'injustice et la violence », nous voulons développer une évangélisation inculturée.*

*Avec nos frères indigènes, nous voulons: – Offrir l’Evangile de Jésus par le témoignage d’une attitude humble, compréhensive et prophétique, mettant en valeur leur parole dans un dialogue respectueux, franc et fraternel, et nous nous efforcerons de connaître leurs propres langues. – Grandir dans la connaissance critique de leurs cultures pour les apprécier à la lumière de l’Evangile. – Promouvoir une inculturation de la liturgie en accueillant avec estime leurs symboles, leurs rites et leurs expressions religieuses. – Accompanyer leur réflexion théologique, en respectant les formulations culturelles qui les aident à rendre compte de leur foi et de leur espérance. – Grandir dans la connaissance de leur vision du monde qui fait de l’ensemble Dieu-humanité-monde une unité imprégnant toutes les relations humaines, spirituelles et transcendantes. – Promouvoir dans les peuples indigènes les valeurs culturelles autochtones à travers une inculturation de l’Eglise pour une meilleure réalisation du Royaume.*

*Avec nos frères afro-américains: Consciente du problème de la marginalisation et du racisme qui pèse sur la population noire, l’Eglise, en sa mission évangélisatrice, veut participer à leurs souffrances et les accompagner dans leurs légitimes aspirations en vue d’une vie plus juste et digne pour tous. – C’est pourquoi l’Eglise en Amérique latine et aux Caraïbes veut soutenir les peuples afro-américains dans la défense de leur identité et dans la reconnaissance de leurs valeurs propres. – De même nous nous engageons à donner une attention spéciale à la cause des communautés afro-américaines dans le domaine pastoral, en favorisant la manifestation des expressions religieuses propres à leurs cultures (248-249).*

**4. Evangélisation dans la ville et le monde moderne (252-262).** *Les lieux privilégiés de la mission doivent être les grandes villes où surgissent les nouvelles formes de culture et de communication... (257).*

**5. Lignes pastorales prioritaires (287-303).** *Nous renouvelons notre intention de poursuivre les orientations pastorales du Concile Vatican II mises en œuvre dans les Conférences épiscopales générales de Medellin et de Puebla en les actualisant dans les lignes pastorales tracées dans l’actuelle Conférence (290). D’où trois orientations principales: 1. «Une nouvelle évangélisation de nos peuples» (293-295). 2. «Une promotion humaine intégrale des peuples latino-américains et caraïbes» (296-297). 3. «Une évangélisation inculturée» (298-301).*

## II. APPORTS DE SAINT-DOMINGUE

Pour mettre en œuvre les Conclusions de la Conférence de Saint-Domingue, deux tâches également importantes nous incombent :

a) Retrouver et affirmer les pratiques ecclésiales de l'Amérique latine et des Caraïbes issues de Vatican II, Medellin et Puebla. Nous pouvons les énumérer rapidement.

- Communautés ecclésiales de base (CEB).
- Lecture communautaire (populaire ou pastorale) de la Bible (Parole et Vie). Nouveaux ministères. Nouvelle structure ministérielle dans l'Eglise.
- Vie religieuse insérée.
- Théologie latino-américaine.
- Spiritualité, témoignage, martyre (le Dieu de la Vie et les idoles de la mort).
- Oœcuménisme (entre chrétiens) et macro-œcuménisme (avec les religions non chrétiennes).
- Evangélisation et éducation populaire. Evangélisation de la religiosité populaire.
- Engagement politique des chrétiens. Eglise et mouvements populaires.

b) Systématiser les apports de la Conférence. Ils sont vastes, significatifs et profonds.

**1. Les nouveaux visages souffrants du Christ (178-179).** « *Nous devons élargir la liste des visages souffrants que nous avons déjà signalés à Puebla.* » Saint-Domingue attire l'attention sur ceux qui souffrent l'extrême misère, l'exclusion, l'humiliation, la violence (Indiens, Noirs, femmes, jeunes, enfants, migrants). « *Les migrants défigurés, déçus, humiliés, terrorisés, angoissés, souffrants, fatigués et vieilliss...* » (178e).

**2. Les nouveaux signes des temps dans le domaine de la Promotion humaine (164-209).** Ici la Conférence se montre très créative. Droits de l'homme, écologie, terre, solidarité, travail, migrations, ordre démocratique, nouvel ordre économique, intégration latino-américaine : tous ces signes, l'Eglise les proclame comme des exigences essentielles de sa mission évangélisatrice. Ils offrent tout un programme de résistance et de solidarité évangélisatrice de l'Eglise dans la société civile. En progrès significatif sur Medellin et Puebla, ces textes passeront peut-être à la postérité comme le meilleur apport de la IV<sup>e</sup> Conférence.

**3. Les nouveaux sujets historiques.** Ce sont les Indiens, les Noirs et les métis, les femmes, les jeunes, les communautés vivantes et les laïcs, les éducateurs et les communicateurs sociaux, avec toute leur capacité et leur force sociale, culturelle, spirituelle, pastorale, ecclésiale et théologique.

**4. Les nouveaux domaines d'évangélisation :** monde moderne, nouvelle culture et grandes villes.

**5. Les nouveaux moyens d'évangélisation :** une action éducative efficace et les nouveaux médias.

**6. Les nouvelles lignes pastorales prioritaires.** En continuité avec Puebla, la Conférence maintient deux options préférentielles: pour les pauvres et pour les jeunes, en les élargissant dans des lignes pastorales prioritaires pour l'évangélisation, la promotion humaine et une évangélisation inculturée.

### **III. APRÈS SAINT-DOMINGUE: CONSCIENCE ET IDENTITÉ NOUVELLES**

Dans le contexte de Saint-Domingue on a signalé comme signe d'espérance la naissance d'une nouvelle alliance entre travail, nature, sexe, culture et génération. Par **travail** on désigne tous les travailleurs de la campagne et de la ville, les journaliers et les sans-emploi, ceux de l'économie informelle et de l'économie alternative ou de solidarité. Dans la **nature** on inclut le cosmos lui-même et tous les mouvements écologiques, populaires et scientifiques. Par **sexe** on entend les femmes et tous les mouvements de libération de la femme contre le patriarcalisme, la machisme et l'autoritarisme. Dans la **culture** on retrouve les mouvements indigènes et afro-américains, les mouvements artistiques et culturels. La **génération** désigne la jeunesse, non seulement comme espérance du lendemain mais comme sujet historique actuel et présent aujourd'hui. De cette alliance est en train de surgir non seulement un mouvement social mais une force, une éthique, une rationalité, une spiritualité nouvelle, qui entrent en contradiction avec un système chaque jour source d'exclusion, destructeur du milieu, patriarcal, raciste et caduc... Par allusion à l'opposition NORD/SUD, ce mouvement est appelé «le sud», car c'est dans le sud que l'humanité et la nature se trouvent fondamentalement opprimées et menacées par les puissances développées du nord de l'Amérique, de l'Europe et de l'Asie.

Dans ce contexte et cette réflexion commencent à naître aussi une nouvelle conscience et une identité ecclésiale qui tiennent leur force et leur caracté-

ristique du «sud». C'est «l'Eglise du sud», une Eglise habitée, construite et animée fondamentalement par les travailleurs, les pauvres, les exclus, les femmes, les Indiens, les Noirs, les métis, les jeunes, le cosmos et la nature elle-même. Une Eglise englobante et œcuménique, réellement universelle, qui n'exclut personne mais qui opte de façon préférentielle pour les exclus. Une Eglise réellement catholique-œcuménique fidèle à la tradition apostolique, mais en même temps une Eglise qui cherche à se réformer et à se reconstruire à partir d'une conscience et d'une identité propres. Les textes les plus créatifs des conclusions finales de Saint-Domingue s'orientent dans ce sens. Le Sud existe. L'Eglise du sud commence à naître.

*Pablo Richard*

*Apdo 389. Sabanilla  
2070 San José. Costa Rica*

# INCARNATION – MISSION – MINISTÈRES *(suite)*

*par Joseph Doré*

*Dans le numéro précédent, Joseph Doré montrait comment la mission de l'Église poursuit et manifeste la mission du Christ incarné et ressuscité, et comment dans l'Église les ministères témoignent de l'initiative du salut de Dieu. Il dégage maintenant les conséquences de cette perspective christologique si éclairante pour la mission respective des laïcs, des religieux et des ministres au cœur du monde.*

---

## III<sup>e</sup> PARTIE. DU TÉMOIGNAGE DANS LE MONDE AUX MINISTÈRES ORDONNÉS DE L'ÉGLISE

Il résulte clairement de ce qui précède que, à la suite du Christ, l'Église, et en elle tous ses membres, sont intéressés au monde, désireux d'œuvrer pour lui, d'ailleurs envoyés pour le faire... Mais s'il en va ainsi – et cela résulte tout aussi clairement de ce qui précède –, c'est premièrement et ultimement pour que progresse dans le monde l'accueil de la révélation et du salut que le Père a voulu pour lui par la mission de son Fils et l'envoi de leur Esprit commun.

Est-ce à dire qu'en conséquence l'Église et les chrétiens se désintéressent – si l'on peut dire –, du monde « en tant que monde », des hommes « en tant que (simplement) hommes » ? Comme si, en somme, l'Église n'était en réalité au service que de sa propre croissance.

Affronter cette question nous permettra d'y voir un peu plus clair sur le rapport entre foi chrétienne et action dans le monde, en nous donnant occasion de mieux préciser les différentes vocations et fonctions, les différents charismes et statuts dans l'Église. Car, pour reprendre un type de formula-

tion déjà utilisé pour les trois étapes précédentes: « C'est selon *une grande diversité de services* que l'Eglise accomplit sa mission dans le monde. »

## I. LE PRINCIPE CHRISTOLOGIQUE

La référence christologique s'impose quand il s'agit d'articuler d'une part ce qui concerne le monde et d'autre part ce qui concerne l'Eglise comme chargée, dans et pour le monde, de l'annonce de la Révélation et de la croissance du salut. En particulier doivent pouvoir apporter un éclairage décisif les « explications théologiques » auxquelles ont abouti nos réflexions sur le mystère de l'Incarnation.

### **la réalité propre du monde**

Sera tout d'abord éclairante l'affirmation simultanée d'une unité et d'une distinction. De même que, tout en maintenant la distinction de l'humain et du divin en Jésus-Christ, la foi chrétienne confesse en lui une étroite unité des deux, de même on doit pouvoir dire que ce n'est ni en négligeant le monde ni en tentant de l'absorber en elle, que l'Eglise est appelée à se rapporter au monde, à faire « alliance » avec lui, à agir en et pour lui, à le « servir ».

Tout au contraire, il importe qu'au moins une partie significative de ses membres, et donc certains aspects de sa propre activité, *s'intéressent au monde* tel qu'il est et le valorisent *comme tel*, dans sa réalité propre, puisqu'aussi bien Dieu lui-même, qui l'a créé, l'aime; et c'est bien à ce monde, pour lui et en lui, qu'Il a envoyé son propre Fils.

### **dans la réalité du monde, une dynamique d'accomplissement**

Pour autant, il ne s'agira pas pour l'Eglise de s'épuiser dans un service du monde dont la nature et les formes se définiraient *par rapport à ses seules attentes* et possibilités purement immanentes à lui-même. Non seulement parce que la distinction doit être incessamment maintenue au sein de l'alliance et de l'union, et parce que, donc, la dimension « divine » ne peut pas davantage être négligée que la dimension « humaine ». Mais aussi en raison de l'autre aspect mis en valeur dans la réflexion sur l'Incarnation du Verbe-Fils de Dieu – à savoir: l'articulation, sur le mouvement descendant de venue de Dieu vers/dans le monde, d'un mouvement ascendant de remontée et de passage vers Dieu et vers « tout ce qu'il a préparé pour ceux qu'il aime ».

Don gratuit de Dieu au monde par son Christ et son Eglise, la révélation et le salut sont appelés à inscrire et à induire dans le monde une dynamique qui en déploie et en oriente les potentialités propres de telle sorte qu'elles puissent concourir à la réussite du plan divin. Or ce plan n'est pas de négation ni de mépris par rapport au monde, mais *d'accomplissement*. Accomplissement certes purificateur de ce qui, dans le monde, aura dévié par rapport au plan de Dieu; accomplissement dont, certes aussi, la réalisation déborde(ra) infiniment les potentialités du monde comme tel; mais accomplissement véritable néanmoins, qui *excaucera radicalement les attentes* et les espérances dans le moment même où, pourtant, il n'y répondra qu'en les débordant.

## II. L'ACTION ET LE TÉMOIGNAGE DANS ET POUR LE MONDE

### les laïcs et la profanité du monde

Il est des chrétiens que leurs conditions, leur situation même de vie font vivre pleinement engagés dans le monde comme tel: ceux que, hommes et femmes, on appelle « les laïcs ».

Tant au plan domestique et familial qu'au plan économique, social et politique, *c'est selon la profanité du monde* qu'ils vivent dans le monde. « Même chrétiens » donc (si l'on peut dire!), ces laïcs ont à respecter et respectent de fait l'autonomie et les lois propres des divers champs de l'existence et de l'activité humaines dans lesquels ils sont engagés. Sans les arracher aucunement à tous ces champs, leur foi peut au contraire les sensibiliser davantage à tel ou tel d'entre eux. Elle peut les conduire soit à rejoindre et à prolonger, soit à contester ou à critiquer la conception générale que s'en font et les activités qu'y mènent ceux qui ne partagent pas leur foi. Cette même foi peut aussi les amener à une vue du monde et des hommes plus positive que celle de nombre de leurs compagnons et partenaires. Foi en un Dieu créateur, elle professe en effet que *le monde et l'homme sont radicalement bons* car, voulus par Dieu, ils n'ont pas été fondamentalement corrompus par toutes les défaillances et perversités humaines. Foi en Jésus-Christ sauveur, elle professe que, dans sa Pâque et dans le salut qu'elle ouvre, tous les aspects plus négatifs de l'existence humaine personnelle et collective peuvent ou pourront être surmontés.

En tout cela, ces chrétiens laïcs accomplissent dans le monde et pour lui une œuvre que le Dieu créateur peut toujours considérer comme « bonne, très bonne » dans la mesure précisément où, à la fois comme aménagement du



monde et comme transformation de la société, elle s'inscrit dans la dynamique de sa propre intervention créatrice. Pour être bonne en ce sens, cette œuvre n'a pas besoin de contribuer *directement* à l'annonce de la foi et à la « construction » sacramentelle de l'Église ! Il lui suffit de s'accomplir comme un vrai service des hommes, tant au plan individuel qu'au plan collectif. On se montre en ce monde le digne croyant du Père qui est aux cieux mais qui a envoyé son Fils sur terre quand « comme eux », on s'emploie à *améliorer la vie et les conditions de vie des hommes*.

Si le Père des cieux fait en effet pleuvoir sur les bons et les méchants et si Jésus déclare prématurée la séparation du bon grain et de l'ivraie, il ne saurait être question pour les chrétiens de sélectionner des catégories d'hommes qu'ils excluraient parce qu'indignes de leurs services. Et donc même les imperfections et le péché du monde ne sont pas pour eux une raison de se désintéresser ni, à plus forte raison, de s'extraire du monde. Bref : un amour fondamental pour tout homme et *une estime radicale pour le monde*, traduits l'une et l'autre dans un véritable service qui les incarne, sont indissociables de la foi au Dieu créateur et sauveur du monde et au Fils incarné et agissant dans le monde. Et, notons-le bien, pour voir ainsi les choses et pour en tirer les conséquences au plan de leur action, les chrétiens n'ont besoin ni d'un enregistrement particulier, ni d'une mission spéciale, ni d'un « mandat » d'aucune sorte. Leur foi suffit à les éclairer, et leur baptême et leur confirmation à les habilitier !

### **le témoignage chrétien dans le monde**

Normalement, s'ils sont chrétiens, les laïcs dont vient d'être évoquée l'action dans la profanité du monde, ont aussi – ou doivent aussi avoir – la préoccupation de voir se répandre dans le monde la foi qui les anime et le salut qu'ils professent à l'œuvre dans leur vie. S'ouvre ainsi pour eux, et sans préjudice pour le précédent, un nouveau champ de responsabilité et, dans une certaine mesure au moins, d'activités. Comment pourraient-ils en effet à la fois estimer leur propre foi et les hommes qu'ils prétendent servir et aimer, si, pour quelque raison que ce soit, ils excluaient de s'employer, autant qu'il dépend d'eux, à rendre possible leur rencontre ? Si problème il y a ici, il ne peut être que de *savoir comment* ils pourront honorer cette forme de leur responsabilité de croyants. Il n'est pas de savoir si une telle responsabilité leur incombe.

On a coutume d'appeler témoignage l'activité ou la forme particulière de leurs activités dans le monde par laquelle les croyants s'emploient, toujours

au sein du monde où leurs convictions ne sont pas partagées par tous, à en faire apparaître tel ou tel aspect, à en manifester l'intérêt et (s'il plaît à Dieu et aux partenaires) à faire montre de leur crédibilité. *Mais qu'entend-on précisément par témoignage?* Allant au plus simple et au plus immédiat, on peut répondre que le témoignage commence à s'explicitier comme chrétien lorsque, adoptant, dans tel lieu et milieu, tel type de présence et de comportement, on en vient :

- d'abord, comme (et dès que) c'est possible, à *dire sa propre identité* de chrétien,
- et ensuite (et à partir de là), à *éclairer pourquoi et comment* c'est au titre même de cette identité que l'on a précisément choisi ce type de présence, adopté ce genre de comportement.

A partir de là, en effet, on n'apparaît plus travailler « à son propre compte », ou ne se comporter comme on le fait que pour des raisons qui tiennent ou à l'éducation ou au tempérament ou au conditionnement. On commence d'**apparaître** comme se réclamant « d'autre chose », comme rattaché à un certain « groupe », rapporté à certaines « valeurs » non « évidentes », animé par un certain type « d'esprit » et, finalement, **comme référé à un « Autre »**.

Et c'est ainsi que, au-delà de sa responsabilité et de sa « mission » de croyant et de baptisé par rapport au monde comme monde, mais en cohérence étroite avec elles, et de leur sein même, on se trouve en fait en exercer d'autres, qui commencent d'*être explicitement reconnaissables* comme chrétiennes. On peut ne pas savoir ce qui, de là, résultera pour la croissance de la foi et de l'Eglise : peu importe ! On aura été logique avec sa foi en se contentant d'attirer ainsi l'attention sur elle, et d'ouvrir une porte vers elle. Le reste est l'affaire de la liberté de l'interlocuteur et partenaire, et de la libre grâce de Dieu.

Naturellement, plus l'activité (ou le type d'activité) à partir de laquelle on en viendra au témoignage sera évangélique et, en ce sens, chrétienne, plus le témoignage sera lui-même chrétien, et plus grande aussi sera la chance de faire reconnaître et progresser la foi et l'Eglise chrétiennes. Il en ira bien sûr d'autant plus ainsi que sera plus marqué l'aspect de *service désintéressé du plus pauvre* et du plus démuné dans tel ou tel ordre, qu'il s'agisse de proches ou de lointains, de petits gestes ou de la participation à telle organisation humanitaire, à telle activité syndicale ou associative, à telle responsabilité politique, etc.

## la consécration à Dieu dans le monde

Parmi les chrétiens qui vivent leur foi au sein d'une action menée dans le monde et selon la sécularité du monde, il en est pour lesquels le témoignage chrétien n'est pas seulement lié à l'identité baptismale (et à la confirmation), mais correspond à un choix de vie plus particulier. C'est le cas des *religieux/religieuses* «*apostoliques*», et aussi des membres des «*Instituts séculiers*». La différence entre les deux tient évidemment au fait que si les premiers sont religieux, les autres restent laïcs. Mais ils ont en commun, selon des modalités certes différentes (et qui varient encore avec les divers ordres et les divers instituts), à la fois de vivre dans le monde et non pas dans un monastère ou un couvent, et d'y mener une vie «*consacrée*», c'est-à-dire caractérisée par la pratique des conseils évangéliques : pauvreté, chasteté, obéissance.

Le choix de vivre la **pauvreté** au sein d'un monde où l'argent est roi, et alors que l'on aurait soi-même la possibilité d'y mener une carrière attachée au gain, atteste que, au-delà du nécessaire, l'avoir n'est rien sans le don, que l'important est de l'ordre du détachement de soi et de l'ordre de la générosité pour autrui, et qu'il ne sert à rien d'amasser en ce monde, quand à tout moment on peut se voir «*redemander son âme*». Le propos de **chasteté** atteste que, si légitimes et profonds qu'ils soient, les attachements humains ne peuvent pas attenter à la disponibilité fondamentale que l'on doit à tout frère en humanité, et que la condition corporelle présente est à vivre en fonction de l'espérance du Royaume et de sa béatitude. Quant à la vie dans l'**obéissance**, non seulement elle marque qu'il faut savoir renoncer à sa volonté propre, mais que l'existence est radicalement sous le signe d'une altérité que l'on est convié à reconnaître comme plus grande que soi, et qu'il s'agit toujours de servir.

C'est cependant avec la pratique régulière et assidue de la **prière** – qui, dans les ordres religieux contemplatifs, vient par définition conditionner et finaliser tous les autres aspects de l'existence consacrée – que la consécration à Dieu trouve son point culminant et sa forme achevée. En même temps que, si elle sait se traduire de manière assez parlante, elle peut devenir par elle-même un *témoignage* pour le monde, cette forme suprême de «*consécration*» vient couronner tout l'effort fait d'autre part dans le monde pour l'ouvrir, par le témoignage, au salut et à la foi. *Action de grâces* pour l'œuvre déjà réalisée, et en croissance, de Dieu dans le monde, elle est aussi *intercession* pour l'envoi dans les cœurs de l'Esprit qui, les «*conduisant vers la vérité tout entière*», fera progresser en eux «*toute sanctification*». Elle

est enfin pure *louange* au Dieu dont l'amour miséricordieux prend soin du monde, et le conduit pour son bien au-delà de tout ce qu'il peut voir et savoir.

### III. LA MINISTÉRIALITÉ DANS L'ÉGLISE

Sans vouloir revenir ici sur ce qui a déjà été dit à propos des ministères, on est maintenant en mesure de le préciser quelque peu.

On s'en doute, le mot « ministérialité » est ici employé à dessein : il veut en effet couvrir un assez large éventail de fonctions qui sont de fait apparentées, quand bien même des distinctions précises sont à bien mettre entre elles. Le point commun à toutes ces fonctions, et qui les différencie de ce qui vient d'être présenté (en II.) au titre de l'action et du témoignage dans le monde, c'est qu'avec elles, il s'agit d'*activités exercées directement dans et pour l'Eglise* considérée comme telle. C'est en ce sens précis qu'il faut comprendre le terme de « ministérialité », quitte à introduire maintenant, dans le vaste champ qu'il circonscrit, les distinctions qui s'imposent.

#### il y a d'abord un ensemble de « services »

Services de l'Eglise et dans l'Eglise, accomplis pour sa vie propre et pour sa « bonne marche » à tous les niveaux. Purement occasionnels ou plus durables, ils vont de la distribution de convocations pour telle ou telle réunion, à la participation au conseil financier ou « pastoral » d'une paroisse, en passant par exemple par l'animation musicale de certains offices liturgiques.

Simplement précieux parfois, ils peuvent éventuellement être aussi assez indispensables. Ils n'exigent toutefois aucune mission particulière. A plus forte raison ne relèvent-ils d'*aucune charge ministérielle*, même s'ils peuvent le cas échéant se situer dans la proximité immédiate de l'exercice effectif de tel ou tel ministère.

#### il y a ensuite des ministères « confiés »

Confiés à des laïcs qui restent laïcs, ces ministères les députent ès qualités à des activités et fonctions précises dont la ministérialité se marque à plusieurs traits spécifiques :

– ils sont confiés *par et dans une « Eglise locale »*, et donc par ses responsables hiérarchiques ;

- ils sont appelés à s’inscrire dans *une certaine durée* (on ne sortirait pas, sinon, du domaine des « services »);
- ils s’exercent dans *des domaines vitaux* pour l’Eglise, si vitaux même qu’elle n’existerait pas sans eux : catéchèse, liturgie, diaconie des malades et des pauvres...;
- ils confèrent *une vraie responsabilité*, et ne sont donc pas seulement le complément ou la suppléance d’un autre ministère auquel, dans le domaine concerné, reviendrait en réalité toute l’importance.

### **il y a enfin les « ministères ordonnés »**

Il s’agit du diaconat, du presbytérat et de l’épiscopat : il en a déjà été parlé ci-dessus. Pour faire bref, on peut dire que c’est **par eux** que se signifie effectivement – sacramentellement – *le mystère du Christ* dans tous les domaines que lui reconnaît l’épître aux Ephésiens : hauteur, profondeur, longueur, largeur :

- la *hauteur*, puisqu’ils signifient la prévenance absolue et la toute gratuite initiative de Dieu ;
- la *profondeur*, puisqu’ils vont jusqu’à la consécration du pain et du vin en Corps et Sang du Christ et jusqu’au pardon des péchés et à la réconciliation du cœur avec Dieu et les frères ;
- la *longueur* dans le temps, parce qu’avec eux s’assure et se maintient la succession apostolique ;
- la *largeur* dans l’espace, parce que se traduit par et en eux la communion de l’Eglise locale autour de l’évêque et, par ce dernier, le lien à l’Eglise universelle.

Ainsi, par les ministères au sens strict, *le mystère de révélation et de salut*, qui s’est accompli dans le Christ et se transmet et s’étend par l’Esprit, *prend-il corps dans le monde par et en Eglise*.

Il est temps de mettre un terme à cette réflexion sur la mission et, donc, sur les rapports entre foi chrétienne et action dans le monde. On voit bien que tout son effort n’a été que de montrer à la fois le lien nécessaire et la nécessaire distinction des deux, conformément à la volonté de Dieu qui n’est venu vers les hommes que pour que ceux-ci viennent, en retour, à Lui. On voit bien aussi, et par là même, que la référence a été d’un bout à l’autre ce qu’elle doit toujours être en régime chrétien – à savoir : *christologique*.

Joseph Doré

12, place du Président-Mithouard  
75007 Paris

## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

### Le grand siècle d'une mission protestante

L'action, la pensée et l'organisation de la Société des Missions Evangéliques de Paris de ses origines (1822) à la première guerre mondiale.

*Cette thèse de doctorat (trois tomes, 1.130 pp.) a été soutenue par Jean François Zorn à l'Université de Paris IV. Elle sortira en mai aux éditions « Karthala » et « Les bergers et les mages » sous le titre: « Le grand siècle d'une mission protestante. La Mission de Paris – 1822 à 1914 ». M<sup>me</sup> Claude Hélène Perrot, historienne, analyse cet ouvrage. Nous la remercions pour sa collaboration à Spiritus.*

Alors que depuis quelques années l'histoire des sociétés missionnaires au XIX<sup>e</sup> siècle et de leur impact sur les sociétés extra-européennes suscite un intérêt accru et renouvelé, on ne peut qu'accueillir avec faveur l'annonce de la publication prochaine de l'importante thèse de J.F. Zorn.

Son objet est d'étudier les orientations, l'œuvre, en un mot l'histoire, d'une société missionnaire protestante, la Société des Missions Evangéliques de Paris qui, fondée en 1822, s'est implantée sur des « terrains » nombreux et divers, répartis sur plusieurs continents, allant du Sénégal aux Iles de la Société et à Tahiti, en passant par le sud de l'Afrique, le Gabon et Madagascar.

Pour cerner un aussi vaste sujet, il lui a fallu à la fois mettre en situation les différents courants qui traversent au XIX<sup>e</sup> siècle le protestantisme en Europe, et notamment ceux qui sont à l'origine de la société missionnaire (dont les liens avec la Société des Missions de Londres (LMS) furent et demeurent étroits), tenir compte des réalités locales très contrastées dans les régions où s'est implantée la SMEP, sans négliger pour autant l'histoire politique et coloniale européenne, et notamment celle de l'expansion conquérante de la France et de l'Angleterre. Il en résulte une œuvre fort riche, voire foisonnante, comme on pouvait s'y attendre étant donné la diversité des thèmes pris en compte.

Jusqu'aux années soixante-dix les abondantes archives de la SMEP, devenue DEFAP (102, boulevard Arago, Paris XIII<sup>e</sup>) étaient, comme celles d'autres sociétés missionnaires, exploitées à des fins plus hagiographiques que scientifiques par les agents de la mission eux-mêmes. Il importait donc qu'elles soient soumises à d'autres interrogations inspirées par d'autres motivations que celles de fortifier la mission et son œuvre, spirituellement et matériellement. Le souci d'objectivité de J.F. Zorn, comme on aura l'occasion de le souligner, ne se dément pas au long de ce copieux ouvrage.

Le plan n'est pas chronologique, mais géographique: les uns après les autres sont étudiés les différents « champs » de mission. A propos de chacun d'eux on retrouve les mêmes pays: Sénégal, Algérie, Gabon, Tahiti, Madagascar, Nouvelle-Calédonie et enfin, à mi-parcours, le Lesotho (alors que l'expérience faite au Lesotho peut être qualifiée de fondatrice, ayant inspiré les autres missions) et le Zambèze. Ainsi le lecteur fait plusieurs allers et retours du début à la fin du siècle, retrouvant en chemin les mêmes personnages, et les mêmes problèmes généraux.

Cependant, malgré ce parcours en Z on voit se dessiner deux périodes, ou si l'on veut, deux âges missionnaires. Avant la montée de l'impérialisme colonial un premier XIX<sup>e</sup> siècle où les hommes de la SMEP, à l'image de ceux de la LMS, travaillent à l'émergence de « nations » indépendantes et à leur consolidation, en cherchant délibérément à se tenir éloignés de toute ingérence politique européenne, et surtout de celle de la nation à laquelle ils appartenaient. Telles sont les activités de la LMS à Tahiti, à Madagascar, aux îles Loyauté et celle de la SMEP au Lesotho. L'étude des deux courants (qui convergent pour donner naissance à la SMEP) trouve place au seuil de cette partie: l'esprit du réveil piétiste allié au méthodisme d'une part et d'autre part l'esprit des Lumières, abolitionniste, anti-esclavagiste, transmis par Wilberforce et par John Philip.

Puis vient l'ère de l'expansion coloniale où partout apparaissent des problèmes nouveaux et semblables: missions coloniales et missions non coloniales (selon les termes de Jean Bianquis). Faut-il s'installer là où la France a conquis les colonies? Est-il légitime de s'installer là où ont œuvré des missions anglaises comme à Tahiti et à Madagascar? Ici se situe le clivage entre libéraux et évangéliques.

Le dilemme trouble et divise les protestants au moment même où se développe une vaste campagne antiprotestante en France. On accuse la société des Missions d'être « une branche de cette vaste association protestante qui a pour but le triomphe de l'Angleterre ». Et non sans ironie Langereau écrit à Boegner: « Sans le savoir nous sommes tous des Anglais ».

Au milieu de ces vents contraires on est frappé de l'extraordinaire continuité dont, tout au long du siècle, fait preuve le Comité de la SMEP qui ne dévie guère de ses positions initiales, avec une persévérance qui n'est pas sans rigidité. Boegner résiste de son mieux à la fièvre coloniale qui se répand dans les milieux dirigeants français: « On n'entend plus que la scie coloniale », dit-il. Mais refusant tout compromis doctrinal, rejetant notamment l'interprétation critique des Ecritures réclamée par les libéraux, le Comité ne parvient pas à maintenir l'unité entre les diverses dénominations protestantes, alors que c'était un de ses objectifs fondamentaux. Tout cela est fort bien montré dans la quatrième et dernière partie où l'auteur porte un regard d'ensemble sur la politique poursuivie par la SMEP tout au long du siècle. Cette étonnante obstination a sans doute, suggère-t-il, quelque chose à voir avec un mode de gestion centraliste, assez voisin de celui du presbytérianisme synodal. « Les décisions sont prises dans je ne sais quel clair-obscur par une poignée d'hommes très respectables, mais qui s'obstinent à faire prévaloir les idées qui leur sont propres », écrit à la fin du siècle l'un de ceux qui souffrent de cette rigidité.

Quelques questions viennent à l'esprit du lecteur. Même si l'objectif poursuivi est l'étude de la société « émettrice », il est clair que le contexte dans lequel se trouvaient

les missionnaires «sur le terrain» n'a pu manquer d'avoir une certaine influence, fût-elle indirecte, sur les décisions prises à Paris. On aurait aimé que soient décrits les moyens de communication entre la maison mère et les stations missionnaires : par exemple, la durée de l'acheminement du courrier et des voyages effectués par les « visiteurs ». Y avait-il un type unique de station ou des types différents ? Avait-on partout les mêmes exigences envers les convertis ?

Si on revient maintenant à l'émetteur, des questions surgissent quant à l'origine sociale des missionnaires. Elles restent sans réponse, faute peut-être d'avoir recouru à des archives privées, ou pourquoi pas aux traditions orales familiales qui se sont maintenues vivantes jusqu'à présent dans les « dynasties » de pasteurs et de missionnaires. Quelle formation ont-ils reçue et quels changements sont intervenus entre le début et la fin du siècle ? A la fin du siècle, y a-t-il influence des nouvelles orientations – racistes – de l'anthropologie physique dans l'enseignement donné ? On relève une allusion à Gobineau.

Le fait qu'une proportion croissante du personnel missionnaire sorte de la faculté de théologie et non plus exclusivement de la Maison des missions (comme les graphiques le démontrent remarquablement) se traduit-il par des changements importants dans les matières enseignées ? On voit apparaître de nouvelles matières : histoire comparée des religions, sociologie, etc. Qu'apprenait-on aux futurs pasteurs des populations qu'ils allaient tenter de convertir ?

En guise de conclusion il faut mettre l'accent sur la maîtrise avec laquelle sont traités des matériaux très divers qui portent, comme on l'a dit, sur des thèmes extrêmement variés. L'ouvrage se distingue également par une constante recherche de l'objectivité scientifique, par une volonté de distanciation qui est la marque de l'historien.

Ainsi l'attention portée à l'évolution du discours de la SMEP sur elle-même : une belle analyse critique des versions successives au sujet de l'appel fait par « le roi des Bas-soutos », Moshoeshoe I<sup>er</sup> aux missionnaires. « Les variantes, écrit J.F. Zorn, permettent de comprendre comment se construit une histoire, surtout quand elle est réputée porteuse d'un message divin. » Signalons aussi l'analyse terminologique appliquée au mot « Réveil » qui fait apparaître un glissement de sens à partir des années 1840.

En outre l'auteur s'est livré avec lucidité et impartialité à la relecture des échecs de la mission, et il les a réinterprétés, indépendamment de la version qui en avait été produite à l'époque. C'est le cas notamment des causes du renvoi d'un personnage remarquable, l'Africain Walter Taylor, exclu de la mission du Sénégal, et de plusieurs rejets de candidatures, parce que « libérales », telle celle d'Albert Schweitzer.

Il est hors de doute que cet important travail qui va être mis à la disposition du public, intéressera non seulement les spécialistes de missiologie ou de l'histoire du protestantisme, mais aussi des historiens des sociétés extra-européennes dans lesquelles ont œuvré les hommes de la SMEP. Il leur procure un instrument d'analyse de ces sources irremplaçables que sont les archives missionnaires.

*Claude Hélène Perrot*



## **Les évêques d'Afrique parlent. 1969-1992.**

### **Documents pour le synode africain**

L'intérêt de ce livre dépasse la circonstance précise qui en a donné l'idée et le sous-titre: «Documents pour le synode africain». Certes, il y a longtemps que les évêques d'Afrique parlent: à leurs Eglises et parfois à l'Eglise entière. Mais où trouver cette parole? Dans la collection de ce formidable instrument de communication et de travail qu'est La Documentation catholique. Mais il n'est pas facile de s'y reporter rapidement. Bayard Presse a donc lancé il y a quelque temps les volumes rouges des «Dossiers de la Documentation catholique». Sur une idée de Mgr Tessier (Alger), trois spécialistes passionnés de l'Afrique et de la communication entre les Eglises, Maurice Cheza, Henri Derroitte (tous les deux de Louvain), René Luneau (Paris), se sont mis au travail à l'occasion de la préparation du «Synode pour l'Afrique» lancé par Jean-Paul II au jour de l'Epiphanie 1989.

Prenant comme plan les cinq thèmes retenus pour le synode (l'évangélisation, l'inculturation, le dialogue interreligieux, la justice et la paix, les moyens de communication sociale au service de l'évangélisation), le volume propose un ensemble de 148 textes, allant de quelques lignes à plusieurs pages, et présentés dans leur ordre chronologique. On a pris soin de distinguer les niveaux d'autorité: chaque chapitre donne, d'abord, les textes émanant du Symposium des Eglises d'Afrique et de Madagascar (SCEAM), puis ceux provenant d'autres instances épiscopales. Le travail habituel de la DC, qui propose des traductions de tous pays, a permis de donner les textes écrits initialement en anglais et en portugais. Les auteurs du recueil ont aussi puisé à des sources autres que la DC, moins accessibles. Par ailleurs, dans la préface, Mgr Ngoyagoye, de Bubanza (Burundi), rappelle que les évêques pasteurs des Eglises africaines ont tenu bien d'autres discours dans leurs propres langues locales: «La non-disponibilité de ces textes ne signifie donc pas silence des pasteurs.»

Soulignons l'intelligent travail technique de présentation et de références. Non seulement les index permettent de trouver immédiatement beaucoup d'éléments dans le volume lui-même, mais les introductions, les renvois et les notes qui accompagnent chaque texte permettent de le retrouver en entier dans la collection de la DC, de le mettre en relation avec tel ou tel autre texte contenu ou non dans ce volume. Certains chapitres se concluent par une bibliographie supplémentaire renvoyant à d'autres documents non cités.

La parole est résolument laissée aux Africains. Cependant, au début du livre et pour tous les chapitres, les auteurs proposent des introductions courtes mais très pertinentes. Ainsi R. Luneau, pour définir le propos et les limites du volume; M. Chéza, sur le thème de l'évangélisation et de l'inculturation; H. Derroitte, sur le dialogue interreligieux et les moyens de communication sociale.

On ne s'étonnera pas de l'inégale longueur des chapitres: 80 p. pour l'évangélisation et autant pour l'inculturation; 45 p. pour le dialogue et 20 p. pour les moyens de communication; mais 140 p. sur Justice et Paix, tant il est vrai que «les difficiles questions de la justice et de la paix» ont été au centre de l'histoire du continent au

cours de ces deux décennies» (R. Luneau). Ce n'est pas par hasard non plus que, parmi les auteurs cités en raison de la force de leur message, on retrouve les noms de ceux mêmes qui ont surgi, par la suite, dans les événements importants qui ont marqué tout le continent ces dernières années (conférences nationales, etc.): Mgr De Souza (Bénin), Mgr Kombo (Congo), Mgr Monsengwo Pasinya (Zaire). Par ailleurs, pour la quantité de textes cités, on trouve en tête, sans surprise, les plus importantes Eglises: Zaire, Nigéria, Madagascar.

Ce volume sera extrêmement précieux pour quiconque cherche, non seulement tel ou tel texte important des années 1969-1992 – par exemple, les réflexions du SCEAM sur « Justice et Evangélisation en Afrique» (Yaoundé 1981) ou « L'Eglise et la promotion humaine en Afrique aujourd'hui» (Kinshasa 1984) – mais tout aussi bien les différentes prises de position sur la question du mariage, le défi des sectes, etc. Il y a quatorze colonnes d'index thématique final, sans parler de l'index des noms de lieux et de celui des noms propres. Ce dernier, dans son inventaire à la Prévert, offre des rapprochements que l'on jugera cocasses ou propices à la réflexion, comme celui de la lettre L qui enchaîne: « Lefebvre, Lénine, Léon XIII, Lévi-Strauss, Luneau »!

Mais l'importance de ce volume est à prendre plus encore au plan théologique qu'au plan documentaire. Il signifie moins comme instrument de travail que par son existence même: la parole croyante africaine devient livre de foi parce que le Verbe s'est fait chair ecclésiale en Afrique. L'Eglise en Afrique commence sa collection de « sources chrétiennes» pour l'édification de tout le Corps ecclésial.

« Parole du passé certes, mais non point dépassée», commente Efoe Julien Pénoukou dans une excellente introduction théologique qui veut « exprimer» le sens de cette complication de 447 p. Le titre donné à la quinzaine de pages de sa réflexion, « Chemins (au pluriel) d'Eglise (au singulier)», en résume le riche propos. C'est un plaidoyer pour l'unité et la diversité de l'« être Eglise» à l'image même de la Sainte Trinité, à la suite des Pères de l'Eglise et de Vatican II. Cette forte, succulente (et imparable) théologie trinitaire, Pénoukou la développe jusque dans ces conséquences les plus actuelles pour l'Afrique, unifiant d'avance (et non uniformisant) par cette introduction la diversité des textes du volume. En voici quelques lignes:

« Aujourd'hui plus que jamais, les chrétiens africains ont à vivre, selon la foi au mystère de Dieu Trinité, ce sursaut de dignité qui s'exprime dans le bouillonnement démocratique actuel des populations. Dieu Trinité, Dieu unique dans la différence, et qui a fait les hommes semblables et différents, c'est-à-dire complémentaires, ne représente-t-il pas la source d'inspiration de toute vraie démocratie? »

Puisse le prochain synode s'enfoncer toujours plus profond au cœur de ce Mystère pour le service de l'homme africain au bénéfice de toute l'humanité...

*Centurion 1992. 444 p.*

*Paul Coulon*

## **Le mariage. Droit canonique et coutumes africaines**

*par Philippe Antoine*

Ancien administrateur civil en Afrique noire devenu Missionnaire d'Afrique, l'auteur consacre les 500 premières pages de son livre à une étude approfondie de l'histoire des fiançailles en Occident. La diversité et l'évolution des pratiques canoniques éclairent les réflexions des cent dernières pages : à partir des fiançailles en pays bambara (Mali), l'A. invite à «une plus grande ouverture dans l'accueil sacramental des fiancés, empêchés de célébrer leur mariage dans un temps raisonnable» (p. 593). Ouvrage technique inspiré par le souci pastoral.

*Beauchesne, 1992, 626 p.*

## **La nouvelle évangélisation. Perspective des opprimés**

*par Leonardo Boff*

L'A. reprend l'appel du Pape à Port-au-Prince le 9 mars 1983. Jean-Paul II invitait «... non pas à une réévangélisation, mais bien à une nouvelle évangélisation : nouvelle en son ardeur, en ses méthodes et en son expression». Réfléchissant sur l'évangélisation passée des cultures amérindiennes par la culture européenne dominante et souvent oppressive, l'A. jette les bases d'une évangélisation libératrice fondée sur la révélation du Dieu-Trinité, actif dans les cultures par son Verbe et par son Esprit, à l'origine d'une Eglise métisse telle qu'elle est suggérée par l'apparition de Notre-Dame de Guadeloupe au pauvre petit Aztèque Juan Diego. Cette belle réflexion inspirera les missionnaires dans toutes les cultures.

*Cerf, 1992, 176 p.*

## **Le Royaume de Dieu dans l'histoire**

*par Benedict T. Viviano*

Le thème du Royaume de Dieu est central dans la prédication de Jésus. B. Viviano commence

par préciser le sens primitif de ce message d'espérance. Puis il en suit le parcours et les interprétations diverses à travers l'histoire, des Pères de l'Eglise jusqu'à l'époque moderne avec la théologie de la libération. Ce livre éclaire bien le chapitre II de *Redemptoris Missio* sur les caractéristiques du Royaume et ses rapports avec le Christ et l'Eglise.

*Le Cerf, 1992, 262 p.*

## **Vie spirituelle et modernité Entretiens ultimes avec Thérèse de Scott**

*par Marcel Legault*

A travers un dialogue, M. Legault exprime comment sa vie et sa réflexion ont été tendues vers leur accomplissement : la seule rencontre possible, celle de l'homme avec son Dieu, vrai Dieu et vrai homme, Jésus. La richesse de notre époque, sa modernité, a permis de libérer les forces latentes de l'Eglise-Peuple de Dieu. Par, avec et en Eglise, tout croyant est appelé à épanouir sa liberté et sa responsabilité dans une vie spirituelle où il découvrira pleinement son humanité en se laissant saisir par Dieu. «Nous avons des yeux pour voir. Pour croire en Dieu, nous avons notre existence».

*Centurion-Duculot, 1992, 248 p.*

## **Vivre le christianisme**

*par François Varillon*

Ce livre posthume nous permet de partager la dernière retraite animée par le P. Varillon, quinze jours avant sa mort. Grâce à l'enregistrement, nous retrouvons le souffle étonnant de cet éveilleur spirituel et ses grandes intuitions : la souffrance et l'humilité de Dieu, la gratuité totale de l'amour, l'appel à notre liberté. A travers l'expérience et la parole du P. Varillon, les Exercices de saint Ignace deviennent d'actualité et parlent à chacun d'entre nous. Un livre à méditer pour nourrir notre prière et notre action.

*Centurion, 1992, 308 p.*

**«For all the peoples of Asia»  
Fédération des Conférences Episcopales  
d'Asie  
Documents de 1970 à 1991**

Ce livre rassemble les textes les plus importants publiés par les évêques au cours des vingt dernières années. Ces documents nous permettent de découvrir le dynamisme de la pensée et de l'action des Eglises d'Asie en de nombreux domaines : mission, théologie, dialogue, évangélisation, justice et paix. Un ouvrage de références.

*Ed. Orbis Books, Claretian Publications, 1992, 356 p.*

**«Sunset in the East?»  
Asian Challenges and Christian Involvement**

*par Felix Wilfred*

Cet ouvrage rassemble dix-huit articles publiés dans différentes revues et rassemblés sous trois titres : défis de l'Asie pour les chrétiens, inculturation et dialogue, rôle des Eglises locales. L'auteur nous offre une vision impressionnante de la théologie asiatique. Il invite à un engagement incarné et global par un dialogue de vie avec les autres religions et avec les pauvres.

*Ed. Amal C. Dev. St Paul's Seminary, PO Box 36, Tricky – 620 001 India.*

**Asian Christian Spirituality. Reclaiming Traditions**

*par Virginia Fabella, Peter K.H. Lee et David Kwang-sun Suh*

Après la « théologie de la libération », on parle maintenant de « Spiritualité de la libération » : la théologie veut répondre au reproche d'activisme en rappelant à la spiritualité que, pour être authentiquement chrétienne, elle doit assu-

mer toutes les dimensions, sociales, politiques et écologiques du plan de Dieu et de l'existence humaine. Des théologiens asiatiques – hommes et femmes – reprennent cette ligne de pensée. Elle n'est plus neuve : il y a déjà un certain nombre d'années que Gutierrez a ajouté à son œuvre un livre sur ce thème. Aussi les contributions qui constituent notre ouvrage tournent parfois au poncif. Elles sont plus originales lorsqu'elles se mettent à la recherche du point de rencontre de cette « Spiritualité de la libération » avec les différentes traditions asiatiques : hindouisme, shamanisme coréen, religions populaires des Philippines, points de vue du Sri Lanka, de Hong Kong, d'Indonésie. Un grand absent : le Japon. De toutes façons, il ne s'agit encore que d'amorces de recherche. Mais il est intéressant que l'enquête ait été lancée.

*Orbis Books, 1992, 159 p L. Legrand*

**Uncompleted Mission. Christianity and Exclusivism**

*par Kwesi A. Dickson*

L'Auteur, président de la Conférence de l'Eglise Méthodiste au Ghana, reprend dans ce livre une série de conférences données à Oxford en 1987. Il a constaté que l'évangélisation ne tient pas toujours compte de la culture et des traditions du milieu évangélisé. Cette lacune trouve ses racines dans l'attitude équivoque des juifs à l'égard des « autres » et l'enseignement de l'Eglise primitive et de l'Eglise jusqu'à nos jours, sans exclure la dernière encyclique *Redemptoris Missio*. Après avoir exploré les influences bibliques, théologiques et historiques sur la Mission qu'il considère comme inachevée, il propose des stratégies et des attitudes nécessaires pour que la Mission devienne « complète ». Il recommande que l'on accepte d'abord les éléments positifs dans la religion dite traditionnelle, et les parallèles entre vie chrétienne et traditions africaines. Il demande surtout qu'on parte du cœur de cette religion africaine fortement imprégnée de « communion » et « d'union vitale ». Ce livre interpelle tout missionnaire.

*Orbis Books, 1991 Féderlé Pierre*

**livres reçus  
à la rédaction**

**Prières des fils d'Abraham**, par Pierre Cuperly. *Cerf 1992*, 272 p.

**Dieu et la liberté**, par Paul Poupard. *Mame 1992*, 194 p.

**Comment pardonner**, par Jean Monbourquette. *Novalis-Centurion 1992*, 250 p.

**L'Eglise et les religions**, par Jacques Vidal. *Foi Vivante. Albin Michel 1992*, 180 p.

**Edmond Michelet mon ami**, par Louis Terrenoire. *Nouvelle Cité 1992*, 142 p.

**Jésus enfant**, par France Quéré. *Jésus, Jésus Christ. Desclée 1992*, 254 p.

**J'ai pris Jésus au mot**, par Mère Teresa. *Mediaspaul 1992*, 200 p.

**Parole de Dieu, pour la méditation et l'homélie. Année A**, par Louis Sintas sj. *Mediaspaul 1992*, 160 p.

**Quand la vérité s'empare d'un homme. J.E. Anizan**. Ecrits spirituels présentés par P. Le Clerc et J.Y. Moy. *Cerf 1992*, 266 p.

**L'Islam c'est quoi? 150 questions et réponses**, par Claude F. Molla. *Labor et fides 1992*, 120 p.

**Vie et pensées du Frère Laurent de la résurrection**, par Conrad de Meester. *Foi vivante. Le Cerf 1992*, 120 p.

**Dieu vient de l'avenir**, par Pierre Talec. *Foi vivante. Le Cerf 1992*, 160 p.

**Sur les pas du Ressuscité**, par Chiara Lubich. *Nouvelle Cité 1992*, 206 p.

**Marxisme ou doctrine sociale chrétienne**, par Jacques Tessier. *Fayard 1992*, 308 p.

**L'Islam pour les profs**, par Roger Foerhlé. *Karthala 1992*, 242 p.

**L'école aux Antilles**, par Michel Giraud, Léon Gani et Danièle Manesse. *Karthala 1992*, 188 p.

**Thérèse de Lisieux. Œuvres complètes**. *Cerf-D.D.B. 1992*, 1.600 p.

**Sainte Thérèse de Lisieux**, par Guy Gaucher et Pierre Descouvemont. *Le Cerf 1992. Album illustré de 130 p.*

**Le chemin du pardon. Séparés, divorcés**, par Paul Salaün. *Nouvelle Cité 1992*, 244 p.

**Saisons bibliques. I. Hiver-printemps**, par l'Atelier, sous la direction de Charles Wackenheim. *Le Cerf 1992*, 380 p.

**Credo**, par Hans Urs von Balthasar. *Nouvelle Cité 1992*, 122 p.

**Vers toi ils ont crié**, par Raymond Pautrel. *Foi vivante. Le Cerf 1992*, 228 p.

**Rencontres**, par Pierre van der Meer. *Foi vivante, Le Cerf 1992*, 182 p.

**Samuel Ajayi, un père de l'Eglise en Afrique noire**, par

Jeanne Decorvet. *Foi vivante. Le Cerf 1992*, 214 p.

**Le temps du feu**, par Marguerite Ph. Hoppenot. *Le Cerf 1992*, 206 p.

**Pardoner, oui ou non?**, par Michel Hubaut. *Desclée 1992*, 136 p.

**Le mystère de l'Eucharistie**, par Henryk Paprocki. *Le Cerf 1993*, 556 p.

**Le Dieu des philosophes**, par Pierre Magnard. *Mame 1992*, 334 p.

**Catholic Social Thought**, par David J.O. Brien et Thomas A. Shannon. *Orbis Books 1992*, 690 p.

**Uniqueness. Problem or Paradox in Jewish and Christian Traditions**, par Gabriel Moran. *Orbis Books 1992*, 356 p.

**Option for the Poor. A Hundred Years of Vatican Social Teaching**, par Donal Dorr. *Orbis Books 1992*, 434 p.

**Sustainability. Economics, Ecology and Justice**, par John B. Cobb. *Orbis Books 1992*, 130 p.

**Frontiers of Hispanic Theology in the United States**, par Allan Figueroa Deck sj. *Orbis Books 1992*, 174 p.

**John's Gospel in New Perspective**, par Richard J. Cassidy. *Orbis Books 1992*, 132 p.

**The Church in Latin America. 1492-1992**, par Enrique Dussel. *Orbis Books 1992*, 502 p.